Le poème crie quand il veut parler et que dure la misère.

Qui s'aime, sème !

L'HUMANITÉ

Le passé est mort, le présent vivant, le futur un enfant. Journal gratuit

Tout humain qui est un vrai humain doit apprendre à rester seul au milieu de tous, à penser seul pour tous, - et, au besoin, contre tous. Penser. Penser sincèrement, même si c'est contre tous, c'est encore pour tous.

LE PARTI DE L'HUMANITÉ

Dans ce parti, le parti de l'Humanité
Tout l' monde commande, tout le monde est chef
Jouez le juste et le bon dans la grande nef
Nous voguons dans le présent que nous méritons

Le principal problème ce sont les humains
Nous autres habitants de cette planète
Notre seul' maison dans l'Univers en fête
Avec pour la joie les jours et les lendemains

La solution c'est vivre comme il se doit
Dans la politesse de l'amour hospitalier
Qui nous inspire les gestes l'unique loi
D'une parole de beauté qui nous a liés

Si nous nous oublions nous-mêmes en vivant
Notre voyage sera un purgatoire
Peines et souffrances signées de notre sang
Et les murs de l'enfer construits de nuit noire

Mais, si nous, nous remercions le présent cadeau
Terre promise offerte grand paradis
Pour l'égalité de nous autres tous amis
Malgré les difficultés les peurs tous les maux

Nous serons sur cette terre naufragés heureux
Vivants avec tous nos enfants et tous nos vieux
Des jours célestes au milieu des étoiles
Nos souffles joyeux pousseront la grand' voile

Les humains tourneront sur le grand manège
Savants et poètes seront de la partie
Le vrai poème d'amour jamais ne finit
Curiosité et don seront privilèges

La grande humanité la grande personne
Sait ce qu'elle peut sentir et raisonne
Avec son corps de terre et d'eau à aimer
Et son esprit comm' un jardin à cultiver

Dans ce parti, le parti de l'Humanité
Tout l' monde commande, tout le monde est chef
Jouez le juste et le bon dans la grande nef
Nous voguons dans le présent que nous méritons

Dans ma famille nous ne regrettons rien et n'avons aucun remord car nous avons vécu et nous vivons comme il faut. Je dis que nous nous battons seuls et sans suiveurs, que nos amis se tiennent côte à côte et tant pis pour les autres qui ont peur ou collaborent. Nous ne vivons pas à genoux devant des hommes mais debout au soleil. Nous ne chantons pas d'hymnes patriotiques ni ne saluons les drapeaux et nous n'avons pas de religion car: il ne peut y avoir d'amour que dans le cœur d'un être humain.

Les animaux le savent depuis des millions d'années.

Les prophètes n'existaient pas que les abeilles faisaient leur miel et nous le portions à notre bouche comme un baiser d'Amour sur les lèvres de sa dulcinée Liberté.

Ô, Liberté, toi qui créé l'Humanité et enfante les humains avec mon amour !

L'utopie c'est ce qui n'est pas encore arrivé mais qui est en chemin.

Enfant de Liberté et Amour, Utopie élève avec Cœur, la Paix nouvelle-née.

Pierre Marcel Montmory - trouveur

HUMANITÉ

* humanité : nom féminin (du latin humanitas, humain)

Ensemble des êtres humains, considéré parfois comme un être collectif ou une entité morale : Évolution de l'humanité. Agir par amour de l'humanité.

Disposition à la compréhension, à la compassion envers ses semblables, qui porte à aider ceux qui en ont besoin : Traiter quelqu'un avec humanité.

Synonymes : altruisme - bonté - charité - clémence - compassion - générosité – indulgence miséricorde - pitié - sensibilité

Contraires : bestialité – sauvagerie

Nature humaine.

«Donc, si de parler le pouvoir m'est ôté, pour moi j'aime autant perdre aussi l'humanité. » Molière

J'ai pris votre servitude sur moi, en me revêtant de votre chair mortelle et de votre humanité,

« Ne cache pas tes pleurs, cesse de t'en défendre, C'est de l'humanité la marque la plus tendre. » Voltaire

Sentiment actif de bienveillance pour tous les humains. Remplir un devoir d'humanité.

« À mon cœur éperdu l'humanité parlait. » Voltaire

Le genre humain, les humains en général considérés comme formant un être collectif plus grand que la patrie.

« L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : enfants, suivez sa loi ;
Aimer, aimer, c'est être utile à soi ; Se faire aimer, c'est être utile aux autres. »

Faire ses humanités et exceller dans l'éloquence et les humanités.

UNIVERSITÉ

REDÉFINIR LES SAVOIRS !

Un cœur nouveau venu des universités !

TOURNER LA PAGE

Camarades de toute la Terre !

Depuis je ne sais combien de temps nous subissons ou avons subi mille atrocités commises par les mêmes criminels, armés par le bras des gens de pouvoir politique et/ou religieux, et ces criminels sont issus de nous-mêmes les humains qui acceptent de lever la main contre l'Humanité. Les véritables criminels sont ceux et celles qui lèvent la main pour voler la vie sacrée.

La main qui frappe.
Le pouvoir qui oppresse.
L'intelligence qui humilie.
La morale qui enferme.
Le juge qui châtie.
L'individu qui se déteste lui-même.
La paresse de volonté.
La faiblesse morale.
La foi imposée.
La folie simulée.
La famine organisée.
Les mille excuses pour chaque crime.
Les milles pardons aux criminels.
Les milles histoires arrangées.
La lâcheté des forts.
La faiblesse des violents.
Des frontières et des misères.
Les drapeaux pour perdre sa peau.
Des signes ostentatoires pour mentir.
Mais les bénéfices des sacrifices.
Mais les rançons des supplices.
Mais l'orgueil des pillages.
Et le retour aux servitudes.
Et le renouveau des platitudes.
Et la gloire des armées.
Et la fierté des cons.

Nous défilons en rangs policés par la force.

Nous croyons dans l'aveuglante lumière.
Et dans l'ombre soupire la vengeance.
Et dans les tombes parle le silence.
Et les vers rongent les poètes.

Les poètes morts en premier, morts à la fin.

TOURNER LA PAGE.

UN ÉTRANGE ÉTRANGER

J'étais un étranger mais aujourd'hui j'ai changé. On ne me regarde plus et plus personne ne fait attention à moi. Mais moi, je vois les autres étrangers se ressembler de plus en plus. C'est peut-être la loi de la gravité, à force d'user mes souliers à tourner autour de la Terre, je trouve que nous nous ressemblons, tellement le temps nous rassemble. Et sur les places publiques que je traverse, les mains dans les poches, la nuque courbée et le regard par en dessous mon chapeau, le murmure des langues est comme une rumeur inquiète et nous nous frôlons les uns aux autres en continuant de marcher chacun tout droit dans sa direction. Le but de ces promeneurs semble incertain et leurs ombres vacillent aux croisements comme pour questionner l'heure et savoir s'il est arrivé le temps de se présenter les

uns aux autres. S'il est arrivé le temps de redresser les épaules, de montrer nos visages à l'inconnu, de poser nos regards sur l'horizon vide. Et je repense à ma mère qui a erré longtemps avant de poser son fardeau qui était moi. Moi qui n'avais de signe particulier que l'odeur de son sein dans les narines. Mais déjà le lait était maigre et les jours manquaient de crème et ma mère pleurait pour ne me donner à boire que l'amertume de ses larmes. Ma mère m'a donné le rictus circonspect à ma bouche et le sourcil ombrageux sur mes yeux à peine ouverts. Et mon père tournait et zigzaguait entre les corps de ses camarades pas encore morts mais portant la marque des luttes fratricides dans leurs chairs desséchées. Mon père rassemblait les armes qui restaient pour repousser la nuit et ce n'étaient que ses bras qu'il agitait en remuant sa belle tête au son d'un cœur vaillant blessé aussi par les temps mauvais. Mais la joie de mon père était une petite larme qui brillait comme un diamant au coin de son œil. Le regard de mon père taquinait le destin et son rire affectueux face à mon défi d'enfant mal poli m'entrait la rage de vivre sous les côtes. Maintenant je suis un étranger mais j'ai changé. Les rues où je marche sont propres, les vieilles maisons sont ravaudées et des pyramides de verre et d'acier, illuminées la nuit comme en plein jour, forment la nouvelle cité bâtie au milieu de la nature. La nature à l'air de s'en fiche, c'est cela ou des ruines, et seuls les humains n'ont point changés et quand je traverse la rue, je suis le même de l'autre côté. Ce qui attire mon œil comme un aimant ce sont les devantures des magasins remplis comme des ventres d'ogres prêts à dévorer les passants. Je suis un étranger, je marche les mains dans le dos, et d'un pas tranquille, je regarde les vitrines. Plus loin je m'assoie au bord d'une terrasse et déguste goutte à goutte un café expresso bien chaud. Je regarde passer les gens qui me semblent familiers. Je crois tous les connaître et c'est sans doute l'effet de la caféine parce que tout cela est faux, je viens juste d'arriver, je n'arrête pas je recommence chaque jour mon arrivée. Je suis un étranger, voyez comme j'ai changé.

XÉNOS

C'est la nuit. C'est toujours la nuit que ça commence. Comme s'il ne pouvait jamais faire jour.

Xénos ouvre les yeux. Il s'est endormi en plein soleil. Il a marché depuis il ne sait combien de temps. Sa veste et ses pantalons de jean lui collent à la peau. Il frissonne. Le vent doux enveloppe encore son rêve.

Blotti contre la pierre, il étire ses membres engourdis. Il ne pense pas. Il sourit au ciel étoilé. Il n'ose pas se mettre debout. Il voudrait encore s'enfoncer mais son corps fait surface; l'esprit léger il se lève.

Tout autour l'horizon est opaque comme une barrière de granit. Il franchit le talus et se retrouve sur le chemin creux. C'est le grand silence. La nuit ne fait que commencer.

Ses chaussures trop grandes accrochent les pierres. Son pas alerte hésite dans le noir du chemin. Il se sent las mais reposé. Une pensée lui vient comme un éclair. Il grimace à la lumière pâle du ciel, la Lune jaunit sa face. Il lève la tête et l'ombre de ses orbites disparaît. Son visage est livide. Comme la pensée à laquelle il ne peut mettre de mot.

Son cœur bat trop vite. Il s'arrête et pose sa main sur sa poitrine. Son pouls fiévreux lui envoie de la chaleur jusqu'aux extrémités du corps. Il tremble. Des gouttes de sueur froide ruissèlent sur toute sa peau.

Quand même il serait resté, qu'il n'aurait pas fui. Car il s'agit bien d'une fuite, n'est-ce pas, du courage il en a, même que c'est lui qui a prévenu les autres avant l'évènement; il s'était préparé à les secourir, au cas où. Mais, pourquoi la fuite?

Et maintenant, sur cette route déserte, loin du malheur, il marche seul avec le destin pour lui. Qu'a-t-il fait des autres?

Xénos reprend sa marche. Son cœur s'est calmé. Maintenant il est tranquille. L'alerte est passée. Il peut continuer. Mais il lui semble marcher sur place. La nuit l'encercle avec sa cage noire, humide. Le froid le saisit un peu alors il accélère son pas, traînant les chaussures qu'il a trouvé sur un mort; les siennes, il les avait usées.

Depuis combien de temps? Depuis combien de temps savait-il que le mal était entré et que l'œil pernicieux du temps avait désigné les siens, pour en finir, mais de quoi?

Du jour et des jours. Xénos était hébété. Il fallait se cacher du soleil, maintenant que la peur était venue et s'était installée.

Et des jours s'étaient écoulés sans qu'il retourne à son travail. Il n'avait pas dit au revoir aux copains, pas même au patron qui était confiant lui, en l'avenir.

Une voix en lui murmurait : « Tu ne peux plus retourner chez toi, c'est trop tard pour leur expliquer, puisqu'avant, à cause de leur insouciance, ils ne t'auraient même pas entendu, et tes paroles les auraient fait rire, de toi. Toi qu'ils aimaient bien à condition que tu sois comme eux, un enfant jouant avec les facilités de la vie qui font penser à rien; à rien que consommer les plaisirs, pour oublier la dure peine des travaux absurdes que le soleil, éclaire, de ses feux.

De ses feux dont la brûlure exténuante pouvait réveiller en toi quelque pensée, une vision pas ordinaire, dans le temps du repos, quand la journée a pris sa part de sang et que ton corps se redresse et que tu vas ouvrir la bouche, pour parler ».

Dans le tréfonds de lui la voix s'est tue. Et il est maintenant, seul avec la nuit.

Sa fuite le mène où elle veut.

Xénos escalade les marches du jour, la pierre usée du monde dans la poussière étoilée de lumière, éclat blafard d'un matin monotone, bruit sourd de l'abîme. Sous ses oripeaux couverts de graines et d'humus, Xénos sue en remontant vers la source, à l'orifice béant, devant la nuit, derrière. Il ne sait pas s'il avance ou reste à la même place, comme pétrifié.

Pourtant, de l'humus se répand et des graines tombent au cours de la marche. Le jour, dressé comme un temple, fixe les gerbes. Il se met à en cueillir les têtes et leurs fleurs éclatent dans ses paumes, leurs parfums colorent sa sueur. Dans sa bouche, un goût acide. Il mâche un épi de rose. C'est un feu doux comme le soleil, dans la lumière crue de l'espace sans borne.

Il marche toujours, enfin, il croît qu'il marche, qu'il avance vers le point jaune d'une étoile, qu'elle l'éblouit de son éclat, alors, il baisse les yeux pour voir la route. Il ne peut voir ses pas qui filent dans un nuage poudreux d'eau. Puis il sent des flaques, dans des trous il s'enfonce, de pire en pire, il entre dans le liquide et aussitôt ressort sur le dos d'une pierre.

L'épaule nue de la dune frissonne sous les embruns de l'océan. Xénos devine la barre des vagues prête à fracasser ce néant paysage, visage angoissé, torturé, une grimace du jour. Il aperçoit l'océan qui dérive, sur le ciel. L'étoile jaune a grossi, il se laisse glisser sur le sable.

Le vent rôde ici, il vient jusqu'à lui, le drape et l'étouffe. Il suffoque. Un bourdon vibre, terrible, des tambours battent ses tympans. Le vent passe et va se tenir tout prêt. Le silence strident l'entoure comme un mur de fer. Et le sable coule comme une source vers le fond de l'océan qui, martelant ses vagues, fraye un passage au navire.

Le bateau échoue, sa proue s'écrase en fracas, sa coque se brise comme un œuf, ses trois mats s'abattent comme des arbres, foudroyés par l'orage, ses voiles partent en lambeaux. Xénos se redresse soudain, il veut arracher ses hardes qui pendent à son corps comme une peau gluante. Ses mains moites s'engluent dans cette boue qui le couvre.

Il a chaud et il a soif, d'un coup, comme au sortir d'un cauchemar. Il fait beau, et pourtant c'est bien une tempête qui a amené l'épave. Il voit une foule sortir de l'eau, gesticulant, hurlant sans doute, car il n'entend rien, que le vent qui gronde près de lui et, plus près encore, ce silence qui l'étourdit.

Il croît s'endormir mais il a les yeux grand ouverts. Un nuage bleu passe avec son ombre noire, le couvre de nuit. Puis, d'un coup, ses yeux sont envahis de lumière. La foule avance. Sans doute espère-t-elle quelque-chose de lui. Doit-il se retirer pour leur dire qu'il ne sait pas? Il aimerait mieux qu'ils passent sans le voir. Il a la certitude de dormir éveillé.

La foule rescapée s'est arrêtée à douze pas. Ils se tiennent en demi-cercle. Un personnage sort de leur masse, sa silhouette noire grandissant sur l'éclat vif du sable mouillé. C'est un géant habillé de riches étoffes bariolées, il porte sur sa tête un masque d'or massif. Les yeux énormes fixent Xénos. Les lèvres du géant remuent, comme s'il parlait fort pour couvrir le bourdon du vent qui s'est rapproché. Xénos reste sourd à la voix du géant.

Le géant fait des gestes vers la foule qui s'approche et grandit autour de lui. Mille masques noirs tournent leurs yeux morts, ouvrent leurs gueules édentées, muettes. Seul le géant a une langue qui danse dans sa bouche avec des mots que Xénos ne peut déchiffrer. Il perçoit des éclats, des rumeurs de gorge, des grincements d'os. Sous son masque d'or, le géant est en transe.

Alors tout bascule. Xénos tombe et roule dans l'ombre et disparaît. Pour reparaître, seul, sur la grève qui roule ses galets comme roulent les mots muets dans sa bouche.

Le géant raconte l'histoire de ce naufrage. Xénos n'entend aucun son mais sa vision se remplit d'images éclatées. Ses oripeaux lui paraissent légers et le bourdon du vent redevient monotone.

Le géant est assis là-bas, face à l'océan, et la foule des masques morts se faufile sur l'ombre horizontale. Comme une orfraie, la foule pousse des petits cris aigus et stridents. Xénos parle à la cadence de cette farandole de la nuit. Xénos dit, sans ouïr sa propre parole.

Le géant écoute le récit du naufrage de Xénos. Étrange est la voix, faisant vibrer l'air tiède et humide :

« Tu es sacrifié comme cette foule désuète, mais tu n'es pas mort pour le monde. Tu es né du chaos, pour l'ordre. Le Grand Mystère commande ».

Le géant soupire et la vague écume :

« Tu devras goûter ses choses terrestres qui seront sur ton chemin, tu devras donner un nom aux choses et aux êtres, à ces masques morts qui errent dans le désordre et la confusion ».

Le génie des vivants souffle et dit encore :

« Tu es vivant parmi les morts et les gisants, tu vis parmi eux. Cherche à comprendre de quoi est faite leur matière en action et rappelles-toi ta marche sur cette misérable terre; tout cela afin que l'esprit règne toujours, sans l'homme ou avec lui : avec sa mémoire remplie de ses morts – tu t'en nourriras sans cesse pour accroître le génie de l'esprit. Tu deviendras sage quand les choses et les êtres ne t'étonneront plus, tu sauras enfin pourquoi ils sont ainsi. Tu auras vaincu le temps. Ne cherche plus la réponse aux questions des morts, ces questions mortes avec leurs réponses : d'où viens-tu, où vas-tu? Jouis éternellement en faisant don de ta personne aux masques morts, car vit en eux aussi, l'esprit ».

Le géant est entré dans la mer et le soleil a mis son masque d'or.

LA PIERRE SANS NOM

Le vent d'éternité use la pierre dans le sable des vanités.

Poussières devenues vent jalousent les durs rochers.

L'eau de la bouche caresse l'instant envieux des mots ciselés au fronton des monuments.

L'humain n'a qu'une main pour humer l'écume de sa vie.

Et toutes les pierres nommées roulent entre les rochers indifférents et le mépris du sable.

Exilé involontaire sur la planète Terre : comme une pierre anonyme, le silence de la destinée se trouve à l'intérieur de cette île, le plus beau pays dans l'Univers.

Pierre précieuse, joyau unique, le cœur du pays où il fait si bon de vivre, où toute parole est bonne prise à sa source.

Une pierre sans nom qui prend le monde pour habit de voyage.

Peu importe le rocher de son départ, la pierre est un morceau d'étoile dans le lit du rêveur.

Aux matins de l'éveillé, la route, la maison et la tombe, ou peut-être bien une fronde.

Pierre taillée par la langue pour trouver l'écriture, l'anonyme signe son passage à l'éternité.

Et si la pierre rejoint l'abîme, une autre se présente à portée de la main de l'égaré.

Et toutes les pierres du voyage faites pour la durée sont dépassées par les vents tournants de la destinée.

Passant, fabrique des haltes imaginaires pour y déposer des vanités !

La pierre n'est pas mensongère, elle n'est qu'une pierre, un banal caillou dans le soulier d'un humain souffrant, en marche, et venu sur la Terre visiter ses territoires d'exil.

Un humain qui a pour vivre, les sens allumés et la raison brûlante; et il ne lui reste du voyage que le sentiment profond de la joie d'être aimé, pour rien.

Une pierre dans la main d'un humain devient une pierre nommée.

Un humain sans pierre n'a jamais échoué sur les rives de l'entendement.

Un humain sans pierre n'a jamais roulé jusqu'à la tombe.

Être une pierre sans nom et avoir le vent pour soi, voilà toute joie.

Et me voici ! Suis-je venu pour rien ? Suis-je aimé sans raison ? Perdu sans intérêts ?

Pierre, y es-tu ?

INVENTAIRE DU GRAND MAGASIN DU MONDISTAN

Parle et personne ne t'écoute.
Écris et personne ne te lit.
Les savants se cachent et les poètes disparaissent.
Nos représentants nous écoutent d'une oreille et de l'autre obéissent aux exploiteurs.
La police rend justice.
L'armée organise la terreur.
La violence est légale.
Le silence est constitutionnel.
L'homme se venge sur la femme.
Les enfants jouent à la guerre.
La paix est une blague.
Aucun artiste mais des cadavres.
Aucune Humanité mais la charité.
Personne pour dire et tout le monde se taire.
Culture de morts dans les champs atomiques.
L'ordure prophétique des vomis civilisés.
La vanité des chefs aux couilles coupées.
Les enfants vieillards qui font de l'art.
La sénilité des professeurs d'obéissance.
Les savants savonnés par l'espérance.
Les lève-tôt marchands de bonheur.
Les docteurs de la fois de trop.
Les pays sans amis.
Les amis sans amis.
Les ennemis amis.
Les amis ennemis des amis.
La solitude des troupeaux.
Les bergers comme des loups.
Des loups comme bergers.
La femme brebis.
Les agneaux du sacrifice.
La jeunesse vieillie.
Les bouchers du culte.
Les larmes des présidents.
Les usines du chagrin.
Les chômeurs de la faim.
La faim de la fin.
La femme maudite.
Les filles assassinées.
Les garçons violentés.
Les pères absents.
Le butin des engrosseurs.
Les mères humiliées.
Les océans pillés.
La terre devenue sable.
Le ciel merdeux.
La mort bleue.
Le vent des guerres.

La pluie malade.
Le Soleil de crasse.
La Lune des fous.

...Et moi, moi qui suis sous ton balcon, belle Joconde, j'exige de toi que tu décroches ton sourire niais et ton masque mortel et que tu ris aux éclats de la flamme que je porte en blason sur mon costume de JULOT et tu feras chair ronde de tes formes, tu peindras ta bouche en rouge et tes paupières en bleu, après quoi je soupirerai, tu m'accorderas une danse et nous tournerons follement sur la place autour de la fontaine à l'eau chantante et tout ceci avant que les gens ne m'arrêtent pour : "délit d'amour avec joie aggravante".

MON PAYS LA TERRE LE PLUS BEAU PAYS DANS L'UNIVERS

Mon pays est là où je suis, où personne ne me dérange, où personne ne me demande qui je suis, d'où je viens et ce que je fais.

Pour faire un pays c'est facile. Le mot pays signifie : celui ou celle (payse – prononcer païse) qui vit ici. Alors, dans ton quartier de Terre, tu te fais ami avec le premier arrivé ici et le dernier survenant. Maintenant te voilà entouré d'amis : tu as ton pays.

Les ennemis des pays et des païses sont les politiciens avides de pouvoir qui inventent des problèmes pour se faire remarquer genre : racisme systémique, sexisme, et j'en passe, et ils te donnent l'impression que lorsque tu vas sortir de chez toi, des horreurs vont se produire.

Les gens vivent très bien entre eux et s'adonnent du mieux qu'ils peuvent.

Dans chaque quartier y en a toujours un ou une pour faire le lepen, le sioniste, ou l'islamo, le nationaliste, le religieux ou gardien de la morale, ou va savoir quel fou, et des fois il ou elle peut être armé et ça fait un massacre.

Aucun peuple ne veut la guerre. Les criminels sont les cupides et les obsédés de la possession. Les autres ennemis du peuple sont les représentants des « minorités » qui nous divisent en faisant des différences entre nous, alors que nous savons déjà que nous avons une culture humaine commune.

Le familier, le tribal, le national, le religieux, sont des folklores, des coutumes, des habitudes.

Tous les êtres humains sont cultivés par ce qui les rassemble : leurs peines, leurs joies et leur destinée.

Il n'existe donc pas d'être humain sans culture.

Nous aimons et nous souffrons de la même manière.

Le mal de dent, le mal d'amour, la joie de vivre, la jalousie, l'adversité, la mort, la naissance, le froid, la faim, la misère, l'abandon, les retrouvailles, l'amitié, la peur et la haine, la curiosité et le rêve sont le commun des humains.

Nous sommes tous une humanité, une terre à défricher, des graines à semer, des moissons à récolter.

Nous connaissons tous la brûlure du soleil, la caresse du vent, la douceur de l'eau, la poussière de la terre.

Nous sommes savants qui inventons des réponses aux questions de notre imagination.

Nous sommes poètes pour l'aventure de naître, de vivre et de mourir.

Notre art de vivre est l'art d'être humain.

SORTIR DE SOI

Des paroissiens perdus pour avoir quitté la maison de dieu le père patron et de la mère tisseuse de drapeau. Chacun tourne en rond dans son petit chez soi et ressasse les mêmes reliques de vérités surannées. Les seuls mais pas rares qui trouvent la vie créatrice de rêves sont celles et ceux qui sortent du soi. Sortir de soi c'est ouvrir grand la porte à la curiosité et se prédisposer au don. Les vraies richesses sont dans les cœurs candides qui se contentent d'aimer pour aimer, de chanter pour chanter. Et plus nous recevons plus nous nous offrons nous-mêmes sans compter sur le temps mécanique, nous devenons éternels en vivant avec tous les humains, ces autres qui nous confirment que la muse jamais ne dort, l'amour jamais mort.

Alors, au travail, et que chacun renaisse chaque matin. Que chacun sorte de chez soi et s'invente un nom pour la journée nouvelle; que chacun trouve ses verbes sans façon, de ses gestes à la bouche, que les voix chantent les caractères. Nul besoin d'un bréviaire ou d'une feuille de route, la voie lactée est là qui nous tend ses seins généreux. Alors buvons cette manne intangible, rions à la face du firmament tandis que nos pieds chevauchent le ventre fécond de notre Terre, le seul plus beau pays, ce pays de bohémiens en exil dans l'Univers. Et rappelons-nous le travail, toujours le travail, sans lequel la liberté s'ennuie, l'amour est déçu, la beauté se désole. Laissons les monuments à la mécanique du temps, abandonnons les drapeaux à la rouille des armées. Sur les ruines de l'orgueil, sous les signes de la vanité, dans le langage de la violence, dans le silence des soumissions, il n'y a que le néant pour nous précipiter dans son abîme systémique.

Au travail, les artistes !

La rue meurt de vos silences ! Que les pouvoirs gardent les ruines et que poussent les ronces dévorantes ! Au travail ! On part à pieds avec le vent dans les mains. Pétris de certitude que l'éternité est là, et que sa rumeur sous nos pas s'enfonce dans le sable. Nulle trace que ce verbe qui ne meurt jamais que si l'on lui laisse le pouvoir de se taire.

LE COURAGE

(« Courage » est un mot formé des mots : « Cœur » et « rage »)

Le courage, cet amour de soi qui donne la volonté d'aimer les autres plus que soi - et que, même blessé ou au repos, le soldat de l'amour toujours se bat - comme bat le coeur d'un amoureux pour sa liberté promise, sa liberté d'aimer qu'il réclame à la vie comme un dû. Et il se relève en un poème silencieux que lui murmure la voix sans crainte des preux.

Et ce soldat inconnu essuie la poussière collée par la sueur et les larmes sur son front - et s'engage dans le jour nouveau – ce jour nouveau qu'il veut comme un affront à la nuit, à la nuit qui ne veut pas finir mais dont il chasse les ombres par sa danse infatigable, ô, cavalier de lumière sur le soc de la Terre, soldat inconnu qui nous libère en nous offrant tout ce qu'il possède et qu'il se permet de devoir nous donner, sa vie, pour que l'on puisse aimer, sur cette Terre riche du sang versé - par la vie toujours jeunesse espérée.

NAISSANCE DE L'HUMANITÉ

Non, certainement pas, les règles de l'Amour ne sont pas!

Le mot citoyen n'est pas un titre mais un métier.

Le citoyen doit savoir que l'Amour est une croyance basée sur la liberté d'aimer, qui ne méconnaît pas le droit des gens au paradis après la mort, mais au contraire, elle leur reconnait le droit à un paradis supplémentaire. Car le premier paradis possible est sur cette Terre !

Il doit savoir que les règles de l'Amour ne sont pas seulement un nombre mais beaucoup plus que cela.

Lorsque le Monde est débarrassé de la misère causée par les propriétaires saigneurs de la Terre et les seigneurs des idiots, la religion d'amour est révélée; et alors le citoyen ordinaire retrouve ses droits élémentaires à la justice sociale, à l'égalité, à la défense des opprimées, hommes, femmes et enfants et ce citoyen a toute sa volonté et reconnaît sa responsabilité individuelle pour recommander le bien, interdire le mal, interdire l'usure, préserver les droits de la femme, préserver les droits de l'enfance, défendre les opprimés, et donc appliquer les prescriptions de l'humanisme qui est son idéal perfectible et dont l'essence originelle est l'intelligence profonde à tout moment pour n'aimer que vraiment et que chaque citoyen ordinaire a son mot à dire et jouit du statut d'associé légitime dans l'appareil gouvernemental. Il doit savoir que le respect de la tradition de l'Amour suppose d'abord que le citoyen vit dans une société libérée de toute emprise féodale, de toute tyrannie.

- à l'un des pères de la littérature algérienne de langue française :

Cher Mohammed Dib,

Tu me manques beaucoup et depuis ton départ je suis de plus en plus seul. La maladie m'a rattrapé après toutes ces années à donner plus que moi. J'aimerai te poser des questions parce que je sais que tes réponses me donneront toujours plus de force même si je dois serrer les dents pour les avaler. Comme tu me l'avais prédit les choses sont arrivées que nous ne fussions jamais capables d'imaginer.

Avec ton théâtre - que j'ai été le seul à jouer si souvent et pendant près de 25 ans sur toutes les places de mon quartier de la Terre, comme avec mes pièces, mes musiques et chansons, me voici rendu à l'étage en dessous du trottoir. Et, ce qui m'étonne moi-même, c'est que je chante comme si de rien n'était, insouciant comme le rossignol - qui a l'air d'ignorer qu'il est en voie de disparition parce que les humains préfèrent l'argent à la vie.

Tu as peut-être eu raison de partir. Après tout, les morts ont leurs raisons d'être absents puisqu'ils sont toujours davantage nombreux. Mais les absents sont moins nombreux que les faillis de l'existence, les paltoquets, dont tu as fait si bien le portrait dans « La danse du roi ». Le roi - semble-t-il, refuse d'abdiquer tant il est imbu de lui-même, tant il s'obstine dans sa perversion. L'Algérie est morte et plus que refroidie par le silence glacial de sa voix blanche – blanche comme les murs de la casbah où s'entasse la populace clochardisée, l'âme pouilleuse des déshérités.

Les seuls humains qui restent sont nos frères et nos sœurs qui continuent à parler d'amour pendant le temps léger de notre exil terrestre. Avec eux je vole au-dessus des barrières des cultures. Et nous ramassons des vers pour pêcher nos désirs dans les sources claires. Les muses affriolantes excitent notre calme tendresse dans le rude combat de la lumière et de l'ombre.

Ô, Mohammed Dib, mon ami ! Je retrouve ma sérénité après t'avoir dit ce qui m'arrive.

PLANÈTE TERRE : INVITATION À LA DÉSERTION GÉNÉRALE

Par amour de l'Humanité tous les êtres humains sont invités à déserter de leurs activités liées à l'industrie militaro-industrielle, tous les soldats abandonnent leurs uniformes et leurs armes; tous les savants inventent des plans joyeux, tous les travailleurs construisent la paix, et les poètes composent des œuvres pour exprimer toutes les émotions et pour divertir et s'adressent à l'intelligence.

Réquisition de tous les moyens nécessaires pour construire la paix. Appel à tous les gestes de sympathie les uns envers les autres. Abandon de l'argent pour le troc. Tout humain qui ne fera pas œuvre de paix sera considéré comme complice des crimes contre l'Humanité. Le premier jour de Désertion Générale est aujourd'hui. La Paix tout de suite. Par TOUS LES HUMAINS. Décret édité au nom des droits de l'Humanité, à la paix et à la joie de vivre.

IL N'Y A PLUS L'AMOUR, NON !

(Pourquoi des jeunes s'engagent dans le terrorisme) Le problème de la jeunesse c'est qu'elle est abandonnée à elle-même par les adultes impuissants. Ce qu'il manque le plus c'est l'amour. Les adultes sont pervers et sadiques et violents. Les adultes sont égocentristes et ne redonnent que le mépris de leur propre jeunesse qu'ils ont ratée. Les adultes ont une indifférence polie aux souffrances des autres. La maladie collective est la paresse de volonté où chaque citoyen n'est que le client de la consommation matérielle et idéologique. Il n'y a pas d'amour. Les peuples vénèrent les saintes économies et technologies et sont les esclaves de l'empire assassin militaro industriel où les voleurs et les assassins sont les vedettes. Il n'y a personne pour montrer l'exemple à la jeunesse car le courage se trouve dans le cœur et que le cœur n'est plus dans les poitrines. Il n'y a plus d'amour. Des porte-monnaie à la place des cœurs et des armes à chaque bras. Les armées dirigent le monde. La violence est légalisée. L'amour est un péché. La beauté un crime. Il n'y a pas d'amour. Et la liberté de choix est la religion de tous tandis que le choix de la liberté est abandonné aux marginaux décrocheurs qui désertent les lois. Il n'y a pas d'amour. Il n'y a plus d'amour. Les enfants quittent leur foyer pour le prix de leur abandon et s'en vont sur les chemins des rêves pathétiques. Il n'y a pas d'amour. Les nations sont des prisons et les religions des hôpitaux psychiatriques. Les humains ont confié leur volonté au destin que leur ont préparé les Saigneurs de justice. Les humains se laissent conduire par des domestiques. Pour un petit pain et des jouets ils se sont arrêtés de penser et du coup ont perdu toute dignité. La jeunesse déprime le ventre plein et avec trop de jouets. La jeunesse ne rêve plus de grandir mais d'en finir. La terreur que fabriquent les guerres faites par les adultes leur montre la fin de tout. La jeunesse se sent inutile comme tout le marchandage de la vie. La jeunesse ne fait qu'imiter. Il n'y a pas d'amour. Il n'y en a jamais eu. Il n'y en aura jamais – dis-je, en vous tuant tous, avec mes mots.

Pour une femme, être enceinte d'un homme n'est pas une maladie mais une chose bien naturelle qui, dans la majorité des cas se passe très bien. Bien-sûr que de drôles de changements et certains troubles passagers arrivent pendant la gestation mais qui sont naturels ! Beaucoup de préjugés sur la femme enceinte ! Les douleurs de l'accouchement peuvent être terribles parce que la nature pour achever son œuvre dépense une énergie astronomique qui passe par les reins des mères. Une femme aimée, une femme en bonne santé passe sa grossesse comme en vacances et dans la joie ! Merci de rappeler que, si la femme porte l'enfant, l'homme supporte le tout - quand l'amour est présent. Quand il y a l'amour, la femme devient mère dans l'abandon, elle confie son enfant au monde, en le laissant tomber sur la terre, et l'homme devient père en le relevant et nous appelons cela naissance, la venue au monde d'un nouveau monde. Naître, sans peur ! La femme qui attend un enfant ne renie pas ses plaisirs mais peut être amenée à les changer car elle sent ce que le petit être a besoin de prendre en elle pour se nourrir et développer déjà sa sensibilité et son intelligence. Quand la femme enceinte est malade, la cause peut venir d'une malformation du fœtus sinon d'une maladie causée par la mauvaise santé, la misère morale, le manque d'amour, voire parfois la violence et le mépris de certains hommes... l'ignorance et les préjugés masculins sur tout ce qui touche au corps féminin, le statut d'infériorité des femmes dans les traditions où on ne pense pas mais où on croît !... Beaucoup d'hommes ne prennent jamais leur nouveau-né contre leur corps... Beaucoup de parents ne parlent jamais à leur bébé, puis à leur enfant et quand celui-ci devient grand, ils s'aperçoivent qu'ils ont tout donné à quelqu'un d'inconnu pour le prix d'un abandon ! Je remarque que certains hommes ont une attitude infantile avec la mère de leurs enfants comme pour s'excuser de n'assumer que leur statut de père-engrosseur et éventuellement pourvoyeur mais surtout de ne pas remplir leur rôle de père en prodiguant tendresse et affection à celle qu'ils se disent aimer et à l'enfant qu'ils prétendent être le leur. Un enfant naît pour le monde entier. Père et mère sont des rôles à mériter. Quant au bébé humain, qui sait quelle personne ce sera, quel héritage apporté, quel plan est en route ?

AIMES-TOI, C'EST LE POÈME Garde confiance, Zèbre, si les autres riches ou pauvres sont des ânes et des moutons, exploites-les sans vergogne, ta vie sera faite de vacances permanentes. Ce n'est pas un défaut d'être fort. Tu n'as pas besoin de reconnaître personne et donc tu n'es jamais gouverné. Tu inventes

dieu pour qu'il fasse tout à ta place. Ne souffre pas de fausse humilité. L'humilité c'est de laisser les autres agir sans leur laisser paraître que tu vois tout et que tu les devines. Tu es un aventurier né quand les autres ne sont là que pour souffrir aux galères. Ce n'est pas un défaut d'être meilleur, c'est un don des muses. Et la grâce des muses c'est ton intelligence quand elle se fait ruse. Ton intuition vient de ton cœur instruit d'humanités. Dans certains êtres tu défriches un pays, chez d'autres tu lis le livre; tu as de l'empathie pour les troupeaux, et les quatre éléments et toutes les choses te parlent ! Laisse l'école et ses maîtres aux laborieux. Tu es ton propre parent et ton propre guide, tu en as les moyens, tu es l'outil d'un poète.

JE VOUDRAI ÊTRE UN ARCHITECTE

Je suis arrivé sur cette planète il n'y a pas longtemps. Je suis navré de tant de laideurs physiques et morales. Je suis allé à l'école du ciel. Les oiseaux ne croient en rien et moi je m'appelle Pierre. Les autres sont victimes de leurs croyances. Il n'y a que les fossiles des rêves avortés. Et le vent qui emporte toutes les rumeurs de fin du monde. Le cri des humains à qui la paresse de volonté a arraché le cœur. Le cri des femmes et des enfants qui sont la douleur.

Et la méchanceté pour toute morale. À cause de la timidité des meilleurs. Je voudrai être architecte pour déconstruire la laideur. Mon associée serait dame Nature et ses créations fantaisistes. Mon copain serait le poète, celui qui était là avant le grand boom. Mon collègue serait un savant qui me conseillerait de ne rien prendre pour définitif et qu'on devrait attendre demain pour prendre des résolutions étant donné que nous avons toujours le nécessaire pour la fête : de quoi boire, manger et rire, après la journée de palabres. Pendant ce temps Dame Nature sera toujours la plus mature et reprendra ses droits en laissant les éléments aller au Bon Hasard. Et nous serions subjugués à chaque instant de l'éphémère beauté de ses créations. Les poètes écriraient une chanson qu'ils intituleraient:« SACRÉE».

L'ART DANS LE FUTUR

L'art dans le futur n'aura pas plus de place qu'aujourd'hui et les véritables poètes auront toujours des semelles de vent car c'est à cela seulement que l'on peut les reconnaître. "Vivre de son art" ? Si l'on peut cela donne du confort mais ce ne doit pas être le but de l'oiseau qui est d'abord ici pour chanter et, s'il doit casser la graine, il lui faudra le plus souvent aller la chercher ailleurs. ...Vanité excessive et médiocrité dorée des élites habillées en artistes et mendiant l'oisiveté pour le profit des nantis et des exploiteurs qui volent les inventions et les outils des poètes afin d'assouvir leur frustration de ne pas être et d'accumuler des avoirs. L'art caca où chacun fait le sien. L'artiste prostitué pour la clientèle qui couche avec la vérité individuelle. Nous avons le choix immodéré de nous perdre avec les idoles. Les étoiles s'allument pour les cliques de la claque. Jusqu'à la fin des mondes l'être humain n'aura qu'une main pour tout confondre. Et le signe et la trace. Le signe du droit divin ou des raisons d'États. La trace éphémère du sang et de l'encre. D'un geste orgueilleux nous balayons le vent de poussière. Il reste l'écume de la mer. Le sucre est dans l'arche sacrée des cœurs des vagabonds solitaires qui font des bonds sur les vagues. Vanité des gueux rendus en exil et qui, volontaires, acceptent ce qui est, répondent présents, le rêve en cadeau, en sympathie avec le réel. Le monde a deux mains. Je passerai dans le huis de l'aube. Car je ne fais que passer.

Plan de la Pauvreté Mondiale

(Titres de poèmes épiques)

• La mondialisation de la pauvreté
Un génocide économique
Des droits garantis aux banques et aux sociétés multinationales
• Des faussetés
Manipulation des données
La pauvreté établie
• Dissimulation de la réalité
• Un plan pour pays riches
• Les intentions cachées
• Famine et guerre civile
• Austérité du budget, gonflement de l'armée
Le financement des dépenses militaires
Les détournements de fonds
Les importations d'armes
Le financement des deux parties adverses de la guerre civile
• Ruine de l'économie paysanne et destruction de la biodiversité
L'impact de la famine et l'implosion sociale
• Des millions de ruraux sans terre
Les décès par la faim
Renforcement de l'exploitation de caste
• Installation de la dictature militaire
Démocratie de façade
• La guerre économique
La famine
• La concentration de la propriété foncière
La destruction de l'éducation
Effondrement du système de santé
La résurgence des maladies contagieuses
• Réunion des banquiers en fête
Les magnats capitalistes se partagent les dépouilles
Établissement d'un régime colonial et «libre marché»
Coloniser
• La saga de la dette
• La pauvreté au moindre coût

• Des spéculateurs ravis
• Le blanchiment de l'argent sale
• La main invisible qui écrase
Le largage des travailleurs
La politique de désintégration à la mode coloniale
Établissement d'un État mafieux
• Le programme de faillite
La course au trésor
L'éclosion de maladies endémiques
La criminalisation de l'État
Des armes et des munitions
• Le crime organisé investit dans des affaires légales
Recyclage de l'argent sale
• Le nouvel ordre mondial
• L'accumulation de richesses privées
Le gonflement des dettes publiques
• Concentration de la richesse

Les gens d'intelligence moyenne se retrouvent aux postes décisionnels car capables de prendre une décision coûte que coûte tandis que les gens d'intelligence supérieure pourront rester en suspend préférant le doute plutôt que de prendre une mauvaise décision et ainsi, les gens intelligents restent souvent marginaux parce que considérés comme improductifs (en fait négatifs à l'augmentation des profits et bons résultats). Les gens intelligents sont de grands modestes et préfèrent rester indécis plutôt que de paraître toujours sûrs d'eux-mêmes, et c'est pourquoi la masse connasse revendique des chefs qui jamais ne flanchent, car les cons, eux, ne réfléchissent pas deux fois. Les chefs sont payés pour avoir LA décision. Amen.

LETTRE À UN MONSIEUR QUI FAISAIT UNE CONFÉRENCE

Moi, monsieur, je suis fatigué et je n'ai plus beaucoup de temps pour écouter les discours. Ce que je vois c'est le pays en ruine et mon peuple égaré.

Ce que j'entends ce sont les cris des enfants qui réclament de leur famille humaine les bras parents de l'être pour grandir.

Ce que je sais c'est que de mon temps la vie était la vie et que pour se la faire belle il fallait oublier le mot difficile. Que par la volonté et avec un cœur vaillant je pouvais m'aventurer pour inventer de la beauté et que le pain quotidien n'a jamais suffi à ma table sans que j'y ajoute le pain de vie.

Oui, monsieur, le pain de la vie, c'est la parole, monsieur, la parole que nous échangions librement, et sans les directives ou les ordres de spécialistes qui répètent les consignes et les ordres des étrangers qui ont gagné la dernière guerre des pouvoirs et qui se disputent loin de nous autres.

L'histoire que vous racontez est écrite dans les livres par les vainqueurs des guerres entre dominateurs.

L'histoire, votre histoire, monsieur, comme toute votre science est distribuée par des contrôleurs qui professent dans les écoles et d'autres informateurs qui écrivent l'actualité officielle.

Ce qu'il y a d'officiel, monsieur, et là je vous parle du seuil de ma maison, ce qu'il y a de vrai, c'est que chaque jour le soleil se lève puis il se couche et que c'est dans ce présent accablant que nous est offert le cadeau de l'éternité – ce bonheur à nous tous promis.

Alors monsieur, je me demande si vous savez comment je fais le pain, comment je m'occupe de mes enfants; comment je soigne mon chagrin et comment je fais ma joie avant la nuit.

Si vous me répondez, monsieur, je devrais vous voir bientôt franchir le seuil de ma maison et retrousser vos manches et partager ma peine. Comme vous, monsieur, je suis ce pays à défricher, je suis cet humain qui cherche à combler son exil terrestre avec le ventre plein et le cœur joyeux pour m'aimer et vous aimer, monsieur.

Oui, monsieur, mes enfants ne savent rien mais ils sont déjà des petites personnes qui vous regardent et attendent de vous sécurité et affection.

Et nous, monsieur, nous ne vous obligerons pas à discourir, nous sommes poètes aussi; aussi bien pour chanter, que peindre et écrire.

Le temps que je vous écrive cette lettre, monsieur, la Lune est montée au-dessus des cheminées fumantes, et à côté d'elle, fidèle, l'étoile du Berger.

Voyez, monsieur, lorsque je vous écris, chacune de mes lettres est un petit être qui ensemble forment tout mon peuple et par mes mots transportent sa voix, monsieur, sa voix qui est celle de sa constitution.

Et vous remarquez, monsieur, que je suis fait comme lui, d'argile et de rêve.

Mes chers amis,

« L'art est un courage.
Penser est une générosité.
Aimer c'est agir. »
Victor Hugo

Vous avez oublié les paroles de nos grands sages, que le seul problème de l'être humain ce sont les démons qui habitent dans son cœur. Qu'est-ce qu'il fabrique, ton travailleur? Des armes? Et, à quoi sa "conscience" aspire-t-elle? À un petit pain et des bébelles ? Ou bien, est-il un décrocheur, voire un déserteur?

Je suis l'homme vent et je marche au-dessus de la poussière. Je suis un itinérant qui flâne sur la Terre. Je n'ai besoin de personne pour me gouverner car j'ai une conscience aiguë de ma liberté.

La misère est la pire des violences. Le pouvoir d'achat est la chaîne que se forge la conscience de toutes les classes sociales.

C'est la vraie misère que l'absence d'une véritable conscience: celle qui fait la dignité de l'être humain présent au monde et qui obéit au sacré du vivant.

L'être humain doit combattre sa propre peur qui le rend paresseux de volonté. Il se veut une victime d'un tas de chimères alors qu'il doit rester un battant, même dans les pires défaites. S'il vit debout, il peut penser. S'il se traîne à quatre pattes il ne peut que se plaindre. Et c'est son choix.

L'être humain solitaire est un libre arbitre. Le solitaire est l'être humain le plus fort. Alors, gare toi, et laisse passer le troupeau: il y en aura d'autre.

Rien de nouveau sous le soleil. Et même les Pharaons regrettent de s'être fatigués pour de la poussière.

Il faut arrêter de manifester comme cela c'est un piège tendu par les gouvernements pour prétexter leur volonté de renforcer tous les moyens répressifs au nom de la sécurité civile. Ils vous ont vendu l'industrialisation au nom du progrès, comme ils vous ont vendu pétrole et nucléaire au nom des défenses nationales.

La liberté d'expression est muselée. La raison d'état est un pouvoir divin. Décrochez, désertez! Trouvez-vous un moyen de survie individuel, faites votre stratégie: seul !

L'individu solitaire est le plus grand danger pour tous les pouvoirs, pour tous les gouvernements. Alors, si vous ne voulez ressembler à personne. Commencez par n'imiter personne.

Soyons authentique et surtout sans violence aucune. Ayons la simple force d'exister en tant que nous-mêmes. Et parlons la langue que nous voulons même si vous sommes seul à nous comprendre.

Le bonheur est un art.

L'Art est plus souvent peine et souffrance et il demande des efforts d'exception pour en sortir; pour devenir encore plus grand et plus beau. L'Art est le métier de l'être humain.

Monsieur Le Savant, je suis très honoré qu'un grand savant comme vous vienne me visiter dans ce quartier de la Terre où je vis. Il est annoncé que vous venez pour "Le grand rassemblement des générations" Je vous demande ce qui vous amène car ici personne ne se parle plus, chacun vit dans son coin, les vieux sont abandonnés, les enfants tout aussi bien, les jeunes absents du réel, les adultes devenus virtuels. Tout le monde est avec chacun sa petite vérité individuelle, chacun son drapeau, chacun son dieu, chacun ses idoles. Et tout le monde se réclame d'un chef unique, d' une pensée unique, pour un petit pain et des bébelles; qu'on se fiche du voisin, qu'on a enfermé les indiens dans des camps de concentration, que les colons occupent toutes les institutions et méprisent les étrangers et que ces mêmes occupants vous invitent à leur fête "La tournée bleu-Terre" qui est le titre racoleur à la mode du jour pour en fait vendre leurs artistes et leur idéologie élitiste à des fins commerciales et même électorales. Vous voici, monsieur Le Savant, pris au piège par des récupérateurs. Je voudrai vous prévenir que ces gens ne représentent pas du tout le peuple qui vit ici. Ici, c'est une cage dorée où les poètes se suicident, où les femmes ne font pas d'enfants, où les hommes n'ont plus de rêves. Et, pour parler des "quatre générations", je vous dirai, monsieur, que la joie de vivre n'est plus là; que la parole n'est plus partagée, que plus personne n'ose critiquer personne, que l'intelligence est engourdie; que plus personne n'ose l'aventure; que les savants sont tenus de se taire; que les artistes ne peuvent être engagés qu'à la condition de faire le beau dans les vitrines des marchands. Que les spectateurs ne sont là en fait que pour la récréation. Que les cris des orgies et le faste de la gabegie ne sont là que pour faire oublier l'ennui. Que les exploiteurs de tout acabit détruisent la planète et volent à la vie avec la complicité des élus du peuple dictateur. Voilà, monsieur Le Savant, les poètes ne seront pas là où vous les attendrez et vos amis de la science non plus. Je suis comme eux un gueux. Et vous ?

RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

Rien de nouveau sous le soleil doré des dollars. Pas d'inventeurs ni de poésie.

De la comédie à l'eau de rose pour calfeutrer l'ambiance morose.

Bouches fermées collées sur des images et des peaux polies par le confort, la jeunesse se meurt sur les tombeaux du temps perdu de l'égo.

N'ont plus d'appétit en attendant la fin et la dérive de leurs têtes vides avec le refrain des morts.

Jeunes nés vieux dont les âmes pourrissent derrière le masque des sociétés.

Esclaves de l'ennui à genou sacrifiés pour la noble cause.

Le capital sans risque des corps qui s'exposent. La leçon du désir chez eux prostituée.

Leurs cœurs atrophiés et leurs sentiments nains. Rien de nouveau dans la nuit qui ne veut pas finir.

Rien qu'une fin qui n'arrive pas.

Et les prisonniers dans les déserts font les cents pas sur la braise des jours.

RIEN DE NOUVEAU
SOUS LE SOLEIL

Les peuples s'en sortiront le jour où ils regarderont plus loin que leurs frontières et quand ils auront pris conscience qu'ils ne doivent plus faire

qu'un seul peuple pour défendre un pays unique: la Terre.

Car notre planète n'appartient en fait qu'à quelques Saigneurs multinationaux pour qui les richesses à piller n'ont pas de nationalité ni de morale.

Donc le peuple terrestre devrait avoir des objectifs simples: la paix, le pain, les roses...

Mais la nature humaine intervient toujours avant la réalisation du plus beau des rêves et il restera que chacun aura à faire avec la peur et l'adversité.

La maladie de l'être humain est la paresse de volonté. Et les meilleurs des êtres humains seront pour la plupart atteints de timidité morale.

Rien de nouveau sous le soleil.

Si l'individu dans son quartier se tient debout en s'aimant lui-même pour aider ceux qui l'entourent; et si cet individu a laissé derrière lui le souvenir d'une personne sympathique, on pourra dire de lui qu'il a fait la révolution au milieu du troupeau qui gravite ici en geignant derrière ses bergers, lesquels ont un contrat avec le loup pour les pousser vers l'abattoir.

RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

Se soumettre à une idée n'est pas vivre, c'est se renier soi-même, c'est mourir à petit feu, c'est haïr la liberté.

Vivre, c'est respirer l'air frais, goûter la douceur de l'eau, la caresse des femmes, le rire des enfants.

Nous sommes sacrifiés d'avance, je ne vois pas pourquoi nous devrions nous sacrifier une deuxième fois.

Vivre c'est profiter de toutes les richesses de l'Univers qui sont à notre portée et qui sont gratuites. Toutes ces choses qui ne sont pas dans les magasins. Les fruits de la nature, l'amitié, le dialogue avec les animaux.

Vivre est effrayant quand le soleil brûle ou que bougent les montagnes ou que gronde la mer. Mais c'est le cœur qui le dit.

Y a pas de paradis dans les livres mais seulement sur la Terre si tu sais voir la beauté même quand il ne fait pas beau tous les jours.

Tu respires l'air frais, tu goûtes la douceur de l'eau, tu aimes le rire des enfants. Tu souffres quand tu vois d'autres souffrir. Alors ton cœur est plein et cela fait une vie.

Tu es révolté de l'injustice mais tu sais aussi que parfois tu peux être injuste et qu'il t'arrive d'être méchant.

Et tu ris au gré des vents tu sèmes des enfants. Et surtout tu ne joues pas au saint homme ce qui est la pire des hypocrisies.

Nous avons tous un petit coin sale. Oui, il n'y a pas d'anges sur Terre. L'Humain est fait ainsi ! Ce n'est pas un ange et ce n'est pas non plus un diable. Tu croasses avec les corbeaux et tu te moques des bigots.

SHOPPING

Il s'agit plutôt de l'aliénation d'une majorité de femmes qui se croient, s'imaginent libres parce qu'elles ont la liberté de choix alors qu'elles ne sont traitées par les entreprises que comme clientes.

En fait, très peu de femmes choisissent la liberté qui demande le vrai courage, un cœur doué pour les vraies richesses.

Les personnes qui s'adonnent au magasinage sont passées d'une aliénation à une autre, des contraintes avilissantes des traditions à la ridiculisation de la société de consommation. Les "femmes" qui sont sorties de terre et des églises sont maintenant enfermées dans des vitrines.

Les médias féministes encouragent à la prostitution généralisée en vantant les comportements aguichants pour séduire et faire jouir précocement - dans le but d'un profit immédiat -des clientèles ciblées (hommes et femmes) en mettant en vente tous les objets pour "jouer à être libre", faire comme si on l'était alors que l'on est fou à lier.

La "femme" n'est point libérée, elle est ridiculisée.

L' "homme" n'est point libre mais a un prix.

La société fait toujours de l'amour un interdit. L'interdit devient un fantasme de possession pour jouir vite-fait. Fast-Culture copulatoire avec le libre-choix de se reproduire ou pas.

La société fait de la beauté une convoitise pour vendre des produits et des remèdes.

La beauté est un crime dans les magasins où l'on vend des désirs morts à des clients en sursis. Maintenant, une personne qui s'aime et qui est aimée des autres amants de la vie, une personne qui se sent belle, et juste importante à ses propres yeux, une personne qui vit le présent comme un éternel cadeau et recueille en elle toutes les beautés gratuites : le ciel bleu dans ses yeux, la douceur de l'eau sur sa bouche, les caresses des vents sur sa peau, la chaleur d'une étreinte de soleil, le rêve berçant des lunes; une personne amoureuse de vivre à en mourir, qui se gare de l'eau vive et se méfie des serments, cette personne qui existe vraiment n'a besoin que de respirer pour se sentir bien et jamais, au grand jamais ne rentre dans les magasins où les charlatans de la liberté exposent les oiseaux en cages et le chant des étoiles dans des boites. Une écorce, une peau de bête, un bouquet de feuilles ou un simple chiffon suffit à la pudeur pour aller dans le monde avec candeur. Sa curiosité et ses dons gratuits font sa grandeur. Sa mesure est son élégance.

Les amants sont aussi rares que le grain de blé dans un tas de sable.

Il est toujours là le temps qui met le pain sur la table.

Le désir est inutile quand on aime.

Le malheur est que peu de gens aiment vraiment. Peu de gens s'aiment car aimer est le vrai poème.

Mais combien sont-ils prêts pour le vrai quand le faux est si bon marché?

VIENS, J'AI VU

L'art de vivre des oisifs, de l'élite qui vit sur le dos du pauvre monde.

L'art des voleurs de vie, parasites de l'ennui, consommateurs d'orgies, humains stérilisés, et gabegie terrestre !

L'art de la perversion des abîmes de l'idiotie.

Viens, ma petite laide, mets-toi dans mon manteau et partons d'ici.

Lorsque ces êtres sans humanité n'auront plus ni force ni lumière, nous, nous vivrons !

Oui, tu sens bien battre mon cœur sous la paume de ta main fraîche.

J'ai aperçu dans la fumée l'étoile du berger devant la Lune.

Le froid sera moins dur que l'hiver de ces cœurs éteints. Tiens, réchauffe tes mains dans les miennes.

À la fin des guerres nous restera l'amour qu'ils n'ont point voulu pour se nourrir et tuer l'ennui. Ces êtres sont venus ici sans âme pour habiter. Ils errent dans les arcanes de la pauvreté. À nous deux les richesses !

J'ai dans ma poche un morceau de pain et un oignon et toi dans ta gourde de la rincette de pivoine.

Nous faisons ripaille de notre présent fortuné. Oui, ma bossue, nous construirons un abri pour les nuits fraîches et nous ne quitterons pas nos chapeaux dans le grand soleil.

J'ai mis notre enfant sur le dos dans le berceau de mes bras et il dort comme une merveille en plein jour.

Assoupis-toi contre mon épaule. Je reste éveillé à voir les ombres et entendre la rumeur.

Les bruits de la guerre restent lointains.

La hulotte pousse son cri de miséricorde.

Les êtres absents rôdent dans les limbes.

Des êtres non venus qui n'ont pu naître et dévorent leur peine en faisant craquer la lumière et en forçant le vent de la Terre à basculer dans un éternel crépuscule.

Je me suis assoupi contre ton flanc avec le bébé entre nous et au bruit du jour qui se levait j'ai chassé les ombres du dessus de nos têtes. Les ombres se sont cachées derrière les nuages. Et il a plu.

Mon petit bout de femme tu as préparé le feu et nous avons bu le café avec la première eau et notre bébé s'est collé à ton sein dans les gestes candides du matin d'aujourd'hui.

Aller ! Maintenant on marche. Je ne sais pas mon amour mais je sais que tu m'aimes et cela ouvre le chemin et je t'attends pour t'aider à passer avec notre futur immédiat.

Il pleut. Nous sommes heureux. Gardons-nous. La Lune est encore debout que le Soleil chauffe à fond.

Sous ton chapeau tes yeux frais brillent dans les miens. J'effleure tes lèvres avec ma moustache. Le petit gazouille et nous nous remettons en route.

La ville n'est pas finie. La nature s'éloigne. L'horizon s'efface. Les êtres sans teint pressent leurs silhouettes entre les pages du cimetière des rues. Les murs affichent leur froideur.

Les éclairages révèlent l'élite sans courage qui se rue aux étalages. Il n'y aura plus jamais de nuit, c'est l'orgie. Les heures sont castrées dans des écrans.

Viens, ma mie, ma vieille on va s'inquiéter. Le pain n'aura plus que la forme du pain et le blé sera compté. Notre enfant, mais, ... notre enfant, mais... Y aura plus de mais. Faudra dire si. Et ça restera là. Jusqu'à la dernière étincelle, jusqu'à la dernière force.

Je viens.

Mon amour.

LA PUTAIN DE DIEU

(Ou : Indulgence)

Poupée de cire molle au masque triste. Sa bouche carnée aux dents noires, elle sourit. Sur le fond bleu de ses yeux, coulent les traits de la nuit.

Des mains croisées qui font fléchir les ans. La bourse nouée autour du poignet, elle défait sa chevelure. Et chaque jour recommence sa triste romance.

À guichets fermés les soirs d'abondance, loin des lieux saints, mais aux lieux d'aisance, où le bourgeois propret et vulgaire déballe sa bourse sur un comptoir.

La putain de Dieu officie dans le club des déportés de l'enfance. La rose entre les dents elle a figuré pour la science entre deux potences.

Tous les mots vont pour elle. Mais aucune nuit ne lui ressemble. A la putain de Dieu, quoi ; des nuits et des nuits à marcher – comme s'il ne pouvait jamais faire jour.

Le bord de sa lèvre supérieure frissonne et elle a un léger rictus nerveux qui lui fend la joue. Elle regarde les néons coloriés dans la brume blafarde. Une ombre épaisse de sueur, avec une haleine chaude d'alcool et de tabac, stationne devant elle.

Soldate au garde à vous, poupée de plastique dur, lisse et polie. Peinte au vernis. Ses faux cheveux blonds tirés en

arrière pour dégager son front hautain et stupide. Elle affiche le prix de sa liberté.

Le client morose renâcle en grimpant derrière sa croupe jusqu'à une balustrade, d'où, autrefois, on jeta un exilé par une fenêtre.

Elle craint la lumière et ferme le rideau. Elle cache la vue plongeante sur son secret que le chaland pourrait voir en passant devant la vitrine de la boutique.

La rose de nuit, fleur de nenni, garde la pose au champ d'honneur ; pour la bonne cause ou le malheur. Et Dieu lui tient sa main pour lui souffler un baiser.

Dans le miroir son visage se ranime et le rouge de son sang sur le blanc de ses joues. Son sourire efface les tirades de la nuit.

Le jour seul voit ses rides pendant son sommeil. Sur le lit d'un hôtel, elle ferme les yeux.

À TOUT À L'HEURE

Je voudrai que mes derniers poèmes soient le reflet de quelque-chose – d'une plaie peut-être – de véritable, plein des dessins que fait la plaie qui sépare les hommes et les femmes dans le refrain, dans le métal, dans la métamorphose de l'argent.

Je parle et j'existe au-delà de mon identité qu'on achète, au-delà de mon rêve d'enfant qui vieillit avec les rides de mes mains.

Il faut que mes poèmes soient ma force et mon enclume. Je pense aller plus loin que le rêve du monde mort.

Je t'écris du fond de l'abîme. Je t'écris aussi du haut de ma colline.

Mon chemin, mon île.

Accroîts tes rêves et construis ton chant. Donne des soleils aux musiciens. Déclare la guerre au monde.

Tu continueras de nous surprendre, de sursauter.

Nous finirons par étonner pour construire.

Y a pas d'âge pour être amoureux, jette ta bouteille à l'amer et te reviendront des effluves sucrées.

Croire c'est rêver et le rêve est bon s'il sent bon.

Le rêve d'Hamlet c'est la boue du malheur. Le mien est souvent une plaie, alors, je suis toujours en guerre contre le monde. Une plaie, oui, et je ne veux pas de pansement. Laissons la chair à vif tant que vivre nous démange.

Mets du sel dessus, ça ne cicatrise pas ! Tu jouis de douleur mais tu te sens vivre ! Je souffre, donc j'existe !

Toujours une main sur le cœur et un poing dans la poche. Partager c'est distribuer chacun suivant son mérite. Je suis bon ou méchant à volonté. !

Alors et ce ne sont pas là seulement de brillantes formules poétiques mais tout cela vient révéler le sens profond et tragique d'une vie humaine.

Je "déclare" toujours "la guerre au monde"; je n'ai point changé d'un iota, je me suis affiné et j'ai pris - enfin - du gras.

J'ai déposé dans mes premiers poèmes de l'énergie de ma jeunesse comme pour y puiser aujourd'hui un ravitaillement vivifiant qui me permettra de continuer le voyage de l'écriture.

Je pense à la chance quand elle délivre ses présents sur le chemin que l'on s'est choisi.

Je garde le cap. Et si le mystère m'empêche de te révéler ce qui va suivre, je suis sûr pourtant d'en partager les récoltes.

Soyons seulement présents quand l'offrande sera prête.

SI

Si la femme est l'avenir de l'homme
De quelle femme parle-t-on
De quel homme s'agit-il
Car il est bien facile
De rimer sur tous les tons
Mais l'avenir est du présent la somme

Depuis que les poètes écrivent des vers
Combien de morts sans amour
Et de rêveurs de mirages à l'aube
Combien de déserts sans labours
Et de rivières sans eau ni robe
Pour espérer mieux que des chimères

Si l'enfant attendu n'est jamais reçu
Comme une tendresse de l'amour
Comme un présent pour le futur
Si les enfants dans l'oubli sont perdus
Qui pourra parler des jours
Où les humains aimeront leur nature

La poésie est le présent cadeau de vivre
Amoureux de la vie la femme et l'homme
Au rendez-vous des enfants courageux
S'offrent en partage les étoiles dans les cieux
Un bouquet de promesses une jolie pomme
Qui donnent à leurs gestes des paroles ivres

Si la femme est l'avenir de l'homme
De quelle femme parle-t-on
De quel homme s'agit-il
Car il est bien facile
De rimer sur tous les tons
Mais l'avenir est du présent la somme

TOI, LE TRAVAILLEUR QUI A CONSTRUIT CES MURS

Pour enfermer mes parents
Grâce à qui tu peux parler de liberté
Toi, l'ingénieur, qui a fait les plans
De ces machines qui ont tué mon père
Grâce à qui tu parles d'égalité
Toi, l'ouvrier, qui a mis les fers à ma mère
Grâce à qui tu parles de fraternité
Toi, l'Humain, qui a exterminé les poètes
Grâce à qui tu parles de rêves

Combien de ton silence
Combien de ton indifférence
Pour que tu mérites de vivre

LA NUIT DEBOUT SUR LES PLACES DE LA TERRE

Après toutes ces années à parler tout seul devant des écrans, nous avons le besoin urgent de nous parler, avec la langue qui s'anime dans notre palais de peuple roi, pour de vrais faces à faces, nous voir réels dans les visages des autres, entendre les sons de nos voix mêlés au vent, retrouver notre âme commune dans l'éclat de nos yeux, regarder nos pensées dans le toucher de nos mains, sentir la vie qui bat dans l'instant, retrouver notre éternel élan de joie, pour vivre comme les amants sans foi ni raison, dans le drap fragile de notre peau humaine, et nos cœurs n'auront qu'un seul courage pour toute l'Humanité, une seule terre à défricher dans chaque humain, nous ne sortirons pas de cette connaissance.

GRATUIT LANGUE INCLUSE

Cette idée de « langue inclusive » est une idée issue de cerveaux stériles de personnes ne connaissant point la langue française comme il faut et n'ayant point fait leurs universités ni reçu belle éducation qui leur aurait appris les gestes et les paroles de la courtoisie et de l'élégance.

La langue française permet à la féminité de s'exprimer pleinement et, si la règle de sa grammaire stipule que - je cite : « Le masculin l'emporte sur le féminin » c'est pour des raisons pratiques et de facilité mais qui n'empêche pas l'obligation de respecter le féminin à chaque tournure !

La langue française est comme toutes les langues anciennes nées des fréquentations amicales et amoureuses des étrangers entre eux qui la transforment mais ne la trahissent point de peur d'offenser l'amour lui-même.

Les personnes qui parlent ou écrivent la langue française peuvent toujours dire avec politesse à l'autre, aux autres qu'ils sont intelligents et que l'amitié est l'égalité entre les amis.

Donc, cette idée de « langue inclusive » est un pléonasme produit par des gens qui voudraient faire polémique et trouver encore jusque dans notre bouche des raisons de criminaliser l'improbable locuteur qui, même muet garde le sourire face à ces gredins qui veulent faire du pain avec du plâtre et, plaise à ces tartuffes, nous sommes prêts à tout entendre même les pires sotties car nous avons toujours notre liberté d'en dédire à notre gré.

Les politicards d'occasion et autres défendeurs de causes perdues sont comme les mouches à miel qui se posent sur les étrons existentiels dans le but de ramasser des éructations et ils remplissent ainsi le vide de leur égo malade. Leur langue voudrait inclure l'anale logique des trous du cul dont soixante-quinze pour cent n'ouvrent jamais un livre dans l'année.

Madame la politique est accusée d'homicide envers les poètes et tous les parleurs d'amour. Monsieur de l'encyclique renifle un peu trop de poudre d'escampette. Que ce vieux couple usé reste au musée et n'en sorte point car ils sentent mauvais.

La langue française est dans son palais. Comme une reine salive à la vue d'un entremet. Les gourmandes ouvrent la bouche, choisissent, et disent leur mot au galant du moment.

Ô, SYRIE, TU PLAISANTES?

La Syrie, pays millénaire berceau des civilisations où fût inventé l'écriture, la belle, l'héroïque Syrie où il faisait bon vivre de liberté, d'amour et de paix, la Syrie où les citoyens manifestaient pacifiquement et quotidiennement leur désir de parfaire les lois de leur grand pays, la Syrie, notre sœur à tous, la Syrie a soudain vu ce matin gris de plomb, des ombres s'infiltrer dans les murs de sa maison, pour y faire paraître à la grande lumière de ses jours, des sales bêtes dressées par les ennemis de l'humanité, des animaux domestiqués par les Avares du monde capitaliste, assoiffés de misère et saigneurs de la planète, dans la population syrienne ils ont installé la terreur, en se mêlant aux manifestations pacifiques des citoyens syriens, pour tirer sur les autorités qui protégeaient la foule, ils ont attenté à l'ordre public et, ayant amené avec eux des journalistes des caniveaux de Wall Street et des reporters des égouts médiatiques parrainés par les banquiers de la Terre, ils ont répandus l'infamie en créant une rumeur hostile au bonnes gens de Syrie, et les ont fait qualifier de terroristes, de dangereux criminels, et cela pour que le reste du peuple de l'humanité croit des mensonges répétés sans arrêt, comme une vérité qui a donné prétexte aux raisons de la destruction de ce pays magnifique, et au génocide total de sa population, et maintenant, maintenant, des millions de gens vivent l'exode transportant avec eux d'affreuses et innommables blessures.

Le Soleil ne se couche plus sur les ruines fumantes, il pleut des pierres et je ne peux pas aider les miens, je nage dans mon chagrin, un océan de chagrin, où surgissent des terres, pour échouer solitaire, dans des nuits frontières, barbelées de l'indifférence muette du mépris. Ô, ma Syrie, ma sœur qui fut

reine, je traîne derrière tes haillons, et ramasse les pierres qui tombent pour en faire une fronde. J'avais tant à faire pour des routes, des maisons, et des jeux, que me voici en guerre contre ma propre colère, la gorge sèche, j'avale ce cri qui m'étrangle, et toi, ma Syrie, ma sœur tendre, tu me consoles en marchant devant, dans les fumées tu chantes une mélopée sans voix, et tes paroles raisonnent en moi, comme si Baal roulait les pierres du mont Safoon dans les torrents qui remplissent tes sources de sable.

Ô, Syrie !

Le chiendent et le coquelicot ont fleuri entre les pierres, l'herbe jeune frémit sur l'aire, un chardonneret espère en un chant neuf. Qui viendra te consoler d'éternité, quel cadeau le présent ne peut ne pas nous apporter, quelle joie insensée danse à mon bras quand tu ris après avoir épuisé toutes tes larmes? Ô, Syrie, tu plaisantes ? Moi, je reste interdit.

Les communautés sont transformées en ghettos

dont les membres victimaires se plaignent à l'infini de leur misère immobile.

Les membres impuissants convoquent des esprits, dieu ou philosophes, qui ne manquent pas de les qualifier de race élue.

Malades par imagination et victimes de leurs croyances, ils ignorent tout des autres derrière leurs murs et ne voient pas dans les étrangers à leur communauté des humains qui sont tous leurs jumeaux par l'Humanité qui les rassemble et que cette fraternité universelle pourrait être l'occasion de faire une seule et même communauté par la culture humaine commune dont nous sommes tous pourvu.

La culture humaine étant que nous sommes tous d'abord et avant tout des humains bipolaires : rationnels et délirants; travailleurs et joueurs; empiriques et imaginatifs ; économes et dilapidateurs; prosaïques et poétiques.

Si l'amérindien rencontrait son semblable africain, européen, asiatique etc... Il n'existerait plus qu'une seule et même communauté, toute l'Humanité, pour éloigner le mal, guérir, provoquer l'amour et célébrer la joie de vivre, d'aimer et d'être aimé.

Mais des charlatans *(célébrités et autres animateurs de leur propre communauté)* les guident et les confortent dans l'ignorance et ils usent de la pitié pour les maintenir dans l'esclavage que procure l'ignorance.

Les représentants des communautés jouent aux guides spirituels en singeant le passé moribond. Les charlatans transformés en artistes réhabilitent les folklores pour célébrer la diversité des marchés du Mondistan.

Les propriétaires terriens sont satisfaits. Les troupeaux sont maintenus pour être utilisés comme main d'œuvre docile au travail forcé comme aux crimes organisés dans la terreur des guerres. Les marchands se disputent les parts de marché de la vie qui n'est plus qu'une marchandise pour des citoyens qui ne sont plus que clients.

LA TYRANNIE

La tyrannie s'appuie toujours sur l'apitoiement – se met toujours du côté des pauvres et des opprimés – pour mettre au jour le monstre du pouvoir. Les tyrans assoiffés de pouvoir parlent tous d'amour. Mais les tyrans offensent l'amour, avilissent la beauté, déchirent la tendresse et avilissent le courage. Les tyrans sont des médiocres dont l'ambition est de la lâcheté qu'ils imposent à tous. (« Soyez tranquilles, nous arrivons ») – parce qu'ils sont incapables d'être responsables et donc ils créé un ennemi imaginaire (« L'autre ») qui serait fautif du manque d'affection et de sécurité des gens. Et cet ennemi imaginaire nourrit leurs discours pendant lesquels ils s'admirent eux-mêmes devant les gens terrorisés mais à qui ils sont arrivés de faire chanter des hymnes à la liberté. Au nom d'un dieu ou d'une autre idée qu'ils ont à vendre pour le bénéfice des exploiteurs planétaires. Ainsi, le fascisme désigne le progrès social comme ennemi, interdit la liberté, brise l'égalité, brouille la fraternité et démolit les acquis sociaux des peuples. Le fascisme hait l'intelligence et impose sa religion d'insoumission et d'ignorance. Les questions sont alors interdites. Et le peuple chante des hymnes à la liberté.

Si vous ne pouvez regarder un corps nu sans vous offusquer c'est que vous êtes bien éloignés de votre état naturel. D'ailleurs vos réflexes ne sont que l'expression de vos préjugés. Vous êtes dressés depuis l'enfance à vous renier en vous soumettant aux ordres, et vous réclamez jugement et châtiment contre l'anarchie naturelle de la vie.

Parce que vous avez été instruits dans une cage et que vous ne savez pas vivre en liberté. Et quand vous essayer de voler de votre plein gré vous retomber dans l'abîme infernal et compliqué de la morale qui est toujours la morale des autres.

La morale des autres vous sert à vous dénier le droit d'être humain et sain.

Pourtant vous tolérez et publiez éternellement des textes et des

images de tortures physiques et intellectuelles.

Vous répétez des vérités apprises par cœur. Des vérités qui sont des mensonges parce que répétées à l'infini et qui sont les paroles d'un esclave, et il n'en reste que les symboles : vos agenouillements, vos courbettes et salamalecs. Tandis que vous acceptez de voir exposé à tous les carrefours l'œuvre de vos démons dans le corps d'un homme supplicié sur une croix ou l'effigie d'une victime de la barbarie érigée en héros sur le socle culturel de l'empire militaro-industriel du Mondistan.

Ils et elles se transforment en assassins à la vue d'un corps nu.

... Devant les armées ils et elles ne disent rien et laissent passer le défilé.

Ils et elles coupent le sexe aux enfants pour qu'ils ne connaissent jamais la jouissance divine de la nature.

Ils et elles volent à la vie sacrée les divinités qui sont les muses amoureuses des poètes et des aventuriers.

Ils et elles ne me gênent pas puisqu'ils et elles brûlent dans leur enfer de foi, de famine et de folie, ou bien courbent la nuque dans le purgatoire des exploités.

Moi, je vis dans le paradis que je vois du balcon de mon regard et le chant des muses se fait oiseau et graine tandis que mon génie hâbleur me surine quelques rengaines.

Ma mie me caresse les lèvres avec sa langue espiègle qui me fera dire ce que je n'ai jamais dit et qui étonne.

Suis-je l'égal du créateur qui trouve sans chercher ce que les âmes en peine ratent parce qu'elles sont aveugles du cœur et aveuglées par les vœux de leur renoncement à vivre divinement ?

Bien souvent les femmes très intelligentes, instruites ou pas mais ayant un cœur qui régule une tête bien faite et un corps maîtrisé, bien souvent les femmes s'inventent une manière d'être et de vivre pour se protéger du monde des hommes qui est trop souvent vil et idiot.

Et j'en connais beaucoup, et à chacune s'accorde quelque recette secrète - pour faire tourner le monde à leur manière avec discrétion et élégance. Aussi, la femme qui vit avec un bon compagnon se protège avec lui de la saleté du monde. Il n'y a qu'à remarquer comme elles sont coquettes nos moindres femmes quand elles s'aiment et encore plus quand elles se sentent aimées ! Elles sont beauté incarnée et dans leurs yeux brillent des éclats en intelligence avec leur cœur.

Ce n'est pas tant
la force des méchants
qu'il faut critiquer
que la faiblesse
et la timidité morale
des meilleurs.

TERREUR DANS LE MONDISTAN

La force armée est le meilleur moyen pour gagner des affaires.

Alors les marchands font fabriquer des armes par les travailleurs.

Et les travailleurs sont soldats et répandent la terreur suivant le besoin du marché.

La force armée est le meilleur argument contre les déserteurs.

Alors les marchands récompensent les délateurs et les emploient comme domestiques.

Ces domestiques appliquent les règlements avec le plus total dévouement pour leurs employeurs.

Le 14 Juillet tous les travailleurs en congé assistent au défilé des armes à la mode et saluent les armées avec dévotion.

Pendant les trêves que l'on nomme *« paix »*, les travailleurs, les domestiques et leurs chefs se réunissent dans les stades pour une confrontation entre militaires en permission et réservistes de défense qui alors ils se battent pour une balle neutre dans une ambiance orgiaque où se mêlent aux vociférations les crachats et le foutre des géniteurs.

Les jours de fêtes sportives, chaque travailleur quitte son uniforme de militaire pour un uniforme de sportif, chaque domestique change de costume-cravate pour une tenue sport, chaque chef revêt ses habits de cérémonie et décore sa poitrine de médailles. Ce jour-là, tout le monde a la liberté de choisir le drapeau de son équipe sportive.

Mais quand arrive le jour ordinaire chaque client s'aligne derrière son drapeau identitaire et se replie sur les règlements démocratiques. Comme 85% des humains sont restés idiots, les règlements sont simples à appliquer : il suffit aux agents culturels d'exécuter le contrevenant et de neutraliser le contestataire.

Les jours ordinaires de la guerre économique, la terreur exige le silence du renoncement et la collaboration inconsciente.

La liberté de choix consiste à pouvoir choisir suivant nos préférences les produits proposés par les marchands et à pouvoir choisir la forme du crédit qui nous fidélisera au système d'exploitation.

Le jour et la nuit ont l'œil et l'oreille aux aguets pour repérer les malheureux qui refusent la chance d'être client avec toute la liberté de choix.

Les délateurs exercent bénévolement pour compléter le travail des agents culturels.

Le déserteur - l'être humain qui reste tout seul. Le déserteur - l'être humain qui fait le choix de la liberté, l'être humain qui fait son chemin de vie pour ne pas se perdre dans le chemin commun.

Un déserteur est soit conduit en prison ou assassiné ou médicamenté à l'asile ou simplement censuré par indifférence polie s'il est considéré comme assez isolé et inoffensif par les travailleurs, leurs domestiques et leurs chefs.

La personne la plus dangereuse pour la survie du Mondistan est la personne la plus seule. La personne la plus seule est la plus forte parce qu'elle est la personne la plus seule.

La personne seule est ingouvernable quand cette personne est une personne qui pense par elle-même, une personne qui dit : « Non » (mot interdit), une personne qui pense contre tous, ou pour tous. Une personne qui peut tout dire, une personne qui a une conscience, elle peut essayer de tout dire, de dire même des paroles amères, même des paroles amères comme la mort, même La Mort !

FAILLITE DE L'INDUSTRIE CULTURELLE :

Cette faillite était prévue dès l'instant où les élites, pour "démocratiser la culture", ont créé des industries culturelles pour assassiner la culture et l'éducation populaire (dont personne n'a jamais voulue) afin que le peuple consomme et (surtout) se taise ! L'artiste n'écrit plus des chansons, il fait des produits. L'artiste fait de l'art pour l'art comme si le boulanger faisait du pain pour faire du pain, sans que cela ne nourrisse personne. Des milliers et des milliers d'artistes et si peu d'art, des centaines et des centaines de spécialistes et de journalistes et si peu de révélations, des milliers de savants et si peu d'inventions. Le poète a toujours des semelles de vent, c'est à cela que l'on peut le reconnaître. Je suis très heureux de la faillite de ces faillis de l'existence, cela me donne des ailes, à moi, l'homme vent.

À L'ARTISTE :

Dîtes-lui que nous avons toutes les faims. Dîtes-lui aussi de venir avec nous parce que c'est avec nous qu'il improvisera le meilleur de lui-même. Il sera le meilleur de nous si son offrande est sincère. Et demandez-lui pourquoi il tend la main sans avoir rien donné de ce qu'il prétend posséder. Son talent reçu - en don gratuit par la providence -l'offre-t-il aux déshérités ?

POÉTRIE FRAGILE DE L'ARTRISTE

Pis y en a qui vivent comme des princes et font un travail de roi, avec leur cœur de bon aloi - qui sait reconnaître les piqûres de la rose et les caresses de la soie, et alors ils donnent sans compter ce que leur génie leur échoit, et s'en vont, éternels, aux bras des muses qui hument le parfum de leur succès.

LES CHEMINS DU BIEN

Sur l'affiche y avait la photo du papi Noël qui nous regardait en nous pointant du doigt et nous conseillait : « Cet hiver, quand vous verrez passer un pauvre devant votre maison, ouvrez votre fenêtre et jetez-lui une couverture ! ».

Je n'ai pas attendu longtemps que - dans la tempête de neige, je voyais un pauvre hère qui passait en haillon devant ma chaude maison. J'avais gardé pour l'occasion l'ancienne couverture de mon chien de luxe et allais en faire don au pauvre souillon quand mon fils arrêta mon geste et qu'il me prit la couverture des bras et puis il la déchira en deux morceaux égaux.

Alors, tout étonné de ce que mon fils faisait là avec ces deux morceaux de couverture, je lui demandais la raison de son geste et il me répliqua: « Je te garde un morceau pour toi plus tard, papa !».

Ainsi, d'années en années, de génération en génération, nous entretenons la misère pour mieux sentir notre fourberie.

Quand vient l'été nous mettons notre vieux piano dehors pour que les pauvres s'expriment en douceur.

Dans notre quartier certains planteront des arbres fruitiers pour que les pauvres puissent se nourrir des fruits de la providence.

Mon fils a donné l'idée de faire pousser de l'herbe sur les trottoirs pour que des vaches y broutent et que les pauvres en tire du lait frais.

Le premier ministre lui-même paiera de sa poche la clochette de la première vache à lait.

Qu'il est doux et gratifiant d'avoir des pauvres qui vous font méritant et vous réconfortent le moral.

Poésie rabâchée*(Ancienne antienne)*

Au nom du roi, colonisation !

Au nom du peuple, décolonisation !

Au nom des affaires, spoliation !

-1- Après avoir construit des colonies, les marchands ont décolonisé en laissant la place à leurs concurrents qui, pour agrandir le marché, ont imposé un nouvel ordre pour agrandir l'exploitation des richesses et en mettant au pas l'ensemble des minorités poussées à crier à l'injustice dans un même troupeau - dont la culture n'est plus qu'un ramassis de folklores en une seule idéologie et en une seule langue, alignées sur la courbe des profits boursiers.

Marchands au seul slogan de : « Consommez et taisez-vous ! ».

-2- Les colonies des marchands concurrents agrandissent l'exploitation des richesses en mettant au pas des minorités folkloriques en une seule courbe - ascendante ou descendante -des profits sur des produits formatés.

-3- Pour agrandir le marché et imposer un nouvel ordre, les marchands poussent les minorités à crier à l'injustice et alors ils (les marchands) ramassent les revendications légitimes en une seule idéologie alignée sur le profit.

Le plan des maffias tourne au fiasco. De nouvelles minorités se forment plus dures avec des méthodes plus radicales, ce qui provoque la violence des marchands pour sauver leur profit en danger et, ils (les marchands) - fuyant leur faillite, jettent des bombes sur leur passage, espérant revenir seuls pour piller tout le reste.

-4- « On prend les meilleurs morceaux et on donne le reste aux chiens... Y a plus personne mais seulement moi, le troupeau ».

-5- Et mon délire se fait rire...

HISTOIRE DE LA COLONIE

Le grand chef blanc a dit que les gens colorés sont des animaux pour que la nation blanche soit motivée pour construire des frontières autour d'un ennemi commun désigné et nommé étranger.

Alors les blancs en bande organisée chassent et avec les peaux ils tissent le drapeau de leur nation puis ils fixent les clôtures des cultures.

Les étrangers qui tiennent à leur peau sont obligés de blanchir leur cœur pour échapper au massacre et se font alors bons domestiques.

Les gens qui s'alignent sur la frontière ont un numéro de compte et ils deviennent esclaves virtuels enchaînés à leur dette envers la nation blanche qui leur crédite le bonheur et leur vend de l'espoir.

Les esclaves réels ne sont qu'une ligne dans le budget de la misère. Pour baisser le taux de la misère, les banquiers éliminent le surplus de pauvres à coup de crises économiques et de replis identitaires et de guerres, de génocides, de terrorisme.

Les religieux fonctionnaires de la banque universelle organisent la violence légale, les agents culturels arrêtent les poètes solitaires, les militaires tuent l'amour, les terroristes assassinent la beauté, les travailleurs fournissent le matériel.

Les colons et les colonisés sont tous démocrates et leur majorité dénigre l'intelligence, et exclue les solitaires et les animaux.

Les idiots sont honorés, les malins décorés, les virtuoses récompensés, les performants idolâtrés.

Le grand chef blanc dîne avec le banquier et les chefs domestiques des nations où le Saint Argent est sacré, la famille cupide et les enfants criminels.

La religion de l'État comateux est un abîme systémique inclusif.

AU PAYS COLORÉ

L'hospitalité est la politesse de l'amour.

Le pays des Blancs Becs est administré par les Souches. Les Souches ont un hautain mépris pour les Autres qu'ils gouvernent avec célérité. Les Autres sont des Mélangés qui vivent autour du mur épais du ghetto où se tiennent les Souches.

Le premier Mélangé est arrivé ici il y a des millions d'années. Le dernier Mélangé est encore en train de débarquer.

Les Souches appellent leur propriété privée Nation. Dévote qui célèbre des Valeurs à chaque heure.

Les Valeurs sont le bien et le mal, le cher et le bon marché.

Les Mélangés disent qu'ils sont au pays Coloré et ne possèdent rien d'autre que la Vie et sont contents d'Être.

Les Mélangés qui se nomment aussi Colorés parlent avec toutes leurs langues de Sympathie avec Eux-Mêmes comme avec N'Importe-Qui.

Le crédo du Blanc-Bec est travail, famille, patrie et « Garde ton ennemi ».

Les Souches communiquent par signes ostensibles et agitent leur langue seulement pour le crédo du valeureux Blanc Bec tandis que leurs sourcils circonflexes indiquent leur humeur présente.

Les Souches expriment tous leurs sentiments en chialant jours et nuits ce qui fait beaucoup d'eau acide versée dans le fleuve des Martyrs - qui se jette dans l'Amer.

Si un Souche a une trop forte émotion ou érection, il se jette à l'eau et sa patrie en fait un Héros et l'immortalise en gravant sont numéro dans la pierre grise des temps Historiques.

Les Colorés rient tout le temps même en dormant. Les Colorés Mélangés tricotent serré leurs amours lâches et leurs relations sont élastiques. Leur jeu préféré est d'entasser du temps et lorsqu'ils en ont assez empilé, ils déménagent et reprennent leur circonvolution sur la Terre en chantant la complainte de l'Exilé dans le seul pays de l'Univers qui les accueille sans rien leur demander.

Au pays Coloré l'hospitalité des Mélangés est la politesse de l'amour.

Si un Coloré invite un Autre, il lui fait une grande fête. Il lui donne une aubade sous les fenêtres de ses yeux étonnés et animés par la Curiosité. Alors, quand l'invité se sent vraiment à son aise devant tel déploiement de dons gratuits et merveilleux, le Coloré – qui est en fait un Mélangé comme ce nouvel hôte, le Coloré se tait, regarde son hôte dans les yeux, l'invité sourit et comprend que c'est à lui de parler, le premier, parce qu'il est le dernier arrivé, qu'on ne l'a jamais vu par ici, et dont on avait aucune nouvelle. L'invité charmé par tant de civilité se met à raconter ses aventures et même s'accompagne souvent d'un instrument de musique, et danse pour ses amis, et conte des contes jusqu'à la fin où son hôte le convie de passer à table pour continuer le festin pendant que eux-autres vont lui donner à leur tour leurs trouvailles d'Amour avec tout l'art du vivre qu'ils connaissent.

Les Souches voient d'un œil circonspect et entendent d'une oreille suspicieuse tout ce qui vient par les Autres. Les Souches évaluent les évènements, jugent les situations, et, s'il le faut châtient les excès avec grande sévérité parfois car il en va de leur sécurité d'être mis en cause par trop de liberté modérée aux Autres. Il en va de leur personne personnelle de rester identique à leur grande Souche muette dont les racines pourrissent sans le tronc de la Nation, les branches tribales, le petit bois de leurs artistes. Quant aux fruits du passé, la grande Souche muette ne s'en souvient comme si sa propre mémoire rabâchée pouvait cacher à elle seule la nouvelle forêt qui émerge autour de son bois mort.

Le pays Coloré des Mélangés, que les Souches désignent par les Autres, ce pays prospère éternellement et est fier de ses enfants multicolores.

Et chaque enfant qui naît au pays Coloré est un nouveau monde au monde et les étoiles de tout le ciel peuvent se compter, les enfants multicolores sont aussi nombreux que les jours à venir dans cette aube que l'éternel présent m'a offert en cadeau de bienvenue tandis que je dis un au-revoir aux Souches déçues qui disparaissent dans les trous noirs de notre mémoire.

Au pays des Autres, je suis enchanté.

Mon enfant sourit au drapeau du ciel.

Il fait gris aujourd'hui la beauté paraît.

SANS VOIX LIBRE, LA CITOYENTÉ MEURT EN SILENCE

Il y avait cet homme, assis au milieu de la place, d'une apparence délabré, mais il porte en lui une dignité intacte. Son corps fatigué cache peut-être une âme brillante, une histoire bouleversante, ou une vérité à dire.

Un carnet usé à la main. Il ne criait pas. Il ne haranguait pas la foule. Il parlait simplement, avec calme, comme s'il s'adressait à l'Histoire elle-même.

Autour de lui, quelques passants s'étaient arrêtés, intrigués. Ce qu'il disait n'avait rien de spectaculaire : il parlait de justice, de vérité, d'une école qui inflige à nos enfants le martyre, d'un hôpital qui par manque de moyens, guéri par la mort, d'une rue où l'on marche dans l'ombre de la peur et du silence. Mais dans son regard brûlait quelque chose qu'on ne voit plus souvent : la citoyenneté vécue, incarnée, courageuse.

— Un citoyen, disait-il, ce n'est pas juste quelqu'un qui vote ou qui paie ses impôts. C'est quelqu'un qui ose s'exprimer, qui ose dire ce qui ne va pas, qui ose questionner et qui ose parler, même lorsque le silence est confortable, même face au silence imposé, à la peur du regard des gens, d'un supérieur ou à la pression d'une organisation...La liberté d'expression n'est pas un luxe.

C'est une responsabilité.

Celle de dire, de dénoncer, de questionner et d'éveiller.

Il n'était pas contre l'ordre. Il n'était pas contre ceux qui gouvernent. Il était contre l'idée que le pouvoir, quel qu'il soit, fasse taire les consciences. Contre la peur de s'exprimer. Cette peur-là, il l'avait connue. Elle avait pris la forme d'un chef qui fait pression, d'une institution qui surveille, d'un voisin qui juge. Elle avait mis des chaînes invisibles à tant de langues.

Mais il avait choisi de parler. Non pas pour provoquer, mais pour exister pleinement. Pour dire ce qu'il ressentait, sans masque. Car la liberté d'expression, disait-il, n'est pas un luxe ; c'est un fondement. Elle ne menace que ceux qui refusent le dialogue.

Un vieil homme, assis non loin, lui lança doucement :

— Wa MoQran ! Tu n'as pas peur ?

Il sourit.

— Da-Mohand ! J'ai eu peur longtemps. Puis j'ai compris : me taire, c'est abandonner mon rôle de citoyen. Et sans citoyens debout, la société s'effondre.

La foule avait grossi. Pas de cris, pas de slogans. Juste une écoute rare, profonde. Comme si, en cet instant, chacun reconnaissait que la liberté d'expression ne devrait pas être un privilège accordé, mais un droit vécu, sans craindre le regard du supérieur, du public ou d'un quelconque organe d'autorité.

Il n'était pas un héros. Juste un homme qui, ce jour-là, avait décidé de ne pas baisser les yeux.

Et dans ce simple acte, il avait semé la graine la plus précieuse de toutes : celle de la parole libérée, responsable et citoyenne.

Car sans voix libres, la citoyenneté meurt en silence.

Et il ne reste que l'obéissance... Osons dire. Osons être.

Inspiré de l'expression de Tahar Djaout :

"Si tu parles, tu meurs. Si tu te tais, tu meurs... Alors, parle et meurs."

Il y a des silences qui tuent lentement.

Des silences qu'on avale par peur, par fatigue, ou parce qu'on nous a appris à nous taire.

Mais se taire face à l'injustice, face au mensonge ou à la violence, c'est participer, malgré soi, à ce qui détruit ce monde. Zorba Alexis

"Si vous feignez d'ignorer les enjeux qui vous entourent, en choisissant de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien ressentir, sachez que vous constituez un handicap réel au bon fonctionnement de votre communauté.

Votre indifférence n'est pas neutre : elle alimente silencieusement sa dégradation sociale."

CHRONIQUE CROQUANTE

Si vous étiez orphelin de tout, comme moi, avec un nom reçu par vous ne savez pas qui, une nationalité pas réclamée, vous vous inventeriez un pseudonyme ou mêmes plusieurs noms différents suivant le personnage que vous voulez jouer ; vous inventeriez sans cesse votre vie, modifiant votre passé suivant votre fantaisie, vous créant des souvenirs imaginaires, vous seriez héros de vos histoires, personnages de comédie, victime de tragédie, avec toute une panoplie d'apparences.

Mon identité est pour la police avec mon numéro de série. Je suis content d'être un humain et de posséder rien que ma vie ce qui suffit à mon bonheur surtout quand la santé est à mon bras.

Les gens se fatiguent à vouloir être plus que des humains et cherchent désespérément à posséder des titres de propriétaires. Ils disent : « Mon pays, ma femme, mes gosses... » Et cela les rend malheureux parce qu'ils connaissent la jalousie, l'envie, la concurrence.

Moi, je suis locataire alors j'ai tout l'Univers à louer et toutes les femmes à aimer et mes amis sont infiniment nombreux.

Quant à mes ennemis je suis très honoré de leur indifférence car je ne leur fais pas concurrence, n'ayant pas le sens de la compétition, je suis toujours seul premier à mes paris que je tiens avec moi seul.

Je jubile avec le mépris qu'éprouvent à mon égard ceux qui sont quelqu'un et qui ont quelque-chose.

Moi je suis celui que je veux dans mon pays qui va du haut de mon crâne à la plante de mes pieds. Et moi, je n'ai rien que mon talent pour emprunter tout ce que je veux avec bonne ou mauvaise manière, peu me chaut la morale vestale des polices particulières, je me sers, j'emprunte, je loue, je vole avec mes propres ailes.

Faites comme moi et votre vie sera légère et vous la passerez en vacances, vous profiterez de tout sans plus de fatigue que d'imaginer.

Bon, je vous laisse, je dois faire une sieste avant d'aller dormir car demain je mange chez le roi.

L'ÉGALITÉ ENTRE LES AMIS

S'il faut qu'on se parle, alors il faut d'abord se regarder dans les yeux et aimer dans l'autre l'humain en nous.

Il y a l'humanité en nous comme culture commune qui nous ressemble et puis nous rassemble, malgré notre point de vue différent.

Et quand on est capable de se faire ami avec le premier humain qui a vécu ici, et d'aimer le dernier étranger qui arrive à l'instant, quand on est entouré d'amis, on l'a notre pays à nous.

Nous les exilés perpétuels qui tournons en rond sur cette Terre –une île flottante dans l'Univers !

Ceux qui sont nos ennemis fuient notre regard et brandissent leurs insignes et leurs drapeaux pour nous rallier à leur haine de l'autre, inventant un ennemi sur lequel repose la bassesse des nations.

L'Humanité est le pays des amis quand les politiques se regardent dans les yeux sans fuir ce qui est heureux. Et ce bonheur contagieux impose sa paix aux passions qui nous enchaînent.

Et lorsque l'on est entouré d'amis, si surgit l'ennemi de notre cause humaine commune, on a vite fait de le repérer et de l'empêcher de nuire.

L'égalité entre les amis est la fraternité des libres.

MON HISTOIRE

Mon histoire est celle d'un nomade millionnaire qui a vagabondé sur la Terre où ses pieds ont tassé le sable, la boue, et les pierres et le goudron des chaussées. Sur la Terre où il s'est imprégné de vents qui lui ont mis des sons dans sa voix. Sur la Terre où le Soleil a coloré son teint des couleurs de l'arc en ciel. Sur la Terre où il a mouillé son drap de peau à toutes les sources de l'eau. Sur la Terre où la flamme du feu a éclairé ses nuits et réchauffé son corps nu.

Ma patrie est cette île de terre hospitalière où je peux vivre mon exil dans l'immensité de l'Univers avec la flore et la faune comme un jardin où je prends la nourriture qui restaure mes forces durant mon errance.

Quand je trouvais au même endroit tout ce qui satisfaisait mes besoins j'ai rassemblé ma famille autour de moi, et les autres et moi nous nous sommes mis à nous ressembler, à force de boire la même eau, de nous baigner dans la même lumière, de partager la douceur de nos peaux et la rudesse de nos bras.

Quand la famille est devenue grosse elle enfantait un monde nouveau au milieu de la nature, les pierres sédentaires étaient empilées et des murs étaient érigés jusqu'au ciel à tel point qu'on ne voyait plus le Soleil le jour, ni la Lune la nuit. Nous nous sommes arrêtés si longtemps que nos pieds se sont enfoncés tels des racines dans le sol.

Nous ne marchions plus et nos corps s'affaiblissaient parce que nous avons mis toutes nos forces dans des murs.

Nous étions à nouveau nus mais cette fois ce n'était pas en pleine terre roulant dans le flot du ciel étoilé mais dans un tombeau de pierres.

Alors nous nous sommes regardés dans le miroir de nos yeux, nos yeux noircis par le désespoir, et nous avons pressé nos cœurs jusqu'à ce que la bile noire nous aveugle, et nos bras mous se sont noués autour de nos cous, et nous nous sommes privé du souffle de vie qui restait accroché au dernier rayon de Soleil, noyé dans notre dernier clair de Lune, au fond d'un désert.

Pierre sur pierre nous avons bâtis notre désespoir, à vouloir arrêter la course du temps, dans le roulis d'une planète qui ne supporte longtemps l'espérance, qu'avec les aventuriers qui vont à pieds, comme de modestes pèlerins, flânant d'un pôle à l'autre, parmi le vivant, tout le vivant, incompréhensible au désir de posséder une seule miette de cet unique continent. Ce pays unique roulant son carrosse dans l'écrin du ciel étoilé, pour y accrocher des rêves d'oisifs qui s'occupent à vivre.

Ce que je ressens maintenant *c'est que nous devons nous rassembler autour de quelque-chose qui symbolise la joie de vivre toujours. Nous devons rassembler nos ancêtres que les violences colonisatrices ont reléguées aux oubliettes.*

Ce que je ressens c'est que nous, les peuples, c'est-à-dire tout le monde, nous avons plus que jamais besoin de retrouver notre dignité dans l'accomplissement des gestes simples du vivre ensemble.

Ce qui fait nous autres, c'est : se sentir vivre, dans le passage obligé de l'éternité, entre les minutes mécaniques des travaux et des jours.

Réinstaller nos horizons infinis devant la ruine des murs aveugles des soumissions et ouvrir le ciel à nos morts inconsolés.

Naître sans peur.

Vivre sans peur.

Mourir sans peur.

J'en suis encore à aujourd'hui et à ce que je fais de bien maintenant.

PLAIDOYER POUR LA PAIX

Si nous sommes vraiment pour la paix, nous devons interdire toute production d'armement et dénoncer les travailleurs complices des crimes commis par l'usage des armes. Si nous sommes vraiment pour la paix, nous ne jouons pas la comédie des bons parents pacifiques qui cachent dans leur dos le bâton. Si nous sommes vraiment pour la paix nous ne nous plions pas au désir des banquiers de maintenir le marché des armes. Les armes sont des objets qui n'ont pas de nationalité, les banquiers ne possèdent que des numéros de compte. Les drapeaux sont pour les pauvres tandis que le butin est pour les banquiers. Les croyances sont pour les pauvres tandis que les richesses sont pour les banquiers. Aucun peuple ne veut la guerre. La guerre est un plan d'affaire des banquiers qui n'ont ni nationalité ni croyance mais des numéros de compte. Si nous sommes vraiment pour la paix nous ne négocions pas une trêve entre les crimes. Si nous sommes pour la paix nous arrêtons tous les criminels et leurs complices. Et comme les pacifiques n'ont pas la force des armes ni le langage violent des faibles ni le comportement des timides moraux, il se peut qu'il suffise, pour commencer à construire la paix, de ne cautionner aucune raison de fabriquer des armes, d'aller en paix, de penser à montrer l'exemple à nos enfants en ne tenant pas de double langage des faux pacifistes: "Encadrer... contrôler les commerce des armes...etc." . Une association d'artistes pour la paix devrait aller jouer des pièces de théâtres, créer des œuvres d'art devant l'entrée des usines d'armement pour essayer de convaincre les travailleurs, collaborateurs des crimes, de cesser leurs activités. Sans travailleurs les banquiers devront se recycler dans la

construction de la paix et les militaires n'auront plus d'armes mais des outils pour sauver le monde et les fous ne possèderont que leurs poings, leurs dents et autres armes très limitées dans leurs conséquences.

LE PAYS SOLITAIRE

Pourquoi un drapeau? Pour mourir?
Quant à l'amour il n'y en a jamais eu dans les nations.
Le mot amour est un mot qui vient d'un pays que peu de gens habitent parce qu'il se passe de drapeau.
L'amour est debout, il vit au grand air.
Dans le cœur des êtres humains.
Il est secret et personne ne défile devant lui. L'amour se fout des clôtures des cultures.
L'amour est dans l'être humain sans possession que lui-même au pays de la Terre sacrée.
Tous les êtres humains sont des pays à défricher.

J'atteste qu'il n'y a d'Être humain que
Celui dont le cœur tremble d'amour
pour tous ses frères en humanité
Celui qui désire ardemment
plus pour eux que pour lui-même
liberté, paix, dignité
Celui qui considère que la Vie
est encore plus sacrée
que ses croyances et ses divinités
J'atteste qu'il n'y a d'Être humain
que Celui qui combat sans relâche la
Haine en lui et autour de lui
Celui qui
dès qu'il ouvre les yeux au matin
se pose la question :
Que vais-je faire aujourd'hui
pour ne pas perdre ma qualité
et ma fierté d'être homme ?

Ce texte, une humble prière pour
que la barbarie ne tue pas jusqu'à
l'espoir.
Abdellatif Laâbi, 10 janvier 2015

HUMANITÉ :

Être : humain
Avoir : la vie
Pays : la Terre
Religion : amour
État : liberté
Loi : non-violence
Richesse : le don de soi
Qualité : la curiosité
Projet : construire la paix
Mouvement : perpétuel
Temps : présent
Rêve : créer
Création : rêve
Naître : sans peur
Vivre : sans peur
Mourir : sans peur

HUMANITÉ SANS FIN

Cœurs absents du poème humain en ruine
Injuste avec la pierre anonyme
Gardienne du feu soudoyée par les polices
Enfants momifiés par les dits des supplices
Ô, immondes
chairs insensibles travaillant
Dans les usines
des instruments de torture
Les cris du fer coffrés
dans le béton des murs
Et les chiens dressés
aveugles aux crocs bavant
Sur cette planète en exil dérivant
L'unique race animale lépreuse
Muse déchue et moribonde triomphant
Marâtre grosse de violence orgueilleuse

Un trou noir dans la tête et sans visage
Elle erre dans les fumées des carnages
Toujours suivie
par des cohortes de morts nés
Elle joue à la roulette son vagin doré

Car enfin elle n'aura trouvé d'ennemi
Son propre reflet l'au-delà d'elle-même
Que maintenant elle fuit l'abîme de nuit
Et que ses hommes
à sa traîne s'abstiennent
Humanité méprisée des cœurs rances
Et convoitée par les prophètes du néant
Humaine tu n'existes pas dans croyance
Ton vouloir vivre s'épuise à espérer
Mais l'éternité dans sa maison infinie
Retient les bergers
sous son toit hospitalier
La nature chante des cris familiers
Des autres races animales du même lit
Et tout ce qui fleurit respire dans l'amour
Et l'humanité généreuse dans ses dons
Comble les curieux
de tous les printemps pour
Des fruits mûrs
tombants de son ventre bien bon

HUMAINE DÉCHAUSSÉE

À l'âge de la prière, sans volonté
Ils vont, le cœur las, se sacrifier,
un peu plus
Leur bon dieu leur donne
du crédit à bon taux
Pour s'oublier ils doivent se lever très tôt
Le sommeil intérieur est leur seule vertu
Il faut ouvrir grand les yeux
pour se révolter
Ils chôment à leur boulot
ou travaillent pour
Garder leur place dans la file d'attente
Y a-t-il assez de pain sinon des planches
Pour enterrer
les cœurs usés qui flanchent
Chacun traîne un dossier comme patente
Qui tire le rideau de nuit devant le jour
La Lune dorée des fous
rouille les chaînes
Les dos las soutiennent
les murs et les nuques
Courbées sur l'astre les visages flasques
Dans les flaques de vomi
des rues fantasques
Les civilités aveugles
des machines caduques
Donne aux monstres
des mâchoires de haine
Qui n'est pas revenu du cauchemar ivre
La pensée troublée

et des frayeurs dans le sang
Ignore les cités d'ombre où ruminent
Troupeaux égarés dans l'état de vermine
Des corps humains
debout sans tête pourrissant
L'agonie sans fin
des questions pour survivre

Adieu festins, au diable les misérérés,
Bienvenue les petites morts,
les faux héros
Pauvres victimes du sort
et à leur bourreau
Nous cultiverons
ces charniers de la guerre
Il n'est jamais le temps d'être nécessaires
Oublions-nous
et gardons nos envies chères

Bonjour l'arnaque,
salut l'embrouille, catin :
Braque ton destin, tue, mange ta tripaille
Au paradis des malins bénis canaille
Les polices défroquées, les sales putains
Sous le bonnet miteux des académiciens
Forniquent la gloire
et l'honneur des chiens

Je suis parti
sans rien laisser qu'une laisse
Au bras séculier des marâtres de la mort
Et ces souteneurs
qui m'ont volé tous mes torts
M'ont débarrassé de l'humaine détresse
De la manie de mentir à la confesse
J'ai pu sauver ma peau
et toutes mes fesses

À l'âge de la prière, sans volonté
J'ai quitté la boue du malheur
et la noirceur
Pour voler sans ailes
mais porté par mon cœur
Arrivé au point de départ pour y rester
Me coltinant joyeusement avec l'éternité
Je n'ai pas vu passer les jours sans un amour

L'ARCHE OUVERTE

Un père, sait-il
pourquoi il attend son enfant ?
L'enfant qu'il relève
quand il est tombé ici
Où ses bras, parents de l'être,
lui donnent vie,
Aujourd'hui,
le premier cri d'un monde naissant

Un père, sait-il
pourquoi il attend son enfant ?
S'il s'essuie une larme et les yeux flottants
Regarde à la fenêtre naître printemps
Un vieil orage, nostalgie de revenant

Un père,
sait-il pourquoi il attend son enfant ?
Dans l'attente que délivre son bon vouloir
Il dit ça va
j'attendrai jusqu'à la marée du soir
Et la mer remue sous la vague en hurlant

Un père,
sait-il pourquoi il attend son enfant ?
Il est là
sur le quai du port l'air flamboyant
Le navire est prêt pour la mise à l'eau
L'homme gris au long cours attend le matelot

Un père,
sait-il pourquoi il attend son enfant ?
Les vents apportent leurs présages
sans doute
Il n'avalera pas les fumées des redoutes
Car les pères forts demeurent
les plus sages

Un père,
sait-il pourquoi il attend son enfant ?
Non
parce qu'il n'a pas de raison pour aimer
Son intérêt est dans un ailleurs enfermé
Il se surprend lui-même
à chanter l'enfant

Un père, sait-il pourquoi il attend son enfant ?

La mélodie jaillit des sources du dedans
Musique égraine les notes de son nom
Papa dépose un doux baiser sur son front

Un père,
sait-il pourquoi il attend son enfant ?
Oui, et il tremble des frissons de la joie
Inquiétude guette le bruit,
le moindre quoi
Le père tient ouverte l'arche de la loi

LE JOUR SE LÈVE

Le jour se lève
ouvre les yeux à la lumière le pays paraît
À chaque saison
par tous les temps la beauté charme
Le cœur des amoureux
s'emplit de courage volontaire
Ils tendent leurs bras
pour embrasser leur infinitude

Le babillement des nouveaux nés étonnent les oiseaux chanteurs
Et les libres poissons
dans l'eau gaie nagent par cœur
Tandis que les montagnes
embrassent les rivières joyeuses
Quittent le nid secret
des sources pour abreuver le mystère

La vie sans raison vit
et voit tout ce qu'elle fait naître
Et la nuit qui passe
comme le jour va naître à la fenêtre
Une jouvencelle rêve
derrière son rideau en dentelle
Un jouvenceau mène sa monture
au galop du ciel

Ya ! Ma belle !
Défie le vent comme je défais mes liens
Oyo ! Mon beau ! Défais ton habit
comme j'enlève mon voile
Il est temps de nous connaître
et d'abord disons nos noms
Sur la table du présent
le diamant de nos cœurs en offrande

La joie de vivre a des amants,
gare à l'eau vive, gare aux serments

Que chaque jour renaisse
avec de nouvelles promesses dans le vent
La poussière d'hier pour modeler
ton visage avec l'eau de l'éternité
Chaque instant les amoureux libres
côte à côte n'ont pas de passé

Le jour se lève ouvre les yeux
à la lumière le pays paraît
À chaque saison
par tous les temps la beauté charme
Le cœur des amoureux
s'emplit de courage volontaire
Ils tendent leurs bras
pour embrasser leur infinitude

Ô, MES AMIS !

Ils exposent à tous les néants
la terreur crue.
Le corps déchiré des suppliciés
l'horreur nue.

Ils interdisent la contemplation de la poitrine joufflue de la mère du monde avec ses tétons mielleux.
Ils condamnent l'insolente beauté de la création et ses poètes enfants de la liberté nés amoureux.

Ils mettent en cage l'oiseau généreux chanteur des louanges à l'éternel.
Ils attachent les bras de la Terre berceuse de la vie et allument des buchers pour les ritournelles.

Ils coupent le lien sacré des corps et attisent les désirs avec des idoles afin de vendre leurs promesses.
Ils ont le ventre plein de lard des porcs de l'innommable et profitent de l'humaine détresse.

Les salauds et les salopes de la bestialité légalisée vendent les produits de la violence.
Et les artistes soumis à ces maîtres travaillent à la propagande et créent l'ambiance.

Ainsi va le monde qui n'en finit pas de finir de lui-même sans déranger l'éternel vagabond.
Qui sur des vagues fait des bonds et espère en la vie son unique épouse sans fortune ni façon.

La vie et moi, nous sommes arrivés depuis toujours et dérangeons les pierres muettes et les ronces.
Nous sommes pays en exil sur la planète humanitaire où je me questionne et invente les réponses.

Là-bas, entre les pierres des murs, les sources emprisonnées comptent les jours.
Ici l'éternité ne cesse de faire naître des oiseaux qui chantent pour chanter toujours.

Maintenant dans mes mains le silence blanc de ma destinée muette je tremble de joie.
Car demain sera roi si je n'y arrive jamais en attendant après l'horloge des lois.

Cœur sur la main épée au bras je vais par les mondes exploiter le riche et faire travailler le pauvre.
Car cette vie est ma seule vacance avant de travailler avec les vers pleins pour l'éternité sauve.

Tant que ma bouteille se remplit de mon sang je bois à la treille des bons moments.
Et je baise ma mie follement dans les fourrés à l'abri des regards indiscrets des manants.

Ils voulaient la guerre mais n'ont pas eu mon bras pour courroucer leurs émois.
Ils voulaient me vendre mais n'ont eu que du bois sans sève le cœur froid.

Mes derniers mots avant de reprendre ma route dire adieu aux banqueroutes.
Mon premier mot mon premier pas sera pour celle pour qui jamais je doute.
Ô, mes amis !

LA FARANDOLE DES PETITS HUMAINS

Ce matin est né le poème
Le fruit inattendu du je t'aime
Je le porte dans mes bras
Nous parlons cœur à cœur
    Chaque fois que je veux
    atteindre la lumière
    Je butte sur l'ombre
    et chaque fois je recommence
    À décrire l'épaisse noirceur
    Le noir humain la suie des larmes
Et au lever du jour seulement
J'atteins ta rive ton flanc de colline
Où tu roules notre bébé, et tes rires
Le lever du Soleil dans tes cheveux
    Ce poème que je cale dans mes mains
    Tu le portes tout ton chemin
    Du ciel à la terre et de la mer à l'air
    Ta hanche tangue sur mes rives
Les corbeaux le jour déchirent de leur cri
Le silence entendu des mal-pris
Mais dans son vol coquet la corneille
Rit en sautillant sur les branches fleuries
    Non je ne rêve pas allongé sur la terre
    Reposant mes reins après le dur labeur
    Dans mes bras je lève le bonheur
    Tandis que tu nourris la terre promise
Les nuages là-bas font mauvaise mine
Avec les vents ils détournent la bise
Et je dois bondir hors de ma couche
Pour affaler les voiles devant la force
    La force se fatigue
    et la douce lumière réapparaît
    Sur le beau visage de celle qui songe
    L'ombre de mes baisers rafraîchit
La brûlure des baisers et l'eau des sources

Maman le poème dit maman
Et papa qui suit récolte le printemps
Qu'à nos portes depuis jadis il dépose
Les rimes et le pain qu'on enfourne

    Tous les matins naissent poèmes
    Les bénis et les sans noms
    Les avoir tout et les sans rien
    La farandole des petits humains

HUMANITÉ DU VENT

L'homme vent ne s'agenouille point devant des reliques et encore moins au pied d'un autre humain. L'homme vent se tient debout devant le Soleil.

Rien ni personne ne s'interpose entre le grand mystère de la création et l'homme vent.

Car l'homme vent est l'interprète de ce que le poète savant lui apporte avec ses paroles.

Je suis l'homme vent sur mes chemins de traverses, ma muse liberté guide mon coeur et les émotions du voyage inspirent mes propres pensées et alors mes mains fabriquent mes œuvres avec l'art du génie.

Vivre est un métier que les maîtres compagnons transmettent aux dons que chacun peut offrir à l'Humanité.

L'homme est l'animal de race humaine libre de son passé car il reçoit le présent en cadeau et jouit par amour de la beauté, sans possession que sa propre vie et sans être un autre que lui-même.

HUMAINE DESTINÉE

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

Nous serons plus nombreux que les nuages
Poussés par les vents qui transportent nos messages
Nous chanterons dans nos têtes aux murs du silence
Les litanies muettes qui ont mérité les potences

Nous serons gorge sèche dans les sillons du sable
Pour semer graines de colère et larmes de sang
Et nos jeunesses en lambeaux se traînant
Balanceront leurs rires rouillés à l'ineffable

Terre rendue à l'acier plombant les murs
Nous ne pouvons plus même un murmure
Et la force des lâches nous oppresse
Nous n'avons que la vie pour seule maîtresse

Alors en un bouquet fraternel nous nous offrons
Pour vaincre l'injuste sort fait à Cupidon
Pour réparer l'offense à la beauté de Ninon
Nous marchons solitaires sous le même nom

Nous sommes la somme de nos chemins humains
Plus nombreux que les roses et autant que les fleurs
À veiller pour le lendemain, vaillants de cœur,
À battre le blé des récoltes de nos deux mains

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

LA BELLE HUMANITÉ

Aimer sans raison
Aimer pour aimer
Émigrant éternel
Exilé volontaire
Indépendant souverain
Patriote universel
Citoyen terrien
N'être qu'un humain
N'avoir que la vie
Et seul par milliards
Et nombreux tes rêves
Comme un dieu
Bon ou méchant
Paresseux ou volontaire
Ton drapeau de peau
Et ton habit d'étoiles
Marcheur d'infini
Preneur de vent
Donneur de trésors
Hôte sympathique
Ami égal
Ennemi inconnu
Nom rigolo
Prénom trémolo
Adresse provisoire
Naissance maintenant
Mort peut-être vivant
Parents très lointains
Enfants éparpillés
La santé d'un amoureux
Ton âge du moment
Jeune de plus en plus
Vieux le jour du départ
Tu mourras sans peur
Vivant sans peur
Né sans peur
Avec des outils pas des armes
Pour penser et ne pas croire
Aimer sans raison
Aimer pour aimer
Sans faute ni péché
Sans regret ni remord
Aimer sans raison
Aimer pour aimer
La belle Humanité

On attend quelqu'un et puis il en vient un autre

Un étranger de la planète Terre
Le pays de tous avec pour seule frontière
Le ciel si beau même avec des nuages
On attend quelqu'un
et puis il en vient un autre
Qui aime sans compter
n'accepte pas la charité
Tu portes un nom bien à toi
Chaque personne a quelque-chose
On attend quelqu'un
et puis il en vient un autre
Regarde-toi, tu n'es plus qu'ombre
et le ciel n'a plus de feu pour toi
Les lampes sont pour les morts
Je t'avais dit qu'à mon étage
il n'y a pas de porte
On attend quelqu'un
et puis il en vient un autre
La liberté est le vrai courage
Nos enfants meurent de toutes les faims
dans les ruelles du silence
Quelque-chose détruit l'innocence
et impose sa tyrannie
On attend quelqu'un
et puis il en vient un autre
Il n'est pas intéressé par quelque-chose
qui ne s'offre pas à lui
Le vœu de pauvreté
tous les jours de sa vie
Il faut repartir à la conquête
nous donner ce qu'on se doit
On attend quelqu'un
et puis il en vient un autre
Dans ce quartier de la Terre
nous choyons la belle langue
Avec nos manières la parlant
à chaque carrefour
Aller dire ce qui presse
quand c'est le temps

HUMAINS

Nous recevons tout du ciel et de la terre
Des dons à offrir des enfants à cultiver
Apportés par le vent et bercés par la mer
Les présents de l'eau
et des fruits à manger
Mais l'imagination
trop bien nourrie de feu
Repeint le ciel déchire la terre les yeux
Des amoureux mélangent
leurs larmes salées
Parce que
des cœurs secs viennent tout leur voler
Un matin nous ne verrons plus
naître d'enfants
Les hommes et les femmes
vivent en tremblant
Un matin nous ne verrons
plus naître d'enfants
Les oiseaux ne chantent
plus les fleurs se fanant
Un matin nous ne verrons
plus naître d'enfants
Le poète sera tué par les méchants
Un matin nous ne verrons
plus naître d'enfants
L'amour amour s'est enfui
des cœurs hivernant
Je n'ai pas de curiosité pour la mort
Pour l'abîme du néant des jeteurs de sort
Je ne perdrai pas ma vie
à jouer au plus fort
Laissant les corps des putains aboyer dehors
Je dis je car je pense seul mes vraies pensées
Je couche avec ma secrète vérité
Sauf votre respect et j'oublie la morale
Je dis et je fais un juste ni bien ni mal
Son âme numérisée son désir coupé
Amour interdit et privé de la beauté
L'errant traverse des déserts sans eau
Sa soif de lui-même excite ses envies
Il négocie son passage à travers les nuits
Et le jour compte ses faiblesses et ses os
Il marche
la longueur de son renoncement
Car la volonté abandonne les pénitents
Les faces de la mort défilent dans les rues
L'artisan fabrique des blocs de silence
Les marchands vendent
de la cendre et du sel
Le prix des terres stériles
flambent au soleil
Entre les murs la patience des suicidés
Clients admirent le vide aux fenêtres
Devant les portes la misère réclame
Un peu de désordre pour bonne police
L'horizon tendu d'acier étrangle son cri
Les vents des fumées étouffent les visions
Les mères promènent des sarcophages
Les éboueurs ramassent le sang pourri
Des fonctionnaires matraquent
les moineaux pâles
Les prêtres fourbissent les oripeaux sales
Les cloches fêlées sonnent dans les abîmes
Il est midi dans le camp des usines
Les politiciens bien gras
mangent de l'argent
Les citoyens sont de bons clients à crédit
L'armée en premier se gave de budgets
Les polices en second protègent le riche
Des hordes de pauvres pratiquent
tous les sports
Et sur les rings
les bêtes déchirent leur peau
Les hommes d'affaires parient
tant le massacre
Paix des armes une trêve simulacre
Les docteurs administrent
les folles envies
Les malades cherchent
de nouvelles maladies
Surtout ne pas penser le danger évident
Ce qui est normal est une pierre tombale
Alors on consomme tout ce qui assomme
Ne pas rêver est une chance de survie

On est en éveil ou absent pour le présent
La pointeuse rend
tous les comptes transparents

Honte à celui qui priait à l'étude
Les dieux ont perdu toute mansuétude

En exil les volontaires ici l'espoir
Bannie la science ici la croyance

Un humain à genoux plutôt que
dieu debout
Des enfants sans questions
pas de cancres chantant

Humain au garde-à-vous plutôt que dansant nu
Humaine stérile non terre à chérir

Heureux le marcheur qui va de place en place
De seuil en seuil récolter le nectar de vie

Bienvenue celui qui apporte bien-être
L'hospitalière intelligence l'autre

Au revoir au voyageur à la besace
Qui traîne avec séduisante mélodie

Si digne ambassadeur de l'humanité
Visite les éphémères cités du vent

Et quand dans le désordre revient l'harmonie
Et toutes les bêtes qui font la fête au nid

L'amoureux pleure de joie embrasse sa mie
Nature libertine aux belles vertus

Le monde paraît si beau
aux enfants nouveaux
Que pères et mères embrassent leurs êtres

Avoir la vie
n'est pas trop à porter longtemps
Quand on aime d'amour
on a toujours le temps

Les piafs endimanchés
pépient des chansonnettes
Les gens remplissent
leurs verres de poèmes

Quand les horloges repartent en vacances
Les gais pinsons font la belle escampette

Le tour du monde sur place au palace
Les copains amènent leurs cavalières

Et l'on peut voir encore sur les quais des ports
Des bateaux en bois toutes les voiles dehors

LES SOLDATS

Les soldats sont des humains qui meurent pour rien
Déserteurs vivent pour vivre amis du bien
Leur seul pays est grand comme le drap de leur peau
Et les femmes les préfèrent vivants et beaux

L'amour jamais mort, la muse jamais ne dort
Les poètes connaissent tous le goût du pain
Et les roses piquantes valent plus que l'or
Car recevoir un baiser fait toujours du bien

Plutôt mourir que devenir un assassin
Car la vie est la seule cause des humains
Le parti des vivants est élu au grand jour
Le parti du néant ne connaît pas l'amour

Les monuments aux morts ont la peau très dure
Et les chants des partisans sont tous trop tristes
La vie tête son lait aux mamelons bien mûrs
Tandis que les soldats morts quittent la piste

Les soldats sont des humains qui meurent pour rien
Déserteurs vivent pour vivre amis du bien
Leur seul pays est grand comme le drap de leur peau
Et les femmes les préfèrent vivants et beaux

LA VIE FLEURIT PAR LE TRAVAIL

Tu n'es rien tu n'as pas de famille
Alors tu as choisi ton nom libre
De la beauté des choses la fibre
L'épi de blé ta farine ton fournil

Tu n'as rien tu n'as pas de fortune
Cours léger sur la rive des Lunes
Pas d'argent et la paix un cœur en or
Tu donnes aux autres ton bon trésor

La jalousie fait tourner le monde
Tes belles amours les hanches rondes
Le bon lait les mamelles des mères
Heureux les enfants t'appellent père

Ami dans chaque quartier de terre
L'eau des sources abreuve l'amitié
Le clair jour efface le noir passé
Les fantômes le néant amer

Tu n'es personne d'autre qu'un humain
Les troupeaux t'offrent visages bêtes
Tandis que ton cœur est à la fête
Tu pétris tout ton pain de tes deux mains

NOURRITURE TERRESTRE

Je marche entre les frontières
Au chemin des fraternités
Libre sans nom ni identité
Dans le drap de ma peau entière

J'ai dû quitter toutes les nations
De tous les dieux j'ai perdu la notion
J'ai laissé à d'autres ma ration
La pitié et l'abomination

Vaut mieux jeuner que tendre la main
La faim est meilleure le lendemain
Rage joyeuse dans mon sein
Je ris comme on rit d'avoir aimé

Car j'ai eu mon temps pour le bonheur
J'étais prophète pour l'inconnu
Les femmes jouissaient à ma venue
Elles m'offraient de leur lait nourrisseur

Après cette dernière chanson
Je mourrai coquelicot des blés
La place aux nouvelles moissons
Les humains fauchés remis debout

AVANTAGE

Je mendierai jusqu'à ce que la misère soit détruite
Je flânerai jusqu'à ce que l'Humanité soit instruite
Je donnerai mon travail à tous les enfants des républiques
Je serai attentif aux amoureux aux belles suppliques

Je fuis les asiles les frontières et les formulaires
Je déteste la police des questions identitaires
Je m'appelle moi-même et c'est le mot que je préfère
Mes amis me connaissent sans dire mon nom de moi ils sont fiers

Les paysages sont sans visage la tristesse notoire
Seul, j'ai besoin de me voir en vous pour partager mon histoire
Je laisse tomber mon livre tant que je ne sais pas voir
Je ne quêterai pas mon pain sans l'eau des sources à boire

Ainsi va le manant sans âne pour ouvrir son long chemin
Les surprises de la route remplissent son vieux parchemin
Il rencontre à l'étape des paroles d'amour ancien
Heureux comme Ulysse il renaît chaque matin humain

PAIX À MON ÂNE

Paix à mon âne sans souci du lendemain
Il trouvera le jour, l'eau, l'armoise, le foin
Tandis que mes paroles seront dans mes mains
Des objets nécessaires à tous les soins

Paix à mon âne qui peut jouer les bourricots
Quand la pierre des chemins roule sous son sabot
Que le vent empêche l'avancée du chariot
La bête braie et son maître perd son chapeau

Paix à mon âne qui a porté la Terre
Et tout le monde qui sur son dos se voit fier
Les horizons qui basculent en arrière
Les civilisations tombant en poussière

Paix à mon âne qui ne sacre pas chez lui
Il n'y aura pas toujours de l'herbe pour lui
La justice volage jamais ne conduit
Les vastes troupeaux inconstants comme la pluie

Paix à mon âne si de tout je suis instruit
C'est grâce à lui qui jamais n'aura failli
Alors que les hommes lâches mettent le prix
Et vendent sa peau au plus offrant de la nuit

Paix à mon âne sous son arbre endormi
J'ai ramassé l'ombre froide des noix pourries
La tristesse a serré dans ma gorge mon cri
Le jour était ce que l'hiver avait promis

Paix à mon âne en toute saison gentil
Mes joies mes peines je partage avec lui
Car les hommes sans cœur sont loin du paradis
Mais bêtes sont intelligentes pour la vie

Paix à mon âne qui promène les enfants
Ici ou là-bas avec lui ils sont confiants
Mon âne gris et moi travaillons en riant
Ah, oui, que la joie est belle par tous les temps

PAIX SUR TOUS

Le sable a bu la dernière larme
Je regarde devant moi les ruines fraîches
L'herbe repousse sous le béton tenace
Ma fille préférée s'appelle Nouka ma reine
Les insoumis lui ont déchiré sa robe
Pourquoi le temps est-il mauvais
Les jours ne sont-ils pas innocents
Pour récolter nos fruits ou arracher l'ivraie
Ma fille mon aimée qui a la voix de l'eau
Les fontaines ne chantent plus ma joie
Le vent a lu la dernière trace
J'écoute dans l'ombre l'écho du dernier prêche
Le goudron prend l'empreinte de mes pas
Je perds ici mon garçon dans l'éclat du sang
Mon fils ne possède ni arme ni serment
Parce qu'il est encore un enfant
Le roi de mon cœur détrôné
Pour quel misérable ma miséricorde
Au pied de mes humbles oliviers
Je n'entends pas le cri des passereaux

QUATRAINS POUR UN SEUL

Le poème riche du jour pour un amour
L'infini pauvre travaille où que j'aille
Trouve vrai l'aimé jamais las et qui m'aille
Une Lune pour un Soleil à chaque tour

La Terre a rendez-vous avec le Ciel
Les mers bercent le cœur de nos îles agitées
Les nuages rafraîchissent les exilés
Gouttes de pluie sont providentielles
Les mouettes criardes annoncent tempêtes
Marins agiles possèdent les horizons
Paysan sur son araire trace des quêtes
Nomade improvise cette oraison

Poème riche de nuit pour les amoureux
Jeu du feu des lanternes de l'espérance
L'ombre n'attend pas le poète langoureux
Travailleur de la paix courtise sa chance

L'étrangéité,
c'est se sentir étranger
même quand on ne l'est pas.
C'est un sentiment d'amitié
avec l'humanité des autres.

L'homme, la femme et l'enfant
Le trio de l'Humanité

Tu dis mon pays
Mais tu n'es que locataire
Avec permission de circuler

Le temps est venu
De reprendre
Ce qui nous appartient :
Le monde entier.

Il n'existe pas
D'immigration illégale
Mais des États inhospitaliers.

S'il n'y a pas d'exception
Alors la règle ne vaut rien.

LA GUITARE BRISÉE

Conte moderne

Dans ville du Québec, nichée entre les rives verdoyantes et le grand fleuve chantant, vivait un jeune homme nommé Ramesh, Ramesh était un musicien de talent. Il jouait de la guitare avec une passion telle que même les anciens du village disaient n'avoir jamais vu un tel feu dans les mains d'un jeune.

Mais dans cette même ville, on avait une étrange habitude : on ne célébrait les gens qu'après leur mort.

Lorsque Ramesh jouait, les gens l'écoutaient sans vraiment l'entendre. Ils applaudissaient à peine, ils ne le regardaient même pas dans les yeux. *"Il est encore vivant, il a le temps"*, disaient-ils. Ils préféraient célébrer les ancêtres, les morts illustres, accrocher leurs portraits, raconter leurs histoires... mais ignoraient ceux qui étaient encore debout.

Un jour, Ramesh, blessé dans son âme, alla voir son grand-père, le vieux Valentin, un sage respecté, aveugle mais clairvoyant.

— Grand-père, pourquoi les gens ne voient jamais la valeur d'une étoile tant qu'elle brille encore ?

Le vieux Valentin sourit.

— Parce que les vivants ne savent pas s'aimer entre eux. Ils attendent la tombe pour dire *"il était grand"*. Ils enterrent les trésors dans la poussière, alors qu'ils les avaient entre les mains.

Ramesh, frustré mais déterminé, partit de la ville. Il parcourut d'autres villes et d'autres forêts, joua dans les marchés, chanta dans les rues, offrit sa musique sans rien attendre. Et peu à peu, sa lumière atteignit les cœurs. Des étrangers dansaient à ses rythmes, des enfants reprenaient ses chants. Son nom voyagea loin, au-delà des plaines et des montagnes.

Mais un matin, la nouvelle tomba : Ramesh était mort, emporté par une maladie soudaine.

Alors, la ville qui l'avait vu naître se réveilla.

Ils accrochèrent ses photos partout. On grava son nom dans la pierre. On organisa des cérémonies, on pleura, on raconta comment Ramesh était un génie. On fit même une statue de lui sur la place centrale.

Mais le vieux Valentin, assis dans son fauteuil, dit à tous ceux qui venaient se lamenter :

— Pourquoi n'avez-vous pas frappé des mains quand il jouait vivant ? Pourquoi n'avez-vous pas dit *"merci"* quand il offrait son art ? Vous l'avez laissé partir sans le poids de votre reconnaissance. Ce n'est pas Ramesh que vous célébrez maintenant, c'est votre honte.

Un silence tomba sur la ville. Puis Valentin ajouta :

— Aimez les vivants. Honorez les talents pendant qu'ils respirent. Dites *"je t'aime"* maintenant. C'est la seule façon de sauver ce monde de la froideur des regrets.

Depuis ce jour, une nouvelle tradition naquit : chaque mois, la ville organise une Fête des Vivants, où chaque artiste, artisan, sage ou simple cœur généreux reçoit des fleurs, des chants, des louanges — de son vivant.

Et sur la statue de Ramesh, on a gravé cette phrase :

"Ceux qu'on aime après leur mort, on les a trop souvent trahis pendant leur vie."

Morale :

Apprends à célébrer les vivants, à honorer ceux qui t'inspirent pendant qu'ils peuvent encore t'entendre. L'amour posthume est une fleur sur une tombe : elle sent bon, mais elle arrive trop tard.

RENAISSANCE

Il existe une nouvelle philosophie, une nouvelle Renaissance qui est inconnue des philosophes contemporains.

Les philosophes actuels sont pris dans la dualité de l'être et de l'avoir qui consiste à adopter un comportement entre le bien et le mal.

Mais le bien et le mal sont des notions archaïques produites par des intellects devenus paresseux à cause du désir auquel on accorde le pouvoir d'une pulsion électrique qui commande les décisions de l'individu. Les notions de vertu et de vice - qui sont appelées aussi impulsions – déresponsabilisent. (Je fais ceci ou cela à cause de ceci ou cela)

L'individu s'imagine être quelqu'un qui est agi par une force et cet individu imagine ce que produit cette force : un avoir. Donc, pour être et avoir, entre le bien et le mal, la vertu ou le vice, l'individu emprunte une identité et achète

son rachat. Il est untel qui consomme ceci ou cela.

Ainsi, le civilisé parade sur les trottoirs du commerce où il échange avec ses semblables des civilités qui servent à chacun de justifications pour le personnage qu'il joue. Et ces justifications rendent l'effort de donner inutile et interdit toute curiosité. (Garde ton bien et ton silence consentant).

Parce que c'est de cela qu'il s'agit : l'individu consacre sa vie à chercher pour prendre en même temps qu'il s'interdit toute question. L'empire de son désir est plus fort que la dualité perverse de ses pensées qui l'entrave dans sa marche forcée vers le néant.

L'individu ne sort de l'existence qu'à la condition de ne pas se sentir vivre. Ce qu'il sent l'effraye et ce qu'il vit, il l'ignore. La peur fait tourner la ronde de ce philosophe de magasin. (Où l'on a choisi pour lui, client)

Vivre lui fait peur. Il tue la vie en consommant et puis il revendique son identité de fou Au nom de la liberté de choix. Au nom du droit à l'auto-détermination. Au nom de la mort imminente de l'être, de la ruine possible de l'avoir, il invoque comme raison la concurrence. (Citoyen du Mondistan!)

La compétition est le purgatoire de la vertu comme vice, du vice comme vertu, du bien comme mal, du mal comme bien. La philosophie est une manière de marchander son destin. Quand l'animal humain se décidera à vivre, il sentira ce qu'il est toujours et aura ce qu'il a déjà.

OUI, MAIS QUI ME DIRA ?

Oui, mais qui me dira pourquoi il fait si froid
En plein soleil d'été, au plus fort du mitan
De ces jours bleus d'azur et leur souffle brûlant ;
Just'aux gelées perdues dans mon manque de Toi ?

J'en ai connu et bu, de ces vents indolents
Qui murmurent, indécents aux nuques assoiffées
Le feu de leurs passions, de chairs tatouées,
Jetant à peaux perdues la lave du volcan.

J'en ai couru et lu, de ces chemins fiévreux,
Immolant sur la bouche et les mains des passants
Leurs danses scarifiées aux secrets trop ardents
Qui jetaient les amants en des transes de feu.

Oui, mais qui me diras pourquoi il fait si froid,
Même en ces cicatrices où ma vie brule encore,
Au plus près du soleil avant que je sois mort ;
Just'aux gelées hurlées de mon manque de Toi ?

Je ne veux plus courir et ni boire et ni lire
Avant que de renaitre aux sentiers de mon cœur,
Avant que de savoir me passer de ces heures
Où nos corps emmêlés me faisaient devenir.

Je ne veux plus tenter d'approcher la lumière
Avant que d'être aveugle à nos demain perdus,
Avant que d'avancer, sans espoir, l'âme nue
Jusqu'aux bords d'exister en espoir de lisière...

Jean-Luc Moulin

ON APPREND D'ABORD À LIRE DANS LE GRAND LIVRE DE LA VIE

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

Tout ce qui vit excite ta curiosité
Les animaux, les plantes, les éléments
Tout l'Univers t'appartient pour l'étudier
Avec tous tes sens, regarde, et écoute !

Observe et poses-toi toutes les questions
Écoute bien ton cœur qui bat à l'unisson
Tes émotions t'inspireront des images
Tes pensées seront coloriées de sentiments

Tout ce qui vit est écrit dedans et dehors
Tout seul tu écriras tes propres paroles
Car tu es un bel animal qui pense comme
La nature adorée te fait bonhomme

Regarde ! Tout ce qui vit parle ta langue
Poète de tes jours, oui, voici tout l'amour
Tu es né savant, tu peux travailler, créer,
Ta belle personne plait à la vie sacrée

Sur ton chemin tu trouveras des dons
Prodigue tes talents pour le monde
Tes muses rendront jalouse la Joconde
Qui de ton génie t'ont offert un joli nom

La poésie est le même mot que la vie
Ta vie est la poésie que tu te fabriques
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète
Tu es responsable, tu réponds de toi

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

36 RAISONS DE BOUGER

Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger
Avec ou sans papier
Je déménage sans arrêt
Les autres m'ignorent
Et font de moi l'inexistant
Je n'ai pas de profil reconnu
Ni drapeau ni signe ostensible
Je ne suis pas invité
Les cultures sont clôturées
Les familles sont égoïstes
Les croyances des prisons
La malchance une punition
On m'éloigne d'un regard
Étranger aux étrangers
Je suis l'oublié
Orphelin de tous
Je parle tout seul
À moi qui suis en paix
Je souhaite le bonjour
Je m'invite à la joie
Content de moi
Tant pis pour vous
Les absents ont tort
Qui m'aime ne me suit
Mais marche à mes côtés
Solitude à mon bras
Je m'offre à connaître
À qui me quitte heureux
Le monde que j'ai connu
Y a même du Soleil
Même qu'il a plu
Je suis l'oublié
Les yeux mouillés
Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger

UN BASTRINGUE À MARLOUS

Le poète est le Créateur, l'Éternel poète.

Le trouveur n'est que son scribe obligé.

Le plus têtu des humains ne sera pas capable de faire une goutte de la rosée du matin, ni un seul rayon de soleil au couchant.

On dit le poète a toujours raison parce que le mot poète signifie : celui qui fabrique. Et seul ce qui est fabriqué est vrai, même le faux!

Et qui possède le souffle du vent ?

Qui, la douceur de l'eau ?

L'humain a la parole facile mais il peine à faire une seule trace dans le sable !

Heureux le scribe qui s'applique à se taire avant d'écrire ce qui sera la révélation !

Le manuscrit d'un scribe méticuleux peut donner à sa lecture l'apparence du réel. Apparence telle que l'idiot pressé de posséder tout savoir déforme les mots et tord le sens. Apparence de réel telle que l'intelligent discourt sans attendre la fin de la lecture du manuscrit.

Malheur à celui qui fait trébucher le porteur de parole.

Malheur à celui qui rompt le cercle du poète avec les gestes de l'idiot; les mots des sots.

Ridicule celui qui dit qu'il exerce la profession de poète !

Comme si le poète était un ouvrier fabricant des poèmes en série sous les ordres d'un patron; comme si le poète pouvait être un artisan qui fit poème sur mesure !

Trompeurs que ces professionnels ramasseurs d'argent et de titres prétentieux !

Dans la vie, dans la poésie, ils ne sont que des trouveurs de poèmes, les humbles déchaussées qui hantent les déserts sous les sables, qui flânent à moitié nus derrière les vents, errent décoiffés dans le feu de la douleur ou repeignés dans la joie de vivre, mais toujours sacrifiés pour dire ce qu'ils sont obligés de dire.

Ignorant qui voudrait ressembler à un de ces trouveurs.

L'ignorant est trop peureux pour ignorer la peur qui fait trembler la main chargée du poids du stylo du scribe qui doit dompter l'encre de son propre sang, l'encre bleue et noire et instable comme le flot des océans.

Le trouveur de n'importe où embarque sans connaissance du cap ordonné par les dieux et ne voit que la proue de son bateau pour appareiller au hasard. Et c'est après bien des courses où il ne s'est confié qu'aux vents de son inspiration que le trouveur juge le cap de son espérance - quand un port au loin lui ouvre les bras, et sur ses quais y dépose sa cargaison de trouvailles qu'il est bien heureux d'avoir transportées saines et sauves jusque-là. Et les muses qui le trompaient par le jeu de leur charme pendant qu'il naviguait, les muses sont là sur le quai en vestales et le poussent vers ces estaminets pour y boire et pour la gaudriole. Des mendiants déguisés et braillards lui donneront soif en sautant sur les bancs, le spectacle aguichant ses bourses, lui feront voir Morphée et la Grande Ourse dans le ciel étoilé d'un bastringue à marlous.

LE SAUVAGE

La vie vendue allume le feu aux ruines du progrès
La main de l'humain remue le sable des terres brûlées
Ainsi finit ce qui commence avant de voir le jour
Car jamais il n'y aura toujours sans la main de l'amour

Le présent cadeau la réalité la poésie
Rien ne te fait plus envie car tu jouis
Ton désir de tout satisfait n'est plus une quête
La vérité le poème la voix du poète

Tu nais sans peur avec l'innocence de l'enfant
Tu dois jouer pour jouer sans souci d'être grand
Tu vis sans peur et sans la morale des méchants
Tu ris sans peur de mourir car tu ris tout le temps

Mais si tu pleures tes larmes sont sucrées
La joie de ton cœur n'est jamais chagrinée
Tu cours tu cries les muses te font des touches
Tu mouilles leurs joues d'un baiser sur leur bouche

L'humanité découragée n'a plus de volonté
Dans les rues la peur du courage avance masquée
Le citoyen sans valeurs est un client acheté
La morale a des gènes éthiques avec le péché

L'humanité laisse dire et laisse faire ses instincts
L'humain paresseux n'espère plus ne croit plus rien
La nature sauvage a donné raison aux chiens
Des colliers et des muselières aux politiciens

L'humanité dérivant échoue sur les banquises
Elle erre vagabonde sur la Terre promise
Elle s'accroche à ses drapeaux cousus de peaux trouées
Dans tous les États le monde angoisse enfermé

L'humanité perdue voudrait une fin heureuse
Mais elle ne quittera pas ses habits de gueuse
Elle préfère la folie à la pensée sérieuse
Elle remet à demain la sagesse rieuse

Je suis resté sauvage par goût de la nature
Qui offre ses avantages sans une rature
Quel beau chantage à l'amour que les airs du futur
Cours sur tous les rivages des terres sans cultures

Je suis sauvage effrayé par les bruits des damnés
Qui vivent dans les cités géantes civilisées
Quels tristes paysages ces visages enfumés
Sauve-moi de cet éloignement de ma dignité

Sauvage je le suis comme mon cœur vagabonde
Qui bat la mer les plaines les montagnes il bonde !
Et je fuis hagard les sourires ingrats des Joconde
Et j'ai assez de mon génie pour toutes mes blondes

Sauvage je reste malgré l'ordre qui enchaîne
Qui ne sait pas mon vrai nom et qui fait de la peine
À toutes les races d'animaux en quarantaine
La barbarie contre le sauvage se nourrit de haine

Le chef de l'humanité est l'argent qui vend la vie
Si tu donnes avec ton cœur ta vie n'a pas de prix
Pour les petits humains le suicide a un seul prix
L'opinion générale se moque bien de la vie

Du moment qu'il mange l'humain est content de lui
Promettez lui qu'il aura toujours plus pauvre que lui
Toujours un inférieur pour lever la main et frapper
L'humain est violent car il est faible par lâcheté

L'humanité a des excuses pour chaque crime
Les juges mènent en prison les pauvres victimes
Les criminels officiels bien hauts restent à la cime
Ceux d'en bas fabriquent les armes dans leurs usines

L'humanité cultive l'obéissance aux chefs
Les humains libres sont des otages dans tous les fiefs
L'amour est interdit et la violence légale
La beauté est un crime et tout le péché banal

La vie vendue il ne reste que la mort à crédit
Le bonheur et la chance et l'espoir sont à ce prix
Les prophètes les professeurs enseignent les soumis
Suivent les règlements les punitions les interdits

Alors l'humanité abandonne sa famille
Elle est fière d'elle-même debout dans ses guenilles
Elle préfère faire le trottoir comme une fille
Oui, la sociale la recevra dans ses bastilles

L'autre humanité servile renie sa dignité
Elle se tait et s'applique à se taire l'éternité
Elle imite ses maîtres pour sa prospérité
Elle ambitionne fort pour gagner poste hérité

L'humanité a gagné la liberté de choisir
La contrainte de naître de vivre et de mourir
Elle ne peut se plaindre des maîtres qui la font souffrir
La souffrance n'a pas de remède à offrir

Mais quelqu'un d'humain une personne anonyme
Une humanité simple et belle comme un cœur pur
Les yeux de la lumière et l'oreille magnanime
Sur nos chemins va faire le bon avec le geste sûr

Sans nom ni prénom ni publicité sans s'annoncer
Avec dans les mains que des mains pour outils à aider
La grande humanité n'a plus qu'un mot pour aimer
L'amour la charité sans avoir été commandé

La belle humanité a gagné l'humilité
Et l'Univers indifférent a grandi étonné
Sans rien dire par le ciel les étoiles ont filé

Notre planète fait le dos rond et n'a qu'à tourner

L'humanité retrouvée rit comme on rit d'être aimé
Quand on s'admire la vie se refait une beauté
Tous les amants boivent le vin de la fraternité
L'amour des pays polis offre l'hospitalité

SOLLICITUDE

Dans la rue de la ville
Il y a un citoyen
Qui sourit de bon matin
Son chemin est un exil

Un exil volontaire
Une vie téméraire
En amoureux courageux
D'être soi d'être heureux

Le vrai pays est le cœur
La maison des étrangers
Sans argent et sans papier
Porte le nom du bonheur

Dans la rue de la ville
Il y a des citoyens
Qui se saluent de la main
Ils s'appellent des îles

L'HOMME FRONTIÈRE

Peu importe l'heure à laquelle vous sortez, il est toujours là, sur le qui-vive, avec son quo vadis. Vous ne pouvez aller n'importe où, n'importe comment. Parce qu'il faut être capable de répondre à des questions dont la réponse est la question même. Vous êtes joueur ou vous êtes le jouet.

Vous formulez les mêmes réponses aux mêmes questions et gare à ne pas changer une seule lettre car alors vous seriez tout de suite le jouet de la suspicion. L'homme-frontière met les points sur les i. Et vous lui faites des « Ah ! ». Pour ne pas être le jouet qu'il voudra garder entre quatre murs.

Questions identitaires. Questions mercenaires. Et réponses exactes. On appartient aux questions. Ou bien l'on garde le silence. Le silence dangereux. Dangereux comme la peur. Votre empêchement de ne pas pouvoir parler votre propre langue. Et que, pour continuer à vivre il vous faudra user de patience et de ruse.

Vivre est votre seule chance. Mais il vous faut inventer des liens imaginaires avec ce qui ne vous attache pas parce que la liberté a un prix fixe. Lorsque l'on marchande le prix de sa liberté, on se passe soi-même les menottes. L'homme frontière garde la clôture des cultures. On reste parqués ou l'on possède un laissez-passer.

Que l'infini nous donne du temps pour les réponses. Du temps, au temps. Que la joie de vivre éphémère dure aussi longtemps qu'il y aura toutes les questions sans réponse. Parce que les réponses sont dans la question même. Et ce sera toujours la même question. La même indifférence

Il n'y a que l'amitié qui ne possède pas de frontière. La saine fraternité des êtres qui savent vivre, libres de toute réponse. Et l'homme-frontière arpente la planète pour contrôler les joyeux qui font de chaque instant une fête. Un carnaval de pauvres. Des pauvres qui n'ont de vraies richesses qu'ils prennent à même leur joie de naître, de vivre, et de mourir.

Pour connaître l'homme-frontière, il aura fallu naître sur toute la Terre, et inventer. Parce qu'au début nous ne savions rien. Nous avons tout inventé. De toute pièce. Une identité. Un monde d'imagination pour épater les amis. Un monde hospitalier. L'homme frontière n'a pas d'amis car il n'a rien à donner qu'un monde fini, qu'un monde ennuyeux.

Les oiseaux ne croient en rien et c'est tant mieux.

Un café allongé
Un nuage de lait
Une couverture de crème
Un oreiller de mousse
Un croissant de Lune
Un Soleil au cœur

LA RÉPÉTITION

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

L'humain a découvert la révolution
La Terre tourne sans s'arrêter
Autour du Soleil

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

Les humains tournent en rond
Autour des rois
Immobiles

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

La rue tourne au milieu des maisons
Les crimes naissent entre les murs
Et les enfants marchent vers l'horizon

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

LA SOCIÉTÉ

Les riches sont propriétaires du Ciel et de la Terre
Ils volent ils pillent protégés par les armées de pauvres

Les classes moyennes occupent les lieux de cultes
Ils soulagent leur conscience et se distraient avec art
Contrôlent les revendications de justice et les rebelles
Pour les pauvres on fait des plans sociaux
Pour les pas de chance on organise des quêtes
Les poètes sont honorés par l'indifférence
Les savants sont estimés par le mépris
Les gens libres sont terrorisés

Un verre de poésie
Une bouteille à l'amer
Et, suis tes larmes !
Laisse le mou choir
Ton eau de rires
Peau aime la vie

NOUVELLE NAISSANCE DE LA LIBERTÉ

Chaque humain
hérite de la dignité et de la valeur

Nous tenons pour évidentes ces vérités parmi les plus importantes de l'histoire de l'humanité qui représentent la fusion d'une notion puissante d'égalité universelle et des sources de l'autorité politique.

Nous tenons ces vérités pour évidentes, que tous les hommes et toutes les femmes sont créés égaux. Le rêve humain nous rappelle, et nous devrions y repenser en ce jour, que chaque humain est héritier de la dignité et de la valeur.

Les états ont une histoire, faite d'immigration, de migration et de fusion de nombreuses cultures et traditions pour former un ensemble façonné par les mouvements des populations du monde entier.

À nous d'être dédiés à la grande tâche pour la cause de la liberté afin que le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple, ne soit pas effacé de cette terre.

Cercle de la Résistance Intelligente

MON FILS

Oublie ton nom
Dans la nuit
Jette ta peau
Dans le jour
Arrache ta chair
Dans le sang
Broye tes os
Dans la cendre
Brûle ta langue
Dans le sel
Et
Alors
Peut-être
Il te restera
Un cœur intelligent

L'ORIGINE HUMAINE DES SANS PATRIES

La politique, la religion, les arts ne sont que sont des avatars de la poétique.

La poétique c'est la culture humaine universelle de l'imagination.

L'imagination créé l'art de vivre des individus et les folklorise.

Le folklore est un habit, une habitude, pour vivre l'aventure humaine.

L'humain est une race animale qui vit avec les races animales, et végétales.

La forme de l'individu exprime toujours son contenu de bête.

Une bête domestiquée ou libre ?

La bête domestique a un maître, la bête libre apprend sa liberté.

Le domestique espère. L'humain libre veut.

La volonté est une illusion chez l'animal soumis.

L'humain libre n'a pas de passé parce qu'il vit ici et maintenant.

Vivre avec le passé rend le futur impossible.

Aucun humain ne vit à la place d'un autre.

Prends ta chance.

Vis, entouré de domestiques - mais sois ton maître.

Personne d'autre ne mourra à ta place.

Résiste au confort cela affermit la volonté.

Aime toi, aime ceux avec qui tu vis, aime donc ton pays, fuit les patries.

Le temps ? Fais-en ton ami ! Et alors, il sera : toi !

MA CONSTITUTION

Je suis qui je veux.
Je viens d'où je veux.
Je parle la langue que je veux.
Je m'habille comme il me plaît.
J'aime qui je veux.
Je pense ce que je pense.

Un itinéraire qui devrait nous inspirer :

En toute circonstance, penser et choisir sa stratégie en toute autonomie sans jamais se laisser manœuvrer ou acculer dans des impasses vers lesquelles l'injustice affichée par la partie adverse peut vous pousser. Avec des moyens dérisoires et en marge des institutions, construire une pensée et produire des instruments qui se révèleront opérationnels dans des situations inédites qui paraissent bloquées. Dans un environnement institutionnel hostile, se battre tout au long de sa vie sans jamais abdiquer, y compris lorsque vous vous trouvez dans la plus grande des solitudes.

JE VEUX D'LA POÉSIE

Je veux d'la poésie qui marche les pieds nus
Et crie le poing fermé, à s'en casser la voix
Le prix du sang perdu des damnés, des sans-droits,
D'la poésie qui pleure et qui dort dans la rue.

Je veux d'la poésie qui mouille sa chemise,
Éreintée de sueur autant que de colère
Et s'écrit main calleuse et cheville ouvrière
Au coin de l'établi, d'une danse insoumise.
Je veux d'la poésie qui brule ses papiers
Et marche tête haute en chantant ses slogans,
Qui écrit le pas libre et en sortant du rang
Pour pisser d'un jet dru sur tous les barbelés.

Je veux d'la poésie en carnet à spirale
Écornée de voyages et tachée de café,
D'la poésie de poche aux élans familiers
Accoudée au comptoir et les ongles un peu sales.

Je veux d'la poésie qui rit beaucoup trop fort
Et d'un rire d'appétit qui ne se cache pas,
Qui pète et rote à table et mange avec les doigts,
D'la poésie qui joue à l'envers du décor.

Je veux d'la poésie qui roule sous la table,
Enivré du bonheur d'être avec les copains,
D'la poésie qui sauce et qui finit son pain,
Qui lèche son assiette en élan délectable.

Je veux d'la poésie qui s'endort au soleil
Au milieu des enfants qui jouent dans le jardin,
Qui lave la vaisselle en se brulant les mains
Et la laisse sécher dans le chant des abeilles.

Je veux d'la poésie qui torche les bébés,
Qui fout les doigts dedans et qui sent le caca
Puis fouraille du nez au ventre délicat
Pour cueillir le bonheur qui sent le lait tourné.

Je veux d'la poésie dont la gorge se noue
Quand l'entre chien et loup se glisse à la fenêtre
En braises crépuscules aux allures de peut-être
Et qui s'offre l'oubli de tomber à genoux.

Je veux d'la poésie qui pétrit le vivant
Comme on pétrit son pain, d'une main généreuse
Émiettant son levain d'une course fiévreuse
Et qui s'essuie le front au soir en l'enfournant.
Je veux d'la poésie se coltinant la Vie,
La prenant à plein bras en désirs incarnés,
Qui bande tous ces vers en volcans embrasés
Et y fourre la langue et puis le sexe aussi.
Je veux d'la poésie qui ouvre grand les yeux
Sur le feu et l'abîme où le corps exultant
Éjacule ses mots de foutre et de diamants
Lorsque la jouissance engloutit tous les feux.
Je veux d'la poésie qui s'endort au matin
Les yeux plissés d'embruns d'insomnie volontaire,
Où les mots tachés d'ancre en folie solitaire
Acceptent de mourir en murmurant : « enfin »...
Alors si vous craignez pour vos parquets précieux
Au vu de mes souliers crottés de mots vivants
Et de mes bras chargés de colère et de vent,
Fermez-moi vos salons et détournez les yeux.
J'irai slamer mes rimes à Cité que veux-tu
Et écouter Léo éructer Baudelaire,
Arpenter du Verlaine au creux des réverbères
Hanté par un Villon amoureux des pendus.
J'irai taguer vos murs en crachats mélodieux
Et conter à vos chiens le temps qu'ils étaient loups
Puis j'irai m'endormir au secret le plus doux
De trop aimer la Vie avant que d'être vieux...

Jean-Luc Moulin

ON VIT COMME ON PEUT

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre

Pis l'on fera tout avec ce qu'on ramasse
Des brins de pluie des chagrins des miettes de pain
Des fleurs avec des mots une joie avec rien
Pauvreté a ses richesses qu'on entasse

Pis au jour dit à l'heure grave on dira oui
J'accepte mon renvoi c'est mon tour de savoir
D'où je viens pour faire une bon' histoire
Et mes amis me verront partir l'air surpris

Et c'est où qu'on s'en va quand on a plus de nom
Dans le cœur d'mes amis j'serai au paradis
On parlera de moi à l'imparfait : « C'tait lui !
Parfois injuste mais souvent il était bon».

Oh, je regrette mon arrivée dans cett' boue
Je suis tombé des grandes eaux de ma mère
Et mon père me releva me mit debout
Mes yeux frais ouverts contemplaient le mystère

J'ai bu le lait des jours et des nuits l'alcool
Poète j'étais savant sachant mon très peu
Suffisant pour errer autour de l'école
Me méfiant des ordres et des appels au feu
Je survivrai à ma mort tant j'aurai vécu
Donnant mon poème à la science innée
Des amis avec qui je parle à voix nue
Sans contrat je tiens parole à l'amitié

Bel ouvrage ou je préfère ne rien faire
La terre et l'eau contiennent mes beaux reflets
Et le Soleil et les vents seront mes seuls regrets
La mort n'a point d'horizon ni rien à faire

Je prépare mon départ et mes arrivées
En chemin au hasard remplis mes valises
Pour offrir mes trouvailles là où ils lisent
Les visages nouveaux des pays à charmer

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre

Appel à la poésie, terre féconde et nourricière, une langue où le nom du poète habite, près des sources de l'éternité où s'abreuvent les oliviers bavards qui ne parlent plus qu'à voix basse des terribles épreuves qu'ils ont subies contre leurs racines et que le silence renferme dans leur troncs millénaires, l'abandon, et les plaintes des ancêtres dont le pain goûte aujourd'hui l'injustice.

Langue de feu de la Terre surgie des braises et qui crie toutes ses famines dans la mécanique maudite des temps.

Un cœur amoureux de vivre à en mourir possède la volonté de célébrer le savoir vivre dans ses gestes les plus simples.

Dans un quartier de notre planète tout ce qui vit est fraternel et, si l'animal de race humaine veut, il sait.

La poésie éclaire la vie sacrée et les anges peuvent toujours danser, l'amour nous protège de son drap de peau.

Le poème murmure et ses paroles passent au-dessus des clôtures des cultures. Le poème déserteur brave les interdits. Nous ne pourrons jamais négocier de paix avec des armes. Mais pouvons-nous changer les cœurs ?

Non, nous ne pouvons changer la bête. L'intelligence est une affaire de solitude. S'aimer est le secret de la chance et du succès.

Merci poète de tes dons offerts, que ta route soit douce.

APPROPRIATION CULTURELLE DES CULTURES APPROPRIÉES : (L'ORIGINE DU GRAND BOOM)

Blanc-bec, je chante le nègre Aimé Césaire
Français, je chante le ricain Bob Dylan
Exilé, je récite l'amérindienne Oriah Mountain Dreamer
Orphelin de tout, je joue le juif Elie Wiesel
Gavroche, je joue le magrébin Mohammed Dib
Sans-rien, je lis le latino Garcia Marquez
Sans-nom, je médite le chinois Lao Tseu
Ignorant, j'étudie le poète Nizar Qabbani
Poète, je réfléchis avec le savant Edgar Morin
Libre, j'écoute les fables indoues du Mahâbhârata
Blanc-Bec, je reste au Québec et je gouale Félix Leclerc
Le sang n'a pas de couleur
L'encre du cœur pénètre toutes les peaux
Blanc-Bec ou métèque je me fous de qui tu es
Nous sommes de la même planète originale
Nous sommes les humains d'une même mère
Nous sommes des animaux pensants
Partages-tu l'amitié ?
Crieras-tu avec moi : Oui !
La Lune et le Soleil sont à nous !
Le temps c'est nous
L'éternité c'est l'amour.

Il y a mille façons de parler.

Parler d'amour attise un feu.
Les amoureux parlent une langue inconnue des autres.
Le temps est à nous et l'éternité est amour.
D'autres comptent leurs intérêts
Nous nous aimons sans raison.

LA MUSE MAQUILLÉE

La muse maquillée
Protège sa beauté
Des infamies du temps
Mains sales des méchants

Muse libre masquée
Au bal des infamants
Où le jeu est truqué
Parle élégamment

Muse sans visage
Femme de tous les noms
Dérange les sages
Réveille les sans noms

Muse de vent voilée
Cache son mystère
Aux amants dévoyés
Qui n'ont plus de terre

Muse se dévoile
Réveille le génie
Poète je t'en prie
Tisse-moi ma toile

Muse s'amuse rit
Le beau savant en pleurs
Imagine bonheur
D'être toujours en vie

Ma langue est dans ma bouche
et
elle est reine en son palais.

LA CHUTE DU MUR DE LA PEUR

Le seul gouvernement possible : le Peuple.

Les Saigneurs et les Avares du Mondistan regrettent que le seul opposant pugnace et identifiable soit le Peuple.

La jeunesse cherche à s'émanciper de la figure du chef charismatique dont la célébration a souvent nourri les dérives autoritaires. En outre, un tel leader risquerait fort d'être soit emprisonné, soit assassiné, ou récupéré au profit du Système.

Le Peuple incarnera avec courage une opposition flamboyante.

La question du leader agite les Avares du Mondistan, comme s'il fallait une alternative déjà construite au sommet pour oser remettre en cause le *« tout à l'ego »*.

La réouverture de l'horizon politique verra plutôt la mise en place de directions collégiales, reflet de la pluralité de la contestation.

Pas de chefs ! Sinon le peuple se fera niquer. Les prétendants finissent suce-larbins.

Il faut se débarrasser de la politique comme nous nous sommes débarrassé de la religion. Pour éviter les despotes qui naissent prétendants au bien de l'humanité.

Nous avons tous déjà vu pleuvoir et, pour être juste, le secret est de nous aimer et de compter sur nos dix doigts pour partager nos richesses et le plaisir d'avoir le droit au bonheur en prenant la liberté d'être libre sans prêches ni morale.

Nos voix suffisent pour transporter nos messages.

LE PEUPLE EST ARTISTE À PLEIN TEMPS

Certaines gens qui se disent artistes ne représentent aucunement la culture de notre peuple et sont seulement inquiets pour leur statut et leur pouvoir d'achat.

Il y a longtemps que certains artistes ont oublié l'adresse de notre peuple et ne s'adressent plus qu'à nous autres en nous divisant en clientèles.

Le vrai métier de la culture humaine, est le métier de vivre.

Et nous nous distrayons très bien et nous nous instruisons de même loin de ces prétendants.

Pas besoin de médias ni de ministères ou autres agents culturels puisqu'il n'existe aucun être humain sans culture.

Nous avons tous déjà vu pleuvoir et notre langue est reine dans notre bouche.

Sans doute sommes-nous nombreux à n'avoir comme références que nos inconnues mais nous nous adonnons les uns aux autres pour avoir bonne connaissance et personne, personne ne pourra nous donner un autre cœur.

Nous nous cultivons les uns sur les autres et nos enfants sont tous des œuvres d'art que nous chérissons jusqu'à les laissez voguer dans le ruisseau pour en faire des gavroches et des louisettes.

Le peuple trouve seul ses dons naturels qu'il offre comme il doit le mieux qu'il peut à lui-même et en dispose comme il veut.

Les gens qui passent leur temps à parler sans savoir rien faire d'autre que d'attendre de l'intérêt par reconnaissance et salaire ne sont que cupides matérialistes.

Les poètes sont des généreux qui fabriquent sans rien dire et donnent ce qu'ils ont à donner dans le plus stricte anonymat comme pères et mères font de leurs bras les parents des êtres qui n'auront pour présent que la vie en cadeau.

RÉSISTANTS

Les meilleurs résistants restent anonymes et combattent sans armes. Personne ne les suit. Ils voient et comprennent les trahisons à l'avance avant que la racaille n'agisse.

Seul, sans nom et sans avoir, ils voient ce qui est bon à faire et ce qui est juste. Seuls, toujours seuls, mais sachant qu'à chaque pas ils devront faire que ce qu'ils doivent faire. Ils travailleront comme ils pourront, et s'il advient - cette chance durement préparée, ils auront ce qu'ils veulent : la justice et le pain.

La meilleure organisation est la non-organisation : rester à part, seul, seul en sa propre compagnie, s'organiser, seul. Le plus grand danger qui menace les forces de l'oppression c'est l'individu solitaire.

Les résistants se reconnaissent par la lumière qu'ils répandent autour d'eux là où ils sont, là où ils passent; et ils communiquent avec les signes secrets gravés sur leur cœur dans les paysages qu'ils fréquentent; et sur les visages des amoureux de la vie.

Et puis, là, à l'heure de la captivité, ils sont blocs irradiant la réalité par le prononcé du non à l'oppresseur, de tout leur être la solitude est la force de la raison contre la force.

Les solitaires se reconnaissent. Et ils se rappellent leur rendez-vous sans connaître davantage une autre heure ni un autre lieu que l'ici et le maintenant.

Le présent des solitaires est le cadeau de la vie et le bonheur d'être - et plus ils résistent contre le nombre, plus ils renient l'opinion générale, plus ils sont forts et plus ils jouissent.

Résister est donné aux braves qui désertent la violence.

La cupidité a empoisonné
l'âme des hommes,
a barricadé le monde avec la haine,
nous a mis dans la misère
et un bain de sang.
Nous avons développé la vitesse,
mais nous nous sommes enfermés.
Machine qui donne de l'abondance
nous a laissés dans le besoin.
Nos connaissances
nous ont rendus cyniques ;
notre intelligence, dure et méchante.
On pense trop et on se sent trop peu.
Plus que des machines,
nous avons besoin d'humanité.
Plus que l'intelligence,
nous avons besoin
de gentillesse et de douceur.
Sans ces qualités,
la vie sera violente
et tout sera perdu. *Charlie Chaplin*

JOURNÉE DU CARNAVAL

Puisque le pays et sans dessus-dessous
Puisqu'il y a un ras-le-bol général
Puisque nous sommes débordés par le chaos
Puisque les meilleurs ne peuvent plus nous guider
Puisque les idiots gouvernent
Organisons la désobéissance
Organisons un carnaval
Fêtons l'illicite, la censure, la démesure
Dans tout le pays
Au même instant
Fêtons l'anarchie naturelle de la vie
Hommes, femmes, enfants
Humanité en vie
Et le lendemain sans attendre
Faisons le ménage de la grande maison
Récoltons tous les fruits
Tissons de bons habits
Réparons les maisons
Et chaque soir dans le cercle
Faisons tournez la parole
Choisissons nos meilleurs guides
Et préparons demain
Et réparant aujourd'hui
Remplissons nos ventres
Berçons nous
Aimons nous
Notre pays c'est nous
Côte à côte c'est amitié
Étrangers et semblables
Le carnaval repousse le mal
Le carnaval guérit le chagrin
Le carnaval fait du bien
Le carnaval distrait de l'ennui
Le carnaval provoque l'amour
Et l'amour veut être libre
Et pour être libre apprendre
Apprendre la désobéissance
C'est privilège de la paix
De savoir ce qui arrive
Par notre volonté d'aimer
La femme, l'homme et l'enfant
L'Humanité

L'écrivain colombien

Gabriel García Márquez

sur son lit de mort à dit :

« Si je pouvais vivre plus longtemps,
Je ne laisserais pas passer un seul jour
sans dire aux gens combien
je vous aime, je vous aime tous,
et je convaincrais tout le monde,
hommes et femmes, que rien
n'est plus précieux que l'amour.
Et je leur prouverai à tous combien
Ils se trompent quand ils pensent
qu'ils ne seront pas amants
quand ils seront vieux ?
Ils ne savent pas qu'ils vieillissent
à cause de l'absence d'amour
Je donnerai à l'enfant des ailes pour voler,

mais je le laisserai apprendre à voler seul,
Je convaincrai les personnes âgées
que la mort ne vient pas de l'âge,
mais de l'oubli.
Je dirai tout ce que je penserai,
mais je penserai forcément à tout ce que je dirai,
je donnerai aux choses leur valeur,
non pas pour ce qu'elles représentent,
mais pour ce qu'elles signifient.
Je vais dormir un peu, et rêver beaucoup,
sachant que chaque instant où nous fermons les yeux signifie la perte de soixante secondes de lumière.
Je marcherai pendant que d'autres s'arrêteront,
et je me réveillerai pendant que tout le monde dort.
J'ai beaucoup appris de vous,
j'ai appris que tout le monde veut vivre au sommet de la montagne,
sans savoir que le secret du bonheur réside dans son ascension....'

Gabriel. Garcia Marquez

POÉSIE LA VIE

Association de fait du peuple intelligent avec ses poètes et ses savants.

Journal gratuit

Pierre Marcel Montmory Éditeur

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN: IMP: 978-2-925190-88-8–PDF: 87-5

www.poesielavie.com

RÈGLES POUR LA PROPAGANDE POLITIQUE DE LA DÉMOCRATIE BOURGEOISE POPULISTE QUI DÉTESTE LE PEUPLE :

« Plus le mensonge est gros, mieux il passe ».

« La propagande cesse d'être efficace à l'instant où sa présence devient invisible».

« C'est l'un des droits absolu de l'Etat de présider à la constitution de l'opinion publique ».

« Celui qui peut régner sur la rue règnera un jour sur l'Etat, car toute forme de pouvoir politique et de dictature a ses racines dans la rue ».

*À notre Dame des Ruines, sculpté dans la pierre, le masque des tyrans du coupe-gorge de la rue au Pain, près de la prison de la nation où la parole vole au vent la vie, **la jeune fille à la rose** porte le bâillon des poètes et dans sa langue elle est le chiffon rouge.*

LES YEUX DU VOLCAN

Depuis le temps je te regarde
Tu ne feras pas l'éternité
Je te chasserai avec ton ombre
Aux bruits du sol prends garde
Pas de feu sans fumée
L'orgueil mène au pays sombre
Le visage de la Lune se farde
Des oripeaux de tes fiertés
Tes poussières seront du nombre

Qui crée la douleur est sans honneur.
Mon pays c'est mon corps.
Les frontières c'est ma peau.
Exilé par le colon je suis peuple.
Exilé par la nation je suis rebelle.
Abandonné je suis humanité.

LA MACHINE À SCANDALES

La létalité, la méritocratie, la responsabilité, les normes et la préparation : se présenter comme un courtisan, risquant sa dignité dans l'espoir d'obtenir les faveurs du trône.

Tension générale entre le populisme et le libertarisme : Wall Street pleine d'élites financières qui murmurent des avertissements pour ne pas aller trop loin, ne pas perturber le marché.

Les faucons contre les réalistes et les colombes.

Le théâtre de disputes existentielles, d'une guerre culturelle.

Les imposteurs, menteurs et idiots sont les modèles.

Les intellectuels sont moqués et méprisés et condamnés.

La tolérance atteint un tel niveau que les personnes intelligentes sont interdites de toutes réflexions pour ne pas offenser les imbéciles.

Dans un monde où tout le monde triche, c'est la personne vraie qui fait figure de charlatan.

L'HUMANITÉ

L'humanité se compose de deux minuscules minorités : celle des brutes féroces, des traitres, des sadiques systématiques d'une part, et de l'autre celle des hommes de grand courage et de grand désintéressement qui mettent leur pouvoir, s'ils en ont, au service du bien. Entre ces deux extrêmes, l'immense majorité d'entre nous est composée de gens ordinaires, inoffensifs en temps de paix et de prospérité, se révélant dangereux à la moindre crise.

Germaine Tillon, résistante

Ernest Hemingway a écrit un jour : *« La leçon la plus difficile que j'ai eu à apprendre en tant qu'adulte est le besoin incessant de continuer, peu importe à quel point je me sens brisé à l'intérieur. Cette vérité est brute, sans filtre et douloureusement universelle. La vie ne s'arrête pas quand nous sommes épuisés, quand nos cœurs sont brisés ou quand nos esprits se sentent usés. Elle continue de bouger— inébranlable, indifférente— exigeant que nous suivions le rythme. Il n'y a pas de bouton pause pour le chagrin, pas de pause pour la guérison, aucun moment où le monde se retire gentiment et nous permet de nous réparer. La vie attend de nous que nous portons nos fardeaux en silence, que nous avançons malgré le poids de tout ce que nous portons à l'intérieur. La partie la plus cruelle ? Personne ne nous prépare vraiment à cela. En tant qu'enfants, on nous raconte des histoires de résilience avec des fins nettes et pleines d'espoir— des récits où la douleur a un sens et où chaque tempête se dissipe pour révéler un horizon lumineux. Mais l'adulte que nous devenons nous enlève ces illusions réconfortantes. Il nous enseigne que survivre est rarement poétique. Le plus souvent, il s'agit de se montrer quand on préférerait disparaître, de sourire à travers une douleur invisible aux yeux des autres, et de continuer malgré la sensation d'être en train de se défaire de l'intérieur. Et pourtant, d'une manière ou d'une autre, nous persistons. C'est le miracle discret d'être humain. Même lorsque la vie est implacable, même lorsque l'espoir semble lointain, nous continuons d'avancer. Nous trébuchons, nous nous brisons, nous tombons à genoux— mais nous nous relevons. Et ce faisant, nous découvrons une force que nous ne savions pas avoir. Nous apprenons à nous réconforter de la manière dont nous aurions voulu que les autres le fassent. Nous devenons la voix de réassurance que nous recherchions autrefois. Lentement, nous réalisons que la résilience n'est pas toujours liée à de grands actes de bravoure ; parfois, c'est juste un murmure— "Continue". Oui, c'est épuisant. Oui, c'est injuste. Et oui, il y a des jours où le poids de tout cela semble insupportable. Mais chaque petit pas en avant est la preuve que nous n'avons pas abandonné. Que nous nous battons encore, que nous tenons encore, que nous refusons de laisser l'obscurité nous engloutir. Cette défiance tranquille— choisir d'exister, d'essayer, d'espérer— est la chose la plus courageuse que nous puissions faire ».*

Durant la révolution permanente, deux points de vue s'affrontent.

Le premier point de vue est celui d'une démocratie.

La démocratie est une ronde moderne qui fait chaque journée son tour complet sur elle-même comme notre planète la Terre où nous vivons un exil permanent.

L'être humain a aussi le besoin de faire le tour de lui-même pour gérer ses instincts bestiaux, se soigner lui-même pour aimer les autres.

Dans le cercle de la parole s'exprime toute la communauté humaine, une famille ouverte sur le monde et ancrée dans sa propre histoire présente et ressentie.

Le deuxième point de vue est celui de la tyrannie tournée vers la bureaucratie et le passé.

La tyrannie impose un passé rigide, des idées toutes faites et l'intolérance.

De fait, une révolution rate lorsque celle-ci désobéit à la loi la plus importante qui est la loi de l'amour.

L'humanité doit rester inspirée par le dieu amour et la déesse liberté pour que ses enfants grandissent sans peur dans l'amitié entre les amis et la fraternité avec tout ce qui vit.

L'identité culturelle de l'Humanité est le fondement de la pensée en mouvement. Les modes de vie, restent originales à condition que la parole se renouvelle au quotidien dans son élan original et libérateur.

Les tyrans des fausses démocraties populistes détestent le peuple.

Les tyrans se mettent au service du *« prêt à porter »* des cupides et se contentent de le relayer et de l'adapter au contexte local. Lorsque l'argent est roi, les valeurs humaines disparaissent et il ne reste que la violence.

De la révolte :

Une désobéissance prononcée au conformisme, un manifeste qui ancre les racines de l'Humanité dans la profondeur historique considérée comme le socle commun à tout le peuple, et met sur un pied d'égalité les langues maternelles qu'il tient pour complémentaires.

La langue de sympathie sera langue commune.

Des pensées pour intégrer la communauté en perpétuelle construction affirment que les facteurs religieux ou idéologiques sont secondaires dans la dite construction de la société humaine.

Les sectaires et les fanatiques ne peuvent supporter la révolution permanente.

Aussitôt, les attaques politiques et physiques fusent contre les gens libres.

Les paroles et les écrits critiques sont détruits par tyrannie.

Les poètes et les savants sont assassinés.

L'idiologie armée ordonne les salopards.

Mais la vie est plus forte que la mort.

Les tyrans ne seront que les serviteurs des cupides.

L'amour, le vrai amour nous inspire douceur et gentillesse.

La révolution permanente doit faire son ménage au quotidien.

De l'ordinaire bien fait donne l'extraordinaire inattendu.

Huit heures tu dors, huit heures tu travailles, huit heures tu donnes.
Les dons de chacun font le pain.

La rose pleure
à cause des blessures
causées par ses épines.

Il est cependant impératif de se garder de répondre à la gravité du moment par la surenchère, la fuite en avant. Car cette posture peut être utilisée pour légitimer la répression et l'on devient alors le bâton qui sert à battre son propre camp.

JEUNE RAP

La jeunesse n'est pas une maladie !
-Pauvre innocent
Dépourvu d'énergie morale !

La jeunesse n'est pas une maladie !
-Paresse de volonté,
Ignorant volontaire !

La jeunesse c'est vieux comme le monde !
- Malade par manque d'imagination,
Et victime de ses croyances !

Quand l'autre nié se crispe sur tout ce qu'il croit être lui, quand il se fige dans l'opposition stérile, quand il assume indistinctement le meilleur ou le pire ou le plus étrange d'une nature qu'il s'invente à rebours : toutes ses énergies, il les consume à demeurer tel qu'il se voit. Il perd le désir et bientôt le pouvoir d'inventer. Exilé du présent, débouté de l'avenir, il recrée et mythifie un passé-ghetto qui, sous couleur de l'identifier, l'enferme.

Nous, les artisans de la révolution permanente, nous sommes et nous resterons bien seuls et à perpétuité; car plus nous sommes seuls et plus nous sommes forts. « La créativité naît de l'utérus de la souffrance » dit le sculpteur de la Syrie Nizar Ali Badr.

L'étrangéité,
c'est se sentir étranger
même quand on ne l'est pas.
C'est un sentiment d'amitié
avec l'humanité des autres.

L'homme, la femme et l'enfant
Le trio de l'Humanité

Tu dis mon pays
Mais tu n'es que locataire
Avec permission de circuler

Le temps est venu
de reprendre
ce qui nous appartient.
Le monde entier.

Il n'existe pas
d'immigration illégale
mais des États inhospitaliers.

S'il n'y a pas d'exception
alors la règle ne vaut rien.

DONNE CE QUE TU AS

Si tu ne fais rien, pourquoi existes-tu ?
Si tu ne fais rien, quel est ton but ?
Partage ta vie avec quelqu'un d'autre
et ta vie changera.
Partage ta vie si tu ne fais rien.
Donne ce que tu as de mieux en toi
et garde toi le reste.
Donne et ne reçois pas.
Et si tu reçois,
donne le double de ce que tu as reçu.
Et si tu n'as rien,
donne ce que tu as.
Dieu t'as donné la vie,
alors donne-la aux autres.
Car ta vie ne t'appartient pas,
elle est à Dieu.

Matéo Maximoff

Le meilleur soldat est celui qui ne combat pas, le combattant le plus capable est celui qui triomphe sans violence, le plus grand conquérant gagne sans guerre, et le meilleur manager dirige sans donner d'ordres. C'est ce qu'on appelle l'intelligence de la non-attaque et la maîtrise des hommes.

Espérer c'est vivre tout de suite, coûte que coûte, la paix dans le coeur, le pardon aux lèvres, la mémoire sans défaut.

Je suis né pour être libre
Je serai toujours un vagabond insoumis.
Mourir en homme libre.
C'est ça la liberté. Normand Viger

Le passé est mort,
le présent vivant,
le futur un enfant.

La poésie n'est pas un art littéraire.
La poésie c'est l'art de la parole.
Et la parole écrite est sa trace.

Les littérateurs veulent plaire, ont l'ambition, des envies et des désirs de courtisans.

Certains littérateurs, pour attirer l'attention sur eux, provoquent les bourgeois en faisant le scandale. Les bourgeois remettent des prix aux plus offensants. La bourgeoisie vit de scandales. Les artistes anticonformistes jouent les vandales. Les agents culturels des commissariats à la culture promulguent leurs exhibitions. Tout l'égout des égos polluent les médias. Les normopathes prennent les mesures de la médiocrité et appliquent la question aux clientèles ciblées de la consommation. L'intelligence est détestée, l'amour interdit, la beauté criminelle : le fascisme est établi.

Le poète ne fait pas la cour, ne défend aucune cause, ne fait la promotion d'aucune idéologie, ne propage pas une croyance, ne fait pas de réclame.

ANNÉES LUMIÈRE DE POÉSIE

Solitaire et solidaire

Solitude et infinitude

Lorsque je pense à tout le mal que les salopards ont fait à mes parents, à ma famille et à tous nos amis, j'aurai pu être un vengeur, un salopard à mon tour.
Les salopards ont tous quelqu'un à tuer.

Le vengeur est un mal-aimé qui devient son pire ennemi.

Le pire ennemi d'un vengeur est lui-même.

Grand-Maman, que faire avec la souffrance ?

— Mon enfant, la souffrance est une graine. Si tu l'enfouis dans l'oubli, elle pourrit. Si tu la jettes au vent, elle revient. Mais si tu la plantes avec soin, elle peut fleurir en sagesse.
— Comment une douleur peut-elle donner naissance à autre chose qu'à elle-même ?
— Parce que la souffrance, lorsqu'elle est touchée par la lumière de la conscience et travaillée par les mains du cœur, devient un chemin. Regarde le sculpteur : il ne maudit pas la pierre, il la taille. Regarde le musicien : il ne maudit pas le silence, il en fait une mélodie. Et regarde la rivière : elle ne se plaint pas du rocher, elle le contourne et le polit.
— Mais Grand-Maman, si la douleur est trop grande ? Si elle me submerge ?
— Alors, mon enfant, souviens-toi que l'eau qui déborde trouve toujours une fissure pour s'échapper. Ne retiens pas ta souffrance comme un poids, donne-lui une voie. Écris, marche, danse, parle, prie, crée. La douleur ne demande pas à être enfermée, elle demande à être transfigurée.
— Et si je n'y arrive pas ?
— Alors, respire. Respire comme l'arbre respire en silence sous la tempête. Il ne combat pas le vent, il plie. Il ne refuse pas l'hiver, il attend le printemps.
— Cela veut dire qu'il faut accepter la souffrance ?
— Non, il faut l'accueillir comme un visiteur qui a quelque chose à dire. Si tu l'écoutes, elle partira après avoir livré son message. Si tu l'ignores, elle reviendra frapper plus fort.
— Et si je ne veux plus l'entendre ?
— Alors, transforme-la en offrande. Laisse-la nourrir ta patience, ta tendresse, ta compréhension des autres. Car ceux qui ont souffert et ont su transformer leur douleur deviennent des refuges pour les âmes fatiguées.
— Grand-Maman, crois-tu que ma souffrance puisse un jour devenir une lumière ?
— Mon enfant, toute étoile que tu vois dans le ciel est née d'un chaos.

La plus grande punition pour celui qui nous a blessés est de changer notre regard envers lui. Comme le dit le poète Mahmoud Darwich : *"Arrête-toi au bord de mes cils, et mes yeux ne te verront plus"*, ce qui signifie que si tu te tiens sur le frémissement de mes paupières, je ne te distinguerai pas.

"Il te suffira comme châtiment que je ne te voie plus comme je te voyais auparavant."

LA VIE TRAVAILLE LA VIE

Notre première identité c'est être un humain
Notre premier drapeau c'est notre peau
Notre paradis c'est le cœur de nos amis

Je n'échange pas ma peau contre un uniforme.

Je n'abandonne pas mon âme pour une idée ou une croyance.

« Quel jour sommes-nous ? - Nous sommes tous les jours, mon amour ».

Si vous cherchez la perfection vous ne cherchez pas l'amour
Parce que le miracle de l'amour réside dans l'amour des défauts.

Ayant reçu le don de la nature pour parler aux humains, je suis passé par les larmes, abandonné à l'émotion, devant l'ampleur de ma tâche; je me suis mis en marche au grand jour pour l'art de vivre. Et je fête la vie. Je suis imparfait. Alors, je sollicite la lumière pour trouver l'amour.

Il n'y a pas trop d'immigrants, il y a trop de salopards.

Rendre les hommes meilleurs en leur présentant l'image de leurs défauts, et en mettant à découvert les sentiments secrets d'où proviennent leur malice et leurs faiblesses, tel est mon but.

Budgets militaires : des milliards de milliards dépensés
La guerre ne connaît pas la crise.

Le fascisme est comme l'expression de la structure caractérielle irrationnelle de l'individu moyen, dont les besoins et les pulsions primaires, biologiques, ont été réprimées depuis des millénaires.

Aussi, toute forme de mysticisme organisé, dont le fascisme, s'explique-t-elle par le désir orgastique insatisfait des masses.

L'HUMANITÉ CONTRE LA BESTIALITÉ

Le temps est venu de changer de civilisation.

L'état du monde est de "complexité".

Ré enchanter l'espérance la fraternité, la solidarité et l'exaucement de sens.

Le seul véritable antidote à la tentation barbare a pour nom humanisme. Et de modeler la "Terre patrie."

Une époque particulièrement inquiétante, celui de la mondialisation. Un dépérissement pluriel : social, industriel, géographique, des territoires, et humain.

La planète est désintégration et d'intégration. En effet, toute l'espèce humaine est réunie sous une "communauté de destin", puisqu'elle partage les mêmes périls écologiques ou économiques, les mêmes dangers provoqués par le fanatisme religieux ou l'arme nucléaire.

Une prise de conscience collective

La peur de l'étranger s'impose à l'accueil de l'étranger.

L'étranger porte tout ce qui donne l'impression, fondée ou fantasmée, de porter atteinte à l'indépendance et à la souveraineté; économiques, culturelles ou civilisationnelles. Une absence d'espérance dans le futur.

L'avenir est devenu incertain, angoissant.

Horreur - espoir, paix – repli. Les reflux nationaux-religieux ont pour premier point de cristallisation la révolution et l'instauration, inédite, d'une autorité politique religieuse et radicale.

À la colonisation succède une décolonisation violente à laquelle succède des dictatures auxquelles succède le souffle d'espérance du Printemps auquel succède l'irruption de forces contraires et la désillusion, auxquelles à ce jour ont succédé le chaos et la propagation d'idéologies barbares.

Le diktat américain, la propagation d'une vision manichéenne du monde opposant empires du bien et du mal, ont participé à la fracturation du monde et à la radicalisation de certaines de ses franges. Le comportement des grandes nations du monde a contribué activement à de l'État de guerres, d'alliances de circonstances, de coalitions invraisemblables, d'intérêts contraires, d'exactions, et de prolifération extrémistes inextricables.

Cette absence d'espérance individuelle et collective dans l'avenir a pour germe l'endoctrinement marchand, consumériste et ultra technologique.

Les barbaries coexistent et parfois se combattent.

Le type de barbarie, de plus en plus hégémonique dans la civilisation contemporaine, est celui du calcul et du chiffre. Non seulement tout est calcul et chiffre (profit, bénéfices, PIB, croissance, chômage, sondages...), non seulement même les volets humains de la société sont calcul et chiffre, mais désormais tout ce qui est économie est circonscrit au calcul et au chiffre. Au point que tous les maux de la société semblent avoir pour origine l'économique.

Cette vision unilatérale et réductrice favorise la tyrannie du profit, de la spéculation internationale, de la concurrence sauvage. Au nom de la compétitivité, tous les coups sont permis et même encouragés ou exigés, jusqu'à instaurer des organisations du travail déshumanisantes.

Ainsi la compétitivité est sa propre ennemie. Cette situation est liée au refus d'aborder les réalités du monde, de la société, et de l'individu dans leur complexité.

La tyrannie du profit, de la spéculation internationale, de la concurrence sauvage.

Une grande part de travail porte sur l'exploration de la complexité, sur l'imbrication des différents domaines de la pensée complexe mise en lumière.

Le terme de complexité signifie "ce qui est tissé ensemble" dans un entrelacement transdisciplinaire.

La connaissance est aveugle quand elle est réduite à sa seule dimension quantitative.

La culture n'est pas un luxe. La paupérisation des connaissances, et une inculture grandissante : on croit que la seule connaissance "valable" est celle de sa discipline, on pense que la notion de complexité, synonyme d'interactions et de rétroactions, n'est que bavardage. Faut-il s'étonner alors de la situation humaine et civilisationnelle de la planète ? Refuser les lucidités de la complexité expose à la cécité face à la réalité et favorise la guerre mondiale.

La barbarie prospère quand la mémoire de la barbarie s'efface. La conscience s'estompe au fur et à mesure que les témoins disparaissent.

L'extermination dans les camps de concentration n'empêche pas de coloniser et de domestiquer la population. Les officiers de l'armée commandent et perpétuent les atrocités.

Les victimes ont pour revendication strictement la même: liberté, paix et émancipation.

"Dans l'opprimé d'hier il y a l'oppresseur de demain." Victor Hugo.

La mémoire est à sens unique et ne constitue nullement un rempart à la reproduction du mal. Le seul véritable antidote à la tentation barbare, qu'elle soit individuelle et collective, a pour nom

humanisme. Ce principe fondamental doit être enraciné en soi, chevillé au fond de soi, car grâce à lui on reconnaît la qualité humaine chez autrui quel qu'il soit, on reconnaît tout autre comme être humain. Sans cette reconnaissance d'autrui, sans ce sens de l'autre : de voir en tout homme un compatriote que nous sommes tous de potentiels barbares.

État d'urgence : être responsable de ce qui se passe à côté de soi. Alerte au niveau zéro de la société, dans un mouvement de fraternité.

La répression policière et les dispositifs législatifs contraignant les libertés, autorisent le pire arbitraire et se retournent drastiquement contre l'intérêt de la personne.

L'humanisme forme la plus efficace des murailles contre la barbarie, cultiver la fraternité tonifie le principe d'identité, consolide la vitalité démocratique, et donc peut participer à dissuader les radicaux de franchir le pas vers le terrorisme.

"*Être déchu*" signifie que l'on n'est plus rien. Les procédures de déchéance demeurent l'apanage des régimes politiques autoritaires.

? L'Inquisition fut-elle un modèle d'humanité ?

Une grande violence à l'endroit de l'infidèle et de l'impie.

Un seul et même poison qui intoxique tout.

L'enracinement est idéologique, géographique, politique. Le diagnostic sur l'état même de la réalité une régression colportant les pires calomnies.

La disparition progressive de l'esprit et de la liberté, de la fraternité, la perpétuelle régénérescence s'est effondrée. Résultat, dans une Humanité dépourvue d'idéaux et d'espérance, la xénophobie, le repli, la peur, majoritaires contaminent ceux-là mêmes qui, il y a encore peu, portaient un intérêt empathique au monde.

La loi autoritaire adopte une organisation fascisante extrêmement inquiétante.

Il sera trop tard à l'Humanité du "vivre ensemble"...

Sévissent les plus virulents sentiments xénophobes. Le zèle de la police à l'endroit des faciès... Rejet, repli et fermeture sur soi.

Enseigner à vivre, explorer les voies de l'épanouissement, de l'autonomie intellectuelle, émotionnelle et décisionnelle, c'est apprendre à vivre solidairement, à faire face aux problèmes vitaux de l'erreur, de l'illusion, de la partialité, de l'incompréhension d'autrui et de soi-même, c'est apprendre à affronter les incertitudes du destin humain, à connaître les pièges de la connaissance, in fine à faire face aux problèmes du "vivre". Tout cela à l'ère d'internet et dans une civilisation où nous sommes si souvent désarmés voire instrumentalisés.

Le fruit d'une mosaïque de cultures d'Humanité menacée, ces différentes expressions de la connaissance est fondamental pour favoriser l'ouverture contre la fermeture. Toutes les formes de la culture, les vertus de la complexité, pour embrasser plutôt qu'élaguer, mettre en perspective plutôt que compartimenter.

La popularité de la xénophobie a toujours existé par les salopards.

Citoyen du monde, la communauté de destin pour tous les humains, créée par la mondialisation, doit générer un nouveau lien civique de responsabilité qui dépend de nous et dont nous dépendons, liés à la matrie terrestre dont nous sommes issus nous devons sauvegarder nos intérêts vitaux.

Une grande unité supérieure se nourrit de cette diversité sans la détruire et reconnaître le fait multiculturel, c'est donne aux enfants la possibilité de se sentir humains.

Nous voulons faire partie de la grande famille de la planète. L'histoire est intégration du divers, communauté profonde, elle est amour de l'humanité, un périmètre illimité d'existence visible, compréhensible, de proximité à la fois géographique mais aussi identitaire, culturel, humain !

Bref, le retour à une société homogène et rassurante sur tout le globe.

Mondialiser pour favoriser toutes les communications propices à la compréhension et à la prospérité cette pensée complexe.

Le rempart contre le fascisme, à l'hyper financiarisation, aux mécanismes spéculatifs et aux intérêts des multinationales.

La suspicion puis la peur puis la haine de l'étranger, devenu menace et ennemi, ont parasité les consciences. Il nous reste à intégrer notre patriotisme dans celui de la Terre-Patrie.

Jamais un candidat ouvertement fasciste n'a à ce point rallié les suffrages tels que les intentions de vote le prédisent.

Comment peut-on parler vrai et parler utile et juste, comment peut-on parler vrai sans parler sale (démagogie, populisme, stigmatisation) ?

Les partisans pensent qu'ils disent la vérité.

Ce qu'il faut, c'est changer de route et montrer celle d'une autre et nouvelle voie.

La société a besoin d'une pensée qui affronte les temps présent et futur.

Se ressourcer dans une multiple racine : libertaire (épanouir l'individu), socialiste (amélioration de la société), communiste (communauté et fraternité), et désormais écologique afin de nouer une relation nouvelle à la nature. Rechercher l'épanouissement de l'individu, et être

conscient que l'on n'est qu'une infime parcelle d'un gigantesque continuum qui a pour nom Humanité.

L'Humanité est une aventure, et invite à prendre part à cette aventure inouïe avec humilité, considération, bienveillance, exigence, créativité, altruisme et justice, et d'avoir le sens de l'humiliation et l'horreur de la cruauté, ce qui permet la compréhension de toutes les formes de misère, y compris sociales et morales et comporte toujours la capacité d'éprouver toute humiliation comme une horreur.

La régénération politique ne peut s'effectuer que par des processus infra politiques et supra politiques. Ces processus naissent de façons multiples dans la société civile. Partout, des formations convivialistes assainissant et "ré humanisant" les rapports humains, irriguent le territoire, revivifient responsabilités individuelles et démocratie collective : l'économie sociale et solidaire représente désormais près de 10 % de l'économie, les structures coopératives se développent et font la preuve de leur efficacité - en Amérique latine par exemple, de formidables initiatives permettent de lutter contre la délinquance infantile et l'illettrisme - ; la philosophie agro-écologique de Pierre Rabhi réhabilite la bonne, la saine, la juste nourriture en opposition à l'exploitation hyper industrialisée, hypermondialisée et destructrice autant des sols, des goûts que de la santé.

Une nouvelle conscience de consommateur surgit, elle combat en faveur des circuits courts et directs, de la production de proximité. Bref, au sein de la société civile, il existe un foisonnement d'actions, très dispersées, qui participent à réinventer la démocratie et sur lesquelles il faut s'appuyer. Prenons pour seul exemple l'agriculture écologique et raisonnée ; un jour, ce qu'elle aura réussi à enraciner dans les consciences des consommateurs sera si fort que le ministre de l'Agriculture pourra s'émanciper des chaînes qui le ligotent au lobby des multinationales et des grandes surfaces, et en faire une priorité de son programme.

Il est d'ailleurs faux de considérer que la jeunesse, éduquée ou non, est dépolitisée. Comme en témoignent le succès du service civique, ses aventures entrepreneuriales, ses engagements dans le bénévolat, sa contribution à la dynamique associative, elle est en quête de fraternité, elle cherche à concrétiser autrement sa volonté politique, c'est-à-dire à être différemment actrice de la société, productrice de lien, génératrice de sens et d'utilité. Cette jeunesse est prête à ébranler le système, aujourd'hui fossilisé, de la démocratie représentative...

L'adolescence est le moment ou s'élève l'aspiration à vivre en s'épanouissant personnellement au sein d'une communauté. Mais cette aspiration peut être trompée. Elle a été trompée par le nationalisme ou la religion.

Les forces d'espoir sont là, elles existent bel et bien. *"Être sujet"*, c'est-à-dire s'affranchir, s'autonomiser, se réaliser est une réalité de la volonté de " faire commun".

Réforme personnelle et réforme sociétale.

Une lumière est apparue d'imaginer et d'inventer comme jamais, de bâtir un projet commun, de se projeter enfin dans l'avenir et de réaliser une œuvre universelle ?

Tous les sujets forment un "tout", indivisible.

Ce que vous "savez" de la nature humaine et de sa capacité de résister ou de se résigner, d'être asservie ou de désobéir, vous donne l'espoir qu'elle réussira à imposer l'aggiornamento environnemental, comportemental, spirituel, au bulldozer marchand et consumériste.

La seule transformation véritable et durable qui soit : celle des mentalités. Seule une prise de conscience fondamentale sur ce nous sommes et voulons devenir peut permettre de changer. Nous manquons de pensée et nous échouons à révolutionner nos consciences.

Des enjeux désormais trans partisans.

Finalement, l'enjeu de la planète et la nécessité de bouleverser nos raisonnements peuvent nous exhorter à réconcilier deux formes de progrès aujourd'hui trop souvent antithétiques : le progrès technologique - qui n'a jamais atteint de tels niveaux - et le progrès humain - loin d'épouser une courbe comparable si l'on en juge « l'état » de l'Humanité...

Le préambule à cette réconciliation est la régulation du progrès scientifique et technologique. Du nucléaire aux manipulations génétiques, l'absence de régulation ouvre la porte aux plus grands périls. Y compris sociaux et humains. Comment faire œuvrer de concert progrès technologique et progrès humain tant que les dynamiques de l'un et de l'autre seront à ce point dissociées ? En effet, la science, la technique, l'économie sont « dopées » par une croissance aussi impressionnante qu'incontrôlée, alors que l'éthique, la morale, l'Humanité, sont dans un état de barbarie lui-même croissant. Et le pire désastre est à venir : les prodigieuses capacités de la science annoncent la prolongation de la vie humaine et la robotisation généralisée, programmant là à la fois une arriération des rapports humains et un état de barbarie inédit. Voilà le suprême défi pour l'Humanité.

Pierre Marcel Montmory (Synthèse d'une interview d'Edgar Morin)

Albert Einstein éprouve une forte antipathie vis-à-vis des institutions militaires :

« La pire des institutions grégaires se prénomme l'armée. Je la hais. Si un homme peut éprouver quelque plaisir à défiler en rang aux sons d'une musique, je méprise cet homme... Il ne mérite pas un cerveau humain puisqu'une moelle épinière le satisfait. Nous devrions faire disparaître le plus rapidement possible ce cancer de la civilisation. »

« L'éducation de l'individu doit favoriser le développement de ses facultés innées et lui inculquer le sens de la responsabilité envers ses semblables, au lieu de la glorification du pouvoir et du succès, comme cela se fait dans la société actuelle. »

« Je me sens lié réellement à l'État, à la patrie, à mes amis, à ma famille au sens complet du terme ; mais mon cœur ressent face à ces liens un curieux sentiment d'étrangeté, d'éloignement, et l'âge accentue encore cette distance »

Albert Einstein distingue trois formes de religion :

-la première est due à la crainte et à une incompréhension de la causalité des phénomènes naturels, d'où l'invention d'êtres surnaturels ;

-la deuxième est sociale et morale ;

-la troisième, qu'Einstein appelle « religiosité cosmique », est une contemplation de la structure de l'Univers. Elle est compatible avec la science et n'est associée à aucun dogme ni croyance. Einstein déclare être religieux, mais seulement dans ce troisième sens qu'il voit dans le mot religion.

« Croyez-vous en Dieu ? », Einstein répond : « Je crois au Dieu qui se révèle lui-même dans l'ordre harmonieux de ce qui existe, et non en un Dieu qui se soucie du destin et des actions des êtres humains».

Il définit le sentiment religieux du scientifique comme la croyance en l'intelligibilité du monde, et en une « raison supérieure » qui se dévoile dans « le monde de l'expérience ». Selon lui, les religions traditionnelles relèvent de l'histoire et de la psychologie.

Et il répète qu'il est « un non-croyant profondément religieux ». « Le mot Dieu n'est pour moi rien de plus que l'expression et le produit des faiblesses humaines, la Bible un recueil de légendes, certes honorables mais primitives qui sont néanmoins assez puériles. Aucune interprétation, aussi subtile soit-elle, ne peut selon moi changer cela. »

« Définissez-moi d'abord ce que vous entendez par Dieu, et je vous dirai si j'y crois. »

« Professeur, est-ce vrai que vous êtes profondément religieux ? »

Albert Einstein répond :

« Certainement, ça dépend des points de vue. Quand j'essaie de pénétrer avec nos moyens limités les secrets de la nature, on découvre derrière tous les rapports qu'on peut connaître quelque chose de très subtil, d'insaisissable, d'inexplicable. Ma religion, c'est le profond respect de ce qu'il y a au-delà des domaines que nous pouvons explorer. C'est ainsi en effet que je suis croyant. »

Les Évangiles, personne ne peut les lire « sans ressentir la présence réelle de Jésus. Sa personnalité résonne dans chaque mot. Aucun mythe n'est rempli d'une telle vie... ».

« Aucun homme ne peut nier le fait que Jésus a existé ou que ses paroles sont magnifiques. Bien que certaines aient été dites auparavant, personne ne les a exprimées si divinement »

« Oui, c'est ce que je crois. »

Mon intuition dans le domaine des sciences n'est pas assez forte pour distinguer avec sûreté ce qui est essentiel et fondamental du reste.

Mon intérêt pour la connaissance de la nature est réellement plus fort.

« Pour autant que les propositions de la mathématique se rapportent à la réalité, elles ne sont pas certaines, et pour autant qu'elles sont certaines, elles ne se rapportent pas à la réalité. »

« Ma conception de la vie : affirmation du droit à la vie pour toutes les créatures ; la vie de l'individu n'a de sens qu'au service de l'embellissement et de l'ennoblissement de l'existence de tous les êtres vivants ; la vie est sacrée, c'est-à-dire qu'elle est la valeur suprême d'où dépendent toutes les évaluations. »

« Le progrès n'aura aucun sens tant qu'il y aura des enfants malheureux ».

Albert Einstein

A L'ÉTERNEL

Cet ouvrage est dédié à l'infini de mon univers qui commence avec mes dernières trouvailles et se termine avec mes premières élucubrations.

Dans la société si profondément relâchée, l'individu ne vit plus que dans la sphère de son égoïsme et de ses intérêts matériels.

Pierre Marcel Montmory maître trouveur

PHILOSOPHIE

Je fréquente les sages.
Je ne suis pas une « star », je suis une galaxie; je ne fais pas partie du «milieu », je suis tout autour, il y a toute la place, avec tout le monde.
Je n'ai pas une vie de bohème. Je suis le poème. Je suis la vie. Je suis le vivant.
Les faux artistes font de l'argent, moi, je fais l'amour.
Même anonyme le monde me voit, m'écoute, me lit, me sent, me touche.
J'ai des amis; j'ai un pays.
Je ne connais pas le chômage.
Je distribue le courage.
Je montre que le rêve est possible.
Je suis l'espoir.
L'amour est ma loi.
La joie de vivre à mon bras, l'éternité comme âge.
Le virus du bonheur, à votre bon cœur !

LA VIE À L'ENVERS

Fallait commencer par naître. Mais la peur met ses lunettes noires. Vivre droit c'est mal être. Il nous faut donc ne pas mourir et vivre à point. Ouvrir avec les pieds d'intelligence notre chemin d'aventure afin qu'aucune routine ne remplisse le cœur de regret mortel et d'amer remord. Vivre est une chanson infinie, une romance qui recommence avec la chance qu'on se fabrique. Vivre malgré le mauvais sort qui traîne dans les ports. La vie plus forte que la mort. Et l'on doit mourir comme on a vécu, si c'est sans peur on aura vaincu sur la mort. Si l'on s'est laissé prendre par la peur, le courage aura manqué et il y aura départ et arrivée au lieu d'éternité. Le temps mécanique des routines rouille le sang vif de l'Univers. La Terre où ailleurs peuvent être le bonheur. Alors tu ne feras pas de dette, t'apprendras à prendre ce qui est honnête. Les quatre saisons font le gai luron. Voici ma chanson. Je n'ai pas fait le con. Je joue tout mon or. La vie m'aura enrichi. Et mes amours s'en portent bien.

LA MORT À L'ENDROIT

Ils le font disparaître. Ils effacent son nom. Mais le penseur ne meurt pas. La violence se consume et le mensonge part en fumée. Le penseur ne meurt pas. Ils ne sont jamais à la hauteur de l'espérance. Les timides moraux estiment de leur mépris le travail. Les paresseux de volonté honorent d'indifférence les humbles. Le penseur ne meurt jamais. Les ratés haïssent le talent. Le faux envie le vrai. Le penseur est éternel. L'insensible ne dure pas. La violence retourne à la violence. Le penseur résiste.

Je suis arrivé ici ce matin d'aujourd'hui. J'ai ouvert les yeux. La lumière me montra seulement toi, comme meilleur souvenir du présent. Tu m'as donné un nom, je me suis étonné. Nous avons pensé. Amis nous serons. Demain résonne. Je parle comme on fait le pain. À mélanger l'eau, la farine et le sel. Nous ne mourrons jamais pour l'autre à parler. Toutes portes ouvertes. Loin des murs. Les frontières sont misères. Les horizons menteurs. Au revoir mon ami. Je vais dormir. Mes rêves veilleront sur nous.

Alors je pars du côté le plus beau. Entre le ciel et la terre. J'ouvre ma route à la découverte. Mes yeux voient. Ma peau touche. Mon nez flaire. Mes oreilles entendent. Ma langue goûte. Ma marche rythme. Mon souffle chante. Ma voix m'étonne. Mes pensées versifient. Des phrases construisent mon être. De la musique je vais naître. J'ai le courage. La vie. J'offre mes mains. Le travail d'un artisan donnera de la mémoire au temps. La chance aura la rage d'un printemps. J'aurai mon content.

SANS HEURE

L'éternité ne compte pas. Le temps s'arrête. Une minorité prétend commander la majorité. Nous les laissons croire. Nous n'avons pas le temps pour la poussière. Nous vivons avec tout ce qui reste. La vie a de beaux gestes. La vie est magnanime. Nous pouvons être amants tout le temps. L'amour ne s'ennuie jamais. La liberté est infidèle.

Laissons tomber le ménage. Les problèmes domestiques doivent être simplifiés en regardant l'essentiel. Nous n'avons pas la chance que nous voudrions. Jouons aux anges devant les gardiens. Soyons lâches entre les rondes. Le jour se refait pour voir. La nuit nous voyons. Qui garde la paix en son cœur.

Qui de guerre lasse laisse aller la misère dans le tombeau de l'oubli. Nous ne verrons pas la fin de toute notre faim. Nos soucis paraissent des montagnes. Et nos paroles coulent dans le lit desséché de nos torrents de larmes. Ô, nos mères esseulées; Ô, nos pères exilés, qui de nous ne vous connait pas ?

Qui a encore de la poudre d'ancêtre dans son intelligence ? Qui a encore l'enfant en lui pour brimer l'injuste sort des abandons ? Je suis celui de mes larmes. Je suis l'idiot qui crie sans voix contre l'innommable. Le rire me reste lorsque les discours répandent la peste pudibonde des pingres.

POÈME MUET

Qui n'a pas retenu les heures les a gravées dans son corps. Et l'intelligence en essayant de fuir rappelle les sirènes de l'enfermement pour l'humiliation. Les suppliciés acceptent leur sort pour vaincre la douleur. Mais le cœur refuse toute aumône sacrifiée. La vie, la vie résiste jusqu'à la dernière goutte essaye essaye encore de chanter.

Je vous donne mes parents pour confondre la tyrannie qui exerce sa pitié au champ de croix. Je vous donne le sang pour confondre votre ignorance volontaire et votre ignorance reste la preuve donnée à la force. Vous vous nourrirez d'inconscience et pour oublier votre déchéance vous jouerez vos dates de naissance à la barbarie.

Vous du savoir gardez bien le fanal. Les distractions seront l'occupation à la paresse volontaire. Ne pas penser le jeu préféré du succès des troupeaux à l'heure du bourreau, Une douleur effacée efface vos médiocres valeurs et vous laisse acheter au prix de l'or le remord indolore. Courez à la bourse miser votre lâcheté la violence légalisée.

Qui me regarde sans envie sourit à mon âme chagrinée par les absences des miens rappelés. Que mes enfants sentent leur père trop souvent solitaire par l'habitude de changer de nom. Que mes femmes prient pour mon retour à la rivière de l'amour. Que mes amis me pardonnent mon éloignement forcé par l'errance de l'orphelin.

L'ERRANCE

Nous réapprenons l'errance des premiers vagabonds, la flânerie du nomade. Avec, pour seule frontière, le ciel, où on irait, peut-être. Alors, si nous ne voulons plus nous sentir seul dans la multitude, l'étreinte est seul devoir d'hospitalité dans les mondes caducs des servitudes. Le migrant salue l'amour s'il ne veut être emporté par la vague. L'identité n'est plus qu'une police qui tue. L'humain n'a qu'une main pour joindre l'humanité. N'est en péril que la clôture des cultures, la laideur des murs, le visage chafouin de la morale.

La poésie est la plus grande des sciences.

LA POÉSIE

La poésie est le même mot que la vie.
Ta vie est le poème que tu te fabriques
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète.
Tu es responsable, tu réponds de toi.

LA VIE SEULE
A
DE LA VALEUR

L'action politique a du sens si elle transforme le réel en merveilleux.

Les chants existent, tout le soleil est possible,

Qui viendra éclairer un visage.

Hâtons la venue des poètes de demain,

De tout un peuple.

Plume de roseau

Poète de la création perpétuelle

Artisan-écrivain de l'éternelle destinée

Écriture métaphore de la créativité du Poète

Calligraphe des mondes, de la nature, de l'Univers

Écrit par le Poète comme un livre de signes

L'homme écrivain du monde et de soi

Dans une société, l'écriture est une technique, une culture

Un art de vivre, une intelligence.

Un univers de pensée, d'amour, d'histoire, de sens,

Qui pose la question des destinataires

Qui a de la capacité de lecture

La vie seule a de la valeur.

Debout sur le rivage de l'océan de la beauté

Je pose le regard sur la mer de la sagesse

Je suis veillé et éclairé par l'aube de la connaissance

Inspiré par les brises de l'amour

Élevé tel un oiseau du ciel

Je m'élance dans l'éther de la vigilance intellectuelle

En un monde invisible qui dote le monde visible de sens et d'intention.

Or je m'en retourne vers les rigueurs de la vie quotidienne

Et trouve le moyen de traduire ma vigilance en action.

La vie seule a de la valeur.

Les corrompus se tiennent à l'écart du peuple et profitent des fruits du labeur d'autrui, tels les parasites.

Les corrompus, tels des agneaux parmi les loups, feignent la vertu, leurs cœurs sont pleins de désir et de luxure, et ils prétendent détester les choses terrestres mais leurs cœurs sont remplis d'avidité et de cupidité.

Le riche et le politicien sont de connivence afin d'exploiter les travailleurs. Les pensées des travailleurs sont sous l'emprise des médias et leurs corps, prisonniers de l'oppression.

La vie seule a de la valeur.

Peu importe d'où vient une personne, il y en a de deux sortes: celles qui ont un cœur qui bat pour tous les humains et celles qui ont une pierre dans la poitrine et qui cherchent à se placer parmi les courtisans du pouvoir.

Le politicien ne m'a jamais inspiré confiance - seulement, à lire sur son visage, il n'est pas plus traître que ses homologues faux intellectuels qui affichent leur portrait à chaque parole qu'ils profèrent, à chaque écrit qu'ils publient dans les médias.

Un peuple intelligent n'a pas besoin du politicien pour savoir ce qu'il doit faire par lui-même, avec son cœur et par sa volonté.

Pour faire le bien, pas besoin de se donner en spectacle, d'afficher son nom ni son portrait.

Le politicien ne peut que nuire. Le pouvoir c'est la liberté.

L'amour ne connaît pas les intérêts.

Le bienfaiteur est anonyme.

Tu remues la braise tu attises le feu.

Seule une âme en flamme peut arrêter l'incendie.

L'économie est le contraire de l'abondance.

Le marchandage a détruit la culture humaine.

Nous avons besoin de créateurs qui échangeront leurs dons gratuitement dans tous nos lieux de vie pour que nous retrouvions la parole.

Il faut fermer les musées et exposer les œuvres dans nos lieux de vie; fermer les théâtres; et que les artistes essayent de capter notre attention dans nos lieux de vie. Et nous devrons nous parler face à face pour retrouver la santé.

La nature crée l'abondance et l'être humain naturel doit l'imiter pour ne point dépérir.

La technologie de l'économie détourne le progrès à des fins d'enrichissement des exploiteurs de la nature par le genre humain.

La peur empêche de penser et les salopards en profitent.

Si nous ne nous contentons pas seulement d'exister, nous vivrons.

Nous nous rappellerons que le peuple est le plus fort car nous sommes les plus nombreux.

L'économie est le contraire de l'abondance.

LE PRÉSENT CHAOS

Où tu tombes, tu fleuriras.

L'« ordre nouveau » ne se discute pas, pour la bonne raison qu'il n'est pas discutable.

Ce sont l'imprévoyance, l'égoïsme et la préférence donnée au confort immédiat qui conduisent aux problèmes : l'habitude de la facilité financière, le culte de l'individu et, en fin de compte, l'égoïsme. L'individu veut prendre le pouvoir avec sa vérité; son identité, son système.

Le chaos normatif nous étouffe.

Le temps du monde fini a commencé, l'horizon se démultiplie. S'ouvrent devant nous des possibles, immenses en nombre, en puissance et en perspective. Le monde fini nous apparaît empli d'infinis.

Pour penser le chaos, combinons déni et dégoût. Le chaos contient ce qu'on ne voudrait ou ne saurait penser – et ce qu'on ne souhaite pas affronter.

Le chaos paraît un jour nouveau ; il est productif et nourricier, fécond pour qui apprend à le sentir, à le reconnaître, à le décrypter, puis enfin à le cultiver.

Restons-y,-nous, inventeurs !

Le chaos nous oblige !

Le battement d'aile d'un papillon à Paris peut entrainer une tornade à Pékin.

Une intelligence connait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent. Une intelligence embrasse dans la même formule, les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien n'est incertain pour elle, et l'avenir comme le passé, est présent à ses yeux.

Les corps ont un mouvement fortement chaotique résultant de leurs rencontres proches. Leurs trajectoires deviennent imprédictibles.

Des ténèbres infernales surgit le chaos, l'abîme, le vide, sans consistance ; le néant qui précède l'être.

Le contraire du chaos, ce n'est pas la plénitude, mais l'ordre, l'harmonie.

Le monde signifie mise en ordre, ornement, parure.

Le tohu-bohu, c'est un trop plein de bruit, un tintamarre assourdissant; le brouhaha.

Cahin-caha :

Le chaos, la confusion, la cohue, la foire, la foule confuse, le mouvement désordonné, le tumulte, le désordre, le chahut, dont l'origine est obscure (voyelles sombres et non voyelles claires), véritables images de fin du monde en continuité avec l'origine du monde.

La Syrie est oubliée, et l'on danse à Paris. Tout va bien.

« Frères humains qui, après nous, vivez !».

Soudain un cri :

« Le poète est vivant ! ».

L'ÉTRANGETÉ DE L'ÉTRANGER

Par Abû Hayyân al-Tawhîdî

« Où en es-tu d'un proche dont l'exil a perduré dans sa patrie et pour qui se trouvent réduits la chance et le lot en partage auprès de son être cher et de sa demeure ? Où en es-tu, toi, quant à un étranger qui n'a aucun accès à une patrie, ni l'aptitude de s'installer là où il se trouve ? L'étranger apparaît si pâle d'épuisement de par son retrait du monde, si courbé de tristesse, qu'il prend l'aspect d'une outre usée. L'étranger, s'il parle, c'est en discontinu et avec un fond de tristesse ; s'il se tait, son silence n'est qu'effroi et perplexité ; s'il se rapproche, c'est dans une proximité de soumission ; s'il s'éloigne, c'est dans la crainte ; s'il apparaît, c'est dans la posture de l'humilié ; s'il s'éclipse, c'est dans la souffrance ; s'il demande, sa quête ploie sous le désespoir ; s'il s'abstient, c'est que l'épreuve s'approche de lui ; le matin, s'il se réveille, c'est tout blême de tourments et de soucis ; le soir, il se trouve dépossédé de son secret par les événements qui disloquent son intimité ; s'il énonce, c'est dans la crainte ; s'il se tait, c'est dans la déception. Le voici dévoré par l'oisiveté, le voici tout entier, fané, desséché, flétri.

Il n'aspire à la quiétude qu'auprès de quelques semblables pour leur dévoiler ce qu'il maintient caché en son for intérieur, pour se consoler en leur compagnie et se remémorer, en leur présence, son passé de souffrance. C'est alors qu'il déverse ses larmes dans l'assiette de ses joues, souhaitant se délivrer enfin de sa peine. Et l'on dit aussi que l'étranger est celui qui est délaissé par son être cher. Quant à moi, je dirais plutôt que l'étranger est celui que l'être cher fréquente, que l'œil du censeur épargne. L'étranger est celui que le commensal flatte, c'est celui qui se trouve de près hélé ; l'étranger est celui qui est tel dans sa propre étrangeté, celui que nul référent ne lie à un autre ; il est plutôt celui qui n'a nul droit à sa part de droit. Ô toi que voilà ! L'étranger, c'est celui dont l'éclat de la beauté s'éteint avec le déclin de son astre, c'est celui qui s'est éloigné de son être cher comme de ses censeurs, c'est celui dont paroles et actes deviennent étranges, c'est celui qui est devenu à jamais dans l'exil quand il part tout comme il revient, c'est celui qui devient étrange dans ses haillons comme dans sa vêture. Ô toi que voilà ! L'étranger, c'est celui dont rien que l'aspect énonce des épreuves qui se sont succédé ; c'est celui dont le front témoigne de sa lutte renouvelée contre les tentations ; c'est celui tel qu'en lui-même sa vérité s'estompe d'un instant à l'autre. L'étranger, c'est celui qui est absent alors même qu'il est présent ; il est celui-là qui se trouve présent au sein de son absence. L'étranger, c'est celui que tu ne saurais connaître si tu le voyais, c'est celui que, si tu ne le voyais, tu ne chercherais pas à connaître. N'as-tu pas entendu le poète dire : « Comment se consoler sans parentèle et sans patrie / Comment se consoler sans coupe et sans commensal / Comment se consoler sans le refuge d'un abri » ? Tel est l'homme atteint par l'étrangeté. Aussi a-t-il aspiré à une parentèle auprès de laquelle il trouverait bonne compagnie, à une patrie qui l'accueillerait, à un commensal auprès de qui il dénouerait son secret et ses doléances, à une coupe qui lui procurerait jouissance, à un refuge dans lequel il pourrait se lover. Quant à la description de l'étranger, il demeure enveloppé de toutes parts de tristesse et d'affliction, plongé dans un entrelacs de chagrins et de tourments, cela en lien avec tout ce qui est là de par sa présence et avec tout ce qui est là de par son absence. C'est l'étranger qui succombe de toutes parts sous la charge des épreuves quotidiennes, c'est l'étranger qui baigne dans la consternation et le regret envers tout ce qui est déjà passé et tout ce qui est à venir ; c'est l'étranger que le temps et l'espace ont dispersé jusqu'à la confusion entre toute personne de confiance et toute personne suspecte. En fin de compte, l'étranger est effondré par le sort des catastrophes et des désastres ; à travers sa stigmatisation, il est dégradé de son statut. Aussi s'agira-t-il d'une description que le calame ne saurait tracer et si l'on arrivait à faire apparaître une figure sur le feuillet, c'est le feuillet lui-même qui s'anéantirait. D'ailleurs, il est impossible d'énoncer les mots qui puissent le décrire. C'est qu'il s'agit d'une description de l'étranger qui ne porte pas de nom qu'on puisse énoncer, ni de figure propre qui puisse l'attester, ni de pli qu'on puisse étaler, ni d'excuse qu'on puisse l'excuser, ni de péché qu'on puisse lui pardonner, ni de défaut qu'on puisse masquer. L'étranger serait de l'ordre de l'innommable et de l'indicible. Tel pourrait être l'étranger qui ne s'est pourtant pas déplacé de son lieu de naissance et qui n'a même pas bougé de là où se trouve le souffle d'air qu'il respire. Et le summum de l'étrangeté de l'étranger, c'est de devenir étranger dans sa propre patrie, d'être éloigné et lointain alors même qu'il se trouve dans la plus grande proximité. C'est que l'objectif de ses efforts est d'oublier l'existant, de dénier le perçu et d'être exclu du familier, afin de rejoindre enfin celui qui le libérerait de tout cela par un don généreux, un soutien efficient, un lieu stable et un horizon à jamais ouvert. Hé toi ! Sache que l'étranger, c'est celui qui s'est abandonné aussitôt qu'il énonce le vrai. S'il appelle au vrai, il est muselé ; s'il cite pour cela une référence, on appelle au mensonge ; s'il témoigne de dignité, il est privé d'eau et de nourriture. L'étranger, c'est celui à qui l'on refuse de quoi subsister lorsqu'il le demande. Et s'il est chevillé par la maladie, nul ne lui rend visite. Que l'étranger soit gratifié ! Celui-là dont le voyage sans retour a trop duré, celui-là pour qui longues étaient les épreuves qu'il subissait sans avoir commis la moindre faute, son calvaire n'a de cesse de s'amplifier, sa souffrance de s'aggraver. Sache encore que l'étranger, c'est celui dont la parole n'est pas entendue lorsqu'il parle. Et si on le voit, personne ne se dirige vers lui. L'étranger, c'est celui qui ressent, lorsqu'il respire, la brûlure de l'affliction et du regret. L'étranger, s'il renonce à parler, est envahi par la tristesse et le chagrin ; l'étranger, c'est celui qui, lorsqu'il arrive à un lieu, s'en retourne sans que personne ne demande si personne ne lui aménage de place ; l'étranger, c'est celui qui n'obtient aucun don lorsqu'il demande ; s'il se tait, on ne l'aborde pas ; l'étranger, c'est celui à qui on n'adresse pas la formule « À tes souhaits » s'il éternue, et s'il tombe malade, nul ne s'informe sur son état. L'étranger, c'est celui devant qui l'on ferme la porte lorsqu'il entame une visite, et s'il demande l'autorisation d'entrer, on renonce à lui faire un signe qui puisse lui

donner accès. Hé toi ! L'étranger est en somme celui qui, dans son tout, est affliction, accablement, et dans sa partie, éloignement et dissociation. C'est celui dont la nuit est désolation, le jour tourments, dont le déjeuner est tristesse et le dîner morosité. Ses opinions sont doxas. En compagnie, il est en discordance, seul il est à l'épreuve. Son secret est transparence, sa peur est patrie. L'étranger, c'est celui qui ne reçoit aucune réponse à son appel, celui qui respecte sans être jamais respecté. L'étranger est celui dont le sentiment d'étrangeté entraîne l'anxiété auprès de son entourage. Il vit une insoutenable étrangeté du fait qu'il perçoit son habit sécurisant comme disloqué. Et il éveille l'effroi et l'anxiété auprès de son entourage parce que le brûlent le ressentiment et l'affliction logeant au fond de lui-même. Hé toi ! Qu'importe tout cela. L'étranger est celui qui informe sur Dieu et appelle à Lui à travers son expérience par-delà le monde sensible. Mais en fait, l'étranger, c'est plutôt celui qui se consume à force de se remémorer Dieu et de Le prendre comme appui. L'étranger, c'est celui qui s'adresse à Dieu rejetant tout autre être que Dieu. L'étranger, c'est celui qui s'est offert à Dieu, ne s'attendant à rien d'autre qu'à Sa récompense. Hé toi ! Tu demeures en toi-même étranger. Tu demeures substantiellement étranger !

DES LIVRES DES AUTEURS ÉTRANGERS

Les critiques en général à l'égard des livres d'auteurs étrangers ne jugent jamais en toute innocence l'œuvre d'un homme qui écrit, mais d'un étranger, lequel doit justifier à chaque ligne sa condition, condition à laquelle on le ramène sans cesse, par tous les détours du raisonnement, et par tous les moyens et dans laquelle on l'enferme à la fin aussi sûrement et définitivement que possible. L'écrivain étranger à leurs yeux est d'abord et spécifiquement étranger, puis ensuite, et accessoirement en quelque sorte, en tout cas très peu spécifiquement, écrivain.

Contre toute apparence, ces critiques posent sur l'écrivain étranger un regard qui éloigne, qui sépare, qui verrouille, et condamne à la spécificité sans recours, sans issue. Ce genre de comportement ne vous rappelle-t-il rien ? Si cela vous rappelle quelque chose, il faudrait dire à leur décharge que, pris en tant qu'individu, ils semblent certainement innocents pour la plupart, c'est leur pensée qui n'est pas innocente. Je ne parle pas de ceux qui ne possèdent qu'une grossière culture, estimant qu'elle leur suffit largement tant qu'il s'agit de parler d'auteurs étrangers et qu'ils peuvent y aller sans crainte.

Mais il y a aussi une manière très savante d'enfermer une œuvre sur elle-même, de la transformer en sa propre prison. Cette méthode en faveur près d'une critique actuelle aboutirait en l'occurrence (appliquée aux auteurs étrangers) en fait à enfermer l'auteur sur lui-même, à le transformer lui-même en sa propre prison et par une généralisation implicite (et même explicite) à étendre cela à la société et à la culture dont il est issu, et ainsi de suite de proche en proche (sans que cette critique ait sans doute visé un tel but expressément, ou du moins consciemment).

Ceux qui se plaisent à classer les œuvres des auteurs étrangers dans des catégories marginales, comment ne se rendent-ils pas compte, que placée dans le contexte mondial, c'est leur pensée qui est marginale ? A ceux-là s'applique le proverbe : il n'est pire sourd... où à sourd il faudrait ajouter aveugle. N'importe lequel des livres de certains écrivains étrangers ont eu plus de retentissement dans le monde que, disons, n'importe quel livre qui fait fureur à Paris.

L'importance, la qualité et, d'une manière générale, la haute portée, attribuées à beaucoup d'œuvres occidentales ne reposent en fait, la plupart du temps, que sur le présupposé de la supériorité de la civilisation qui a produit ces œuvres. Tant qu'on étudiera les livres des étrangers dans la perspective actuelle exclusivement et étroitement étrangère – on passera à côté de l'essentiel, qui est l'image, l'idée nouvelle, ou tout au moins différente, de l'humain qu'ils proposent.

Ceux qui se livrent à ces études sont prisonniers de schémas préétablis solidement ancrés dans leur esprit, et dans la généralité des têtes pensantes du même milieu, ce qui les fait aborder nos œuvres avec une échelle de valeur fausse, ou qui a fait son temps, ou qui n'est vraie qu'appliquée dans le cadre d'une littérature particulière, la française par exemple, et qui cesse de l'être dès qu'elle est étendue au-delà. (Et je ne fais mention que pour mémoire de tous les préjugés extra-littéraires mais profondément enracinés, quoi qu'on en dise, dans l'être culturel à qui ils font admettre une nécessaire hiérarchie dans la signification de la portée des œuvres selon leur origine. Dans le meilleur des cas, un critique français ne pourra jamais aborder la lecture d'une œuvre belge ou algérienne l'esprit entièrement débarrassé de toutes les idées qu'il s'est faites de la Belgique, des Belges, de l'Algérie, des Algériens, etc., idées qui impliquent toutes, présupposent toutes la suprématie définitive, indiscutable et éternelle de la littérature française, du moins en regard de la belge ou de l'algérienne. Donc à ce stade – primaire en quelque sorte – les

jeux sont déjà faits, et point n'est besoin d'aller plus loin.

À ce stade déjà, le jugement est établi, prononcé. L'autre source d'erreurs vient du présupposé qui veut que pour toute œuvre d'expression française, le critère doive être la littérature française, alors qu'un abîme sépare les œuvres des étrangers des auteurs français. Ce que les critiques n'arrivent pas à voir non plus, c'est la distinction fondamentale qui s'établit entre la signification globale (et fonction) des œuvres européennes (occidentales) : d'une manière générale, l'Occident ne produit plus que des œuvres de consommation – en d'autres termes des œuvres qui limitent leur signification et leur fonction par une volonté délibérée de s'adapter aux besoins de leurs lecteurs à tel moment, à tel endroit, la philosophie de la consommation étant devenue l'éthique des sociétés occidentales ; nos œuvres, privées en quelque sorte de cette base, de ce terrain d'action, se trouvent du coup libérées des contraintes qui pèsent durement sur l'écrivain occidental, et peuvent se permettre, ainsi, d'être des œuvres dégagées, des œuvres de réflexion, n'étant tenues de satisfaire un certain client, à tel moment, à tel endroit.

Mohammed DIB écrivain

LA POÉSIE SANS ARME

La poésie n'a pas besoin d'être armée
Elle est la vie elle est l'amour

Plus forte que tout la poésie
Les poèmes parlent d'amour
La vie toujours poésie

Une révolution est le tour complet
De la Terre sur elle-même
De soi-même sur soi
La réflexion permanente
De la lumière du cœur
Sur l'ombrageux sentiment

Chaque révolution
Te fait revenir encore
Mais à un autre point
De l'océan Univers

D'où tu es tu reviendras
Plus tard plus loin
De la joie des chagrins
Tu reviendras

Embrasse-moi
Le Soleil a tourné
Sur l'horizon les rêves
De la Terre en allée

Console-moi
Je suis si petit
Dans tes grands bras
Maman la vie

Fais-moi rire
J'ai tant pleuré
Croyant que le pire
Était arrivé

Et ce soir la Lune
Sourit derrière les nuages
La nuit sera sage
Dans son lit de brume

Je suis le poème
Sur tes lèvres sucrées
Les mots amers
J'ai chanté

Tu écoutes
Les mots que je n'ose
Pour ne pas blesser
Notre amour

Et tes mains courageuses
Ont brodé mon cœur
De toute la volonté
De ta seule tendresse

Le jour se lève
Pour les vivants et les morts
La Terre tourne
La révolution continue

LA DERNIÈRE FRONTIÈRE

Le monde doit s'ouvrir sur lui-même, ouvrir ses frontières et devenir terre de migrations.

Il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder autour de soi, pour observer ces formes de sociabilité dans les lieux où se réinvente constamment le lien social et politique. Dans les quartiers de la Terre, les individus créent des espaces de sens, de créativité, de valeurs... Dans tous les lieux où le collectif se reflète et produit un discours sur lui-même.

Tous ces lieux de production d'un discours social et politique ne sont pas repérés ou canonisés comme tels. Ils ne relèvent pas d'institutions reconnues comme l'université, les lieux de littérature ou de politique, mais n'en sont pas moins des sources de production organique d'un discours sur soi inscrit dans le temps – qui rejoint d'ailleurs la civilisation de l'oralité.

Pour penser la Terre autrement, évoquons une rupture radicale dans nos postures, nos paradigmes, nos façons de nous lire à travers les yeux de l'autre. Mais le radicalement neuf ne se fait qu'avec des matériaux existants. Une telle transformation ne pourra pas faire table rase du passé. L'aventure est ambiguë et les gens sont censés représenter les tensions culturelles.

Les gens sont pris en tenaille entre deux aliénations, avec un pied chez eux et un pied ailleurs, sans savoir où est leur tête. Cette situation est assez symptomatique d'une forme de schizophrénie que nous vivons.

Aucun futur n'est envisageable si les gens ne pensent pas par eux-mêmes et pour eux-mêmes leur présent et leur devenir. La liberté doit être une passion désormais, parce que le peuple en a été privé trop souvent avec le progrès et les colonisations. On ne peut pas continuer d'être à la remorque des rêves des autres.

Rappelez-vous à vous d'abord et, à tous les autres ensuite, votre souci et le souci du monde.

Dans la difficulté les individus et les communautés se dépassent pour donner le meilleur.

Avec beaucoup de raison, je redoute les caprices de la multitude et la légèreté du public, de qui j'ai néanmoins de si grands sujets d'être content, et ne manquent pas de me suggérer que, personne ne lisant plus que pour lire, il faut aux humains, pour les amuser, de nouveaux chapitres et un nouveau titre ; que cette indolence remplit les boutiques et peuple le monde, de livres froids et ennuyeux, d'un mauvais style et de nulle ressource, sans règles et sans la moindre justesse, contraires aux mœurs et aux bienséances, sans la moindre justesse, écrits avec précipitation et lus de même, seulement par leur nouveauté; et que, si je ne sais qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvais faire serait de me reposer.

Aucune technologie, aucune machine, aucun outil ne remplacera le génie humain.

Culture de l'inculture

Les salopards emmerdent toujours les vrais artistes.

EN VERS OU EN PROSE LA POÉSIE RÉVÈLE LE CRÉATEUR

En vers ou en prose la poésie révèle le créateur.

Le présent est le seul cadeau donc le temps c'est nous.

Un poète qui n'est pas dans l'action est un poète mort.

Que chacun fabrique sa vie disent les poètes en action.

Quand on est dans l'action on est tout le temps en danger.

Le mot courage vient du mot coeur.

C'est l'inspiration qui commande les courageux.

Sans peur l'amour donne tout ce qu'on lui donne.

Les courageux sont rares et l'amour est le rempart

Contre la peur est l'amour le levain du courage.

En vers ou en prose la poésie révèle le créateur.

Ils sont attirés par les richesses du paradis terrestre.

Ils nous contraignent par la ruse et la force à regarder le ciel

Comme si nos récoltes devaient alors tomber de là-haut.

Pendant ce temps de pénitence ils violent l'Humanité.

Ils volent à la vie. Ils torturent l'homme, la femme et l'enfant.

Ils nous donnent des drapeaux pour couvrir nos misères.

Ils font des signes pour détourner notre regard de leurs crimes.

Ils dévorent les plantes, tuent les animaux, nous écrasent.

Ils ont pour complice la lâcheté des cœurs

Durcis par la paresse de la volonté.

Ils sont publicisés par les esprits timides de la morale.

En vers ou en prose la poésie révèle le créateur.

LE POÈME RÉVOLTÉ

Le sujet c'est vous, c'est moi, c'est nous.

L'objet c'est l'amitié. L'amitié sans laquelle il n'y a pas d'égalité.

L'amitié entre nous, poètes et savants, sûrs d'un même nom, d'un nom qui exaspère les impuissants d'aimer.

Nous tous, nous tous qui résistons à des humains n'ayant pas dépassé le stade de la méchanceté; et qui se plaisent à faire du mal, à tout posséder; à ces faibles humains qui ont la seule force pour raison : nous ne leur fournissons pas les armes.

Et le verbe du poème c'est : aimer...

Les drapeaux sont les linceuls des peuples manipulés comme de la clientèle pour entretenir la concurrence capitaliste. Le capitalisme : cette religion au dieu du nom Argent, au nom du Profit et du Crime, et qui : amène la misère.

Mais, direz-vous, tout le monde est capitaliste ! Les animaux aussi sont capitalistes, qui accumulent des vivres pour le dur hiver ! Oui, mais ceux-là qui font aujourd'hui pour demain, ne prennent pas plus qu'ils n'ont besoin pour leur propre subsistance.

Le mauvais capitaliste, lui, prend tout pour lui et est toujours prêt - et par tous les moyens, à acquérir toutes les richesses, par la force : il viole, il pille, il tue, il vole à la vie !

L'oiseau ne pique qu'une graine à la fois, ne dort que dans un seul nid à la fois.

L'humain mauvais ne pense pas, il compte !

Le mal accumule tandis que le bon donne !

Il a bien peu d'amis l'humain qui n'a rien à donner.

Le poème crie quand il veut parler et que dure la misère.

VOYAGEUR UNIVERSEL

Et je renais, étonné et curieux des dons prodigués par la providence; amoureux de la vie, joyeux sans possession : moi-même!

Ô, paradis ! Source terrienne ! L'enfer sur tes rives!

Ô, paradis ! Berceau de la vie !

Les bras des muses bercent mon génie comme un enfant !

Le ciel est ouvert ! Je peux mourir pour renaître comme je le veux !

Je suis libre d'aller !

Découvre ma route, elle a le visage de la mer !

Les poissons dans l'eau ne sont pas résignés.

Marche sur le pont des navires !

Tu entendras des promesses de jeux aux règles infinies.

Tu seras enfant de tes enfants !

Ils sont tous ici à téter à la mamelle des muses.

Si la mer a du génie c'est que l'éternité lui a donné le temps pour y penser !

Regarde ! Tu es bien chaussé pour la grande marche, paré pour la farandole aux angelots et costumé pour un défilé de bonhommes !

Quel plaisir de mourir quand on peut renaître à l'infini ! Laisser un souvenir pieux dans le cœur des amis qui t'ont nommé : capitaine !

Te voici rembarqué pour une autre fredaine, endimanché au bras des éternités en fleurs.

Que du bonheur, quand le malheur te frôle - car si l'enfer est court, le purgatoire est long !

Il y a une saison pour éclore, une autre pour mûrir, une autre pour récolter tes fruits, et passer l'hiver au bord du feu des étoiles.

Avec ta moitié aimante, amant, voyage !

HUMANITÉ DU VENT

L'homme vent ne s'agenouille point devant des reliques et encore moins au pied d'un autre humain. L'homme vent se tient debout devant le Soleil.

Rien ni personne ne s'interpose entre le grand mystère de la création et l'homme vent.

Car l'homme vent est l'interprète de ce que le poète savant lui apporte avec ses paroles.

Je suis l'homme vent sur mes chemins de traverse, ma muse liberté guide mon coeur et les émotions du voyage inspirent mes propres pensées et alors mes mains fabriquent mes œuvres avec l'art du génie.

Vivre est un métier que les maîtres compagnons transmettent aux dons que chacun peut offrir à l'Humanité.

L'homme est l'animal de race humaine libre de son passé car il reçoit le présent en cadeau et jouit par amour de la beauté, sans possession que sa propre vie et sans être un autre que lui-même.

JE SUIS UNE MINORITÉ RISIBLE

Je suis une minorité risible parce que : au lieu de racines j'ai des jambes; je ne parle pas la langue de ma mère; mon identité est chez les polices; je viens de chez moi et j'y retourne; je fais ce que je dois faire; mon pays est là où je suis; je n'ai que le drap de ma peau pour drapeau; je ne crois en rien mais je sais tout; je n'espère jamais, je veux toujours;

Je suis une minorité risible parce que : je ne suis pas un étranger, je suis un politique; je n'ai pas la foi mais la liberté; je n'accepte pas la charité mais j'ai des amis; je ne vis pas à crédit, je possède le bonheur; je ne prie pas, j'étudie; je ne me soumets pas, je reste digne; je n'ai pas de règles, j'aime;

Je suis une minorité risible parce que : je n'ai pas la force mais la raison; je ne dis jamais oui, je critique; je ne veux pas être adulte, je reste un enfant; je ne renonce pas, je rêve; la censure ne touche pas mon désir; ma famille ne se tient pas contre les autres; les nations sont contre ma paix; les États n'apprécient pas ma solitude; les pays n'aiment pas mes amis;

Je suis une minorité risible parce que : le social ne peut rien pour mon chagrin; le normal m'empêche d'être joyeux; le banal déteste mon originalité; l'indifférence agresse ma poésie; le mépris m'estime et l'insensible me fait du mal; la justesse insulte ma justice; l'économie mange mon pain; la punition est contre elle-même; la politique hait mon humanité; la croissance est jalouse de mon abondance; la trêve ne fait pas ma paix.

UNE ÂME DE PANAME

La rue Lepic monte jusqu'au sommet de Montmartre, et là, le pré vert de la Commune a sa jeune vigne qui fait son sang,

J'habite une mansarde place Blanche, alors faut que je crapahute jusqu'en haut avec ma guitare et mes feuillets de poèmes.

Parce que je vais à mon turbin qui est de chanter dès les matins les poèmes du jour qui paieront mon pain.

Je m'installe sur les jolis pavés de la place du Calvaire en face de la maison cossue d'un milliardaire.

Jamais je ne joue place du Tertre où sont les rapins qui se transmettent le commerce par héritage.

J'ai ma place tranquille où les badauds défilent et où n'y a pas de concurrents immédiats.

Les poulets m'ont à la bonne et me saluent quand ils font leur ronde me demandent si tout va bien tandis que les Apaches m'offrent protection, c'est bien le signe que je suis chez moi pour offrir mon dévolu à qui veux-tu voilà.

Je sors ma guitare et entame une ouverture spéciale au ciel et aux oiseaux. Ce jour-là que je trouve toujours particulièrement beau.

Et oui, mesdames et messieurs, tant que vous me verrez sur la place c'est que tout va pour le mieux.

Parfois j'emmène la môme Chiffon avec moi pour donner la sérénade. Chiffon est la femme clown la plus connue du peuple des rues. Elle chante comme un oiseau et charme même le diable. Pour elle j'ai composé sur mesure des contes qu'elle joue naturelle. Quand vient le jour elle m'inspire et quand vient la nuit elle chante.

Nous jouons sous le plafond du ciel dans le plus grand théâtre du monde. Le décorateur est un génie, les éclairages sont merveilleux et nos voix sont parfaitement amplifiées par nos poitrines à l'unisson de nos cœurs en pleine chamade.

Les spectateurs oublient la rue sur mes pavés précieux ils écoutent ma musique qui nourrit les oiseaux et ils en attrapent des graines qu'ils emmènent chez eux pour les faire pousser dans leurs rêves.

Je dois jouer chaque jour toujours mieux que la veille pour séduire ma muse qui plaît tant au chaland.

La rue Lepic monte jusqu'au sommet de Montmartre, et là, le pré vert de la Commune a sa jeune vigne qui fait son sang,

LE JOUR

Pour Esther,

Le jour, parce que ça ne pouvait se passer que le jour.

La nuit, on ne voyait pas les étoiles.

La nuit était tellement épaisse que les rayons laser les plus puissants n'arrivaient pas à la percer.

Le jour s'était levé d'un coup de poing.

Les draps noirs épais de la nuit volaient dans l'éclat d'une lame.

Une lame dans la main de ce jour lumineux

Où les cieux étaient transparents et n'avaient plus de nuages.

Il n'y avait plus de combat entre l'ombre et la lumière.

C'était le jour ou la nuit, sans intermédiaire, sans aurores ni crépuscules.

Sans le passage obligé par la compassion, mais avec le couperet abrupte et décisif d'une machine à tuer ; et cela claquait comme la porte d'un four.

Il faisait nuit ou il faisait jour.

Mardochée

LES AVENTURIERS

Les poètes flânent avec le langage suivant des itinéraires inattendus.

Ils promènent à leur bras la déesse Liberté qui créé le monde et enfante les humains.

Les poètes sont savants de naissance et ont le cœur instruit de tout ce qui jouit.

Les poètes sont au pays d'Amour et inventent leur vie suivant leur Fantaisie.

Toutes les langues sont mortes quand la Poésie quitte la vie.

Toutes les langues sont mortes quand la Liberté est haie.

Toutes les langues sont mortes quand l'Amour est trahi.

ÉLÉAZAR
ENFANT DE PARIS

Mohammed, l'enfant de Marie, est né à Aubervilliers. Son père Moïse était chiffonnier rue du Sentier à Paris. J'ai connu mon ami sur le carreau des Halles où il travaillait comme porteur. Il m'avait pris avec lui un jour où je renaudais avec ma faim. J'étais un petit gavroche avec des trous plein les poches. Pour manger j'ai pu trimer au lieu de voler. Je quêtais un salaire pour ma pitance et le prix d'un lit chez un marchand de sommeil.

La mère de Mohammed était gentille, elle m'appelait par mon nom et disait que j'étais son *« petit parigot »*. Marie, la belle Marie, je me disais, amoureux je m'imaginais. Elle était câline et son fils était fier d'être aimé par elle. Le père Moïse était brave, il avait toujours dans ses poches quelque friandise pour nous régaler.

Cette famille d'accueil logeait dans une petite pièce sous un toit de la rue du Sentier. Moi, je créchais dans un hôtel borgne et pis des fois je dormais sur des cageots pour économiser. La vie était belle. Paris grand et j'étais môme prétendant au nom d'Éléazar. Des habitants m'avaient ramassé sur le carreau, enveloppé dans un maillot où une main habile avait brodé un nom, celui qu'on m'a collé.

Éléazar, c'est moi. Ailé, le hasard ! Le hasard ailé. Le hasard s'en était mêlé ! Je n'ai eu qu'à tirer sur le fil, et ma vie a défilé comme celle d'un piaf dans le ciel gris des jours qui semblent éternels quand on oublie de compter le temps au cadran des horloges. Oiseau, j'étais venu pour chanter, et je n'ai privé presque personne de mes dons d'aimer pour aimer.

Et j'ai chanté tout mon saoul et la joie fut mon ivresse.

Mohammed mon copain m'a évité de faire des conneries dont j'étais tenté à force de serrer les dents sur mon ventre cousu par la famine et ma tête cabossée par les taloches de l'abandon. C'est dur de voir les autres manger quand on a faim. C'est trop dur de ne pas s'aimer. Et Mohammed m'a appris à ne pas perdre estime de moi-même. Il faut bien s'aimer pour ne pas se perdre en chemin.

La faim est mauvaise conseillère. Le beau travail donne le bon goût au pain. Voilà comment j'ai affranchi l'orphelin de mon cœur. J'aurai travaillé pour vivre et j'aurai vécu pour donner. Ma chanson cousue sur mesure s'offre en quatrains comme les poèmes du jour avec le pain du matin. Je porte mon bonheur à la santé des bohémiens. La bohème des miens aura été de toutes les charrettes des gens biens.

Je n'aurai rien pu laisser à ceux qui ont de la haine à lever la main.

DE JOUR ET DE NUIT

Les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable.

Dans l'égalité des amis
Les poètes au cimetière
Échangent leurs vers.

Le maudit erre sur la Terre
Du lever au coucher
Brave la vie et la mort

Poètes d'occasions
Fainéants par légions
Morts sans importance

L'exilé s'aventure
Derrière les horizons
Ami des vents

Les citoyens des pays
Font l'inventaire
D'imaginaires ennemis

Le solitaire des pluies
Drague les muses
Et soule son génie

L'homme moyen
Monnaye sa vie
Calcule sa mort

L'amant de Liberté
Le tendre Amour
Sème les enfants

Les chefs de famille
Domestiquent la jeunesse
Et répriment leur ivresse

Le chef de personne
N'obéit qu'à la fantaisie
Du Soleil et de la Lune

Les quelqu'un
Se donnent la main
Contre quelque-chose

Le moins que rien
Léger comme l'air
Vole de ses propres ailes

Celui qu'a tout
N'a pas d'ami
Sans crédit

Celui qui n'a rien
Souple comme l'eau
Nage dans le courant

Le patron propriétaire
Plein de charges
Coule avec ses dettes

Le locataire sans terre
A toutes les maisons
Sous le toit du ciel

Les gouvernements
Légalisent la potence
Pour les pas de chance

Sans dieu ni diable
Le vagabond innocent
A peur des Bêtes

Avec des croyances
On explique les crimes
Et la malchance

L'être humain
Est encore un animal
Prétendant à l'Humanité

Et les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable.

Tandis que l'époque
D'éternité se moque
De la vie sacrée

AU PONT DES ARTS

Ne m'attends pas.

Mon cœur ne peut s'arrêter.

Je dois continuer.

Je t'atteindrai seulement là-bas derrière les lignes de l'horizon moqueur car le rossignol n'a pas fini de chanter l'aube.

Les corbeaux se couchent toujours au crépuscule pendant que je prépare le feu pour veiller la nuit. La nuit qui accouche d'étoiles de chair dans le flux et le reflux du firmament qui charrie le sang des brumes à venir d'où sortent nos enfants sans avoir le temps de sauter sur nos genoux, nos enfants prennent là leur élan pour l'inique saut dans le néant.

Ne m'attends pas.

Je ne peux m'arrêter même le souffle coupé je repars avec ma seule volonté même si je n'ai pas dormi je sais la douceur de ton lit et le vent caressant de tes mots dans ma nuque.

Je dois continuer le rêve jusqu'à l'heure du feu pour un repas de pierres sur l'épaule des déserts. Je ne rêve que si j'ai les yeux ouverts et ma nuit n'est pas arrivée pour que je me confie au grand sommeil d'une douce mort plus tendre que ma mère parmi les cendres de la route accomplie.

Ne m'attends pas.

Les rivières vont vers le fleuve qui se jette dans les bras de mer.

Ma parole ne peut se taire tant j'ai à dire que dire est tout mon temps. Mon temps qu'il me reste à vivre et que tu comptes parce que tu m'attends.

Tu m'attends autrement qu'ici où j'use ma voix contre le mur blanc de la destinée cette amante qui me hante loin de ton corps.

Ne m'attends pas.

Je ne peux revenir là où je t'ai quittée alors je viendrai quand tu viendras.

Nos rendez-vous sont pointés sur la carte des amants désolés. Et nos peurs seront des rires et des larmes croisés. Et seulement nos âmes seront liées.

Ne m'attends pas.

Tu sais maintenant que je ne suis jamais parti.

Tu sais que l'absence n'a pas de cœur à l'ouvrage et que seule notre présence est notre sœur qui compose des bouquets de bonheur dans l'air sec et craquant des jours indigents.

Ne m'attends pas.

Je ne t'attends pas.

Mais, s'il a plu depuis hier, je me suis relevé de cette boue de mauvais rêves et j'ai repris ma place dans ta trace.

Je marche pour t'atteindre plus loin.

Le chemin n'aura pas de fin car éternelle est notre patience. Et c'est en chemin que nous nous prendrons la main.

Alors, ne m'attends pas.

Je te rejoins.

POUR FAIRE LA PAIX PRÉPARONS LA PAIX

Les Anciens décidaient de s'asseoir autour d'un feu de bois pour porter parole de leurs imaginaires respectifs empreints de science et de poésie et échangeaient, le

temps d'une veillée, après une rude journée d'ouvrage, chacun leur tour et suivant leur degré d'ancienneté, déclamaient leurs dires à la ronde.

Chacun avait un point de vue différent sur le cercle tracé par les invités qui étaient venus porter parole.

La cérémonie s'achevait quand chacun avait dit ce qu'il avait à dire à ce moment-là. Le plus ancien ou la plus ancienne de la tribu improvisait les dernières paroles, tandis que le vent de la nuit chantait dans la houle des arbres.

On partageait le festin et allait dormir pour reprendre la discussion le lendemain après la journée de labeur ; et ainsi la parole ne s'était jamais tue. Et cela empêchait l'animosité parce que personne ne ravalait sa parole. Cela évitait les conflits belliqueux, chacun pouvait avoir raison, les questions restaient sans réponse définitive.

Il importait d'être indifférent aux réponses. C'était toujours une question qui ouvrait la bouche de quelqu'un. La parole échangée comptait plus pour l'enrichissement de tous. Et après les paroles venait le festin.

La fête était interminable, et la paix n'était interrompue que par le labeur collectif pour la survie à la faim, au froid et autres calamités de la nature qui était tendre et cruelle infiniment.

MAIS IL N'Y A PAS DE DÉMOCRATIE, IL Y A BUREAUCRATIE

La démocratie a été créée autrefois par les citoyens grecs en colère contre la bureaucratie qui rendait la vie impossible. Pour les artistes il ne fallait pas créer en dehors des lois établies par les académies. Si un artiste présentait un artefact faisant fi des lois des docteurs, l'œuvre était détruite en public, l'artiste condamné symboliquement et banni de la communauté.

La bureaucratie est carrée. Si vous essayez de faire un cercle avec un carré, il se brise.

Le cercle représente la communauté où circule la parole, où chaque individu peut exprimer ses sentiments, émettre des concepts. Où donc l'on peut discuter plaisamment, ou en s'engueulant, avec grossièreté ou finesse, avec les moyens personnels que possède chaque individu, aller au bout du dire, faire rebondir le verbe. Et il se pouvait qu'à la fin de l'assemblée rien ne soit arrêté où que quelque-chose soit décidé de commun accord – par signes d'acquiescement, mais le lendemain la parole pouvait surgir à nouveau. Ce qui comptait le plus c'est que chacun s'exprimait au mieux qu'il pouvait même si on regrettait l'heure d'aller se coucher car chacun pouvait en avoir encore long à dire.

Dans le cercle la parole circule en même temps que le sentiment de l'éternité de la communauté humaine et cela donne la santé, console la paresse et fouette la volonté.

La bureaucratie mène à la paresse de volonté, maladie des gens qui perdent leur citoyenneté, qui se dépersonnalisent dans l'anonymat du groupe. Des gens qui regardent vers le haut, obéissent à ceux ou celui qui est le chef. Dans la bureaucratie, les citoyens sont traités comme des clients remisés dans des programmes.

La bureaucratie c'est la fin de la pensée individuelle. Elle vous demande votre avis sachant quelle décision elle a déjà prise. La bureaucratie doit vous faire croire que vous vous êtes exprimé en personne alors que vous n'avez fait qu'un libre choix entre les différents avis qu'elle a établis.

La force de la bureaucratie est sa capacité à résister à tout traitement de faveur. L'individu doit subir les décisions de la majorité. Si l'individu critique, il est exclu.

La bureaucratie n'a pas d'amis car elle n'est pas égalitaire. On ne peut pas parler avec la bureaucratie, elle est inhumaine.

La parole est le vrai commerce des humains. C'est en se parlant sans limite que l'on arrive à être des amis car l'échange délie les langues nouées par la retenue. La parole fait battre le cœur de l'autre qui nous reçoit et donne à cet autre l'image d'une intelligence partagée entre tous les humains. L'habitude de parler mène à l'action sitôt que nos paroles sont entendues, on peut y répondre par la parole, ou le geste.

La démocratie avait donc été créée pour protéger le solitaire contre le groupe.

Mais les malins ont proposé à la majorité paresseuse de s'occuper du cercle, du club, du parti, du mouvement, et ainsi fut bâti des murs sur le cercle coupé de la parole.

LA VIE EST AMOUR

La province de Montréal est au cœur de la Chine. C'est une île qui flotte sur le fleuve nommé Laurent car c'est de l'eau à perdre l'horizon, grand comme un continent, le rang de l'eau mouvant.

Cette île peu modeste se prend pour un bateau de croisière dans l'océan de l'Univers. Avec pour insulaires, ses exilés volontaires qui ont le cœur de bon aloi. Cent langues y sont parlées par des millions de ses éternels émigrants qui y vivent suivant leur fantaisie. Le parler montréalais mélange tous les accents déposés par les marées. Les mélodies de ses parlures sont apportées par les voilures chargées de tous les vents.

Les saigneurs du Mondistan et les seigneurs des Croyants ignorent cette contrée réservée aux amoureux qui ignorent le temps pour vivre éternellement. Ni les appels des Fonctionnants, ni les réclames des Soumettants ne séduisent Montréal qui se régale de son idéal sans permission comme le printemps polisson. Les jeunes gens de l'île dansent tout le jour et la nuit font l'amour. Ils font de merveilleux enfants car ils s'aiment vraiment eux-mêmes et donc jouissent de leur corps et se donnent sans remord. Ils pratiquent tous les arts ou ne font rien - ce qui revient au même pourvu qu'ils s'aiment.

Les deux seuls tourments qui peuvent accabler un montréalais c'est : le mal de dent quand il croque dans un bonbon trop dur ou : le mal d'amour quand il veut dévorer d'un coup trop de fruits mûrs. Il meurt joyeux et son souvenir gonfle les poitrines des vivants qui renaissent à chaque instant comme la lumière de l'ombre. Le Soleil est leur patron qui distribue les rires et la Lune est leur matrone qui rétribue les larmes. Car, si le Montréalais est un rigolo de légende, il est aussi un grand mélo qui se laisse aller à se répandre. Alors cet émigré - récemment arrivé et bientôt reparti, commence par mourir de rire et fini par renaître de ses larmes.

Ainsi va la vie paisible de cette île qui ne connaît pas la peur. Les tsunamis barbares ou les raz de marées ignares évitent de se frotter à elle car elle les réduirait en escarcelles ! Et personne n'ose manquer de respect à cette demoiselle montréalaise qui déambule sur les boulevards de l'eau en faisant tanguer ses hanches, à la barbe des marins d'eau douce qui veulent l'amadouer, et au nez des aventuriers en lice pour ses caprices. Ô la belle province de Montréal que maints chinois convoitent tant qu'ils n'ont pas été séduits par ses mannes simples comme la bonne pluie et qui, une fois à bord, gambillent sur ses ponts en sifflant des carmagnoles et se moquent des sirènes de la morale.

Car Montréal est l'idéal des chanceux qui n'ont de souci que celui d'être en fête toute leur vie de malheureux, sacrifiés d'avance à la mort, et alors, malheureux pour malheureux, ils prennent leur seule vie pour unique corne d'abondance, et de rires ou de pleurs, ils dansent ! Je suis de ces amoureux qui ont de la chance qu'ils se fabriquent, par avance galante à la demoiselle, autour de qui ils roulent, en piste, pour l'aventure de l'amour. Pour l'aventure de la vie. La vie est donc bien amour.

LOUISE

Louise, tu m'avais dit : « Tu devrais venir à Montréal. C'est beau ». Et je t'avais posé cette question, soudain : Comment c'est ? ».

« C'est beau » - tu as répété. Et chaque fois je reposais ma question, et tu répondais avec ton joli accent : *« C'est beau ».*

J'ai laissé mon chien à un ami et je suis venu. Tu ne pouvais pas m'attendre à l'aéroport puisque tu ignorais tout de ma décision.

Je suis venu voir Montréal parce que je suis triste à Paris, où rien ne bouge depuis, je ne sais plus combien de temps.

Je pense à toi.

Ta petite voix répète à l'infini le vocable dont les syllabes sonnent en ricochets sur ta langue. Des galets lancés comme un boomerang éclatent leur chair de pierre. C'est beau et ça ricoche dans l'eau. Le sceau de ta langue se dénoue.

Nous n'avions pas rendez-vous. J'ai pris le bus à l'aéroport et j'ai posé le pied sur le sol de Montréal. C'était chaud. C'était l'été.

Tu ne m'as pas vu. Tu n'as pas su.

J'ai posé mes bagages à l'hôtel. En fait, j'avais juste un sac à dos, mais, tu sais comment ils sont, dans les hôtels, et j'ai dû laisser mon sac en gage; comme ça, si je ne paie pas, ils garderont mes pauvres affaires.

Maintenant, je suis tout à toi, Montréal. C'est Louise qui m'accompagne. Elle est comme toi, elle est québécoise. Et Louise sait que j'aime marcher. C'est l'unique façon de connaître une ville.

J'étais à Montréal, mais je ne savais pas où j'étais. Je sortais de l'hôtel et, une fois sur le trottoir, je me laissais aller, je m'imprégnais de l'atmosphère de la rue. Ma tête tournait un peu, des vertiges dus peut-être à mon voyage en avion. Je respirais un grand coup l'air chaud d'un après-midi, un dimanche de Juillet.

Je me rappelais que c'était ton anniversaire; je souris au vent. Mon corps pris la direction du mouvement et alors, j'entrais dans la danse de tes pas.

Ô, bergère, comme j'aimerai être le mouton blanc de tes yeux noirs et humer ta chevelure de vents; ô, ma louve, je veux boire le lait doux de tes sources par milliers.

Je foule le plancher de cette île amarrée aux rives d'un fleuve cruel qui veut l'inonder ou l'étouffer dans sa main glacée.

Je suis captif de cette île.

Tel un marin, je veux aller sur toutes les mers mais je ne connais pour tout dire que le plancher de mon bateau. C'est peut-être pour cela que je ne m'attache à aucun port. C'est mon devoir, je dois partir. Et je sais qu'il ne fait pas bon de s'arrêter trop longtemps dans un port.

Je m'assoie à l'une des terrasses ensoleillées, et je laisse aller mon esprit à la dérive de mon ennui délicieux.

J'ai économisé la moitié de mon salaire, rien que pour le billet d'avion; et j'ai encore de quoi, juste une semaine. Alors, tu vois, je presse le pas.

Tes rues sont plus sont grandes, ton ciel est plus haut qu'à Paris. Je me perds. Exprès. Je me laisse aller ou, comme dirait Louise : je me lâche lousse.

Louise m'a parlé de tes ruelles que tu abrites aux détours de tes avenues. Ces ruelles sont mes amies. Je les croise toujours. Et je leur demande des nouvelles de Louise, vous savez. La petite femme au chapeau rond, au teint blanc et aux yeux noirs. Corbeau, noir corbeau.

C'est beau, Louise. Tu souris sous ton chapeau. Je voudrai m'arrêter, prendre ton visage dans mes mains et t'embrasser mais tu ne me laisses pas le temps. Tu files comme une trotteuse dans tes bottines noires que tu portes lacées jusqu'au mollet. Tu marches vite à côté de moi, dans cet espace inconnu de moi, de la Terre.

Il y a une ville. Et puis il y a Louise. C'est ce qui me fait marcher. Je marche comme s'il fallait que j'aille au bout de cette ville. Mais, bien-sûr, une mouette, un corbeau, me feront changer de route. Et même si mon cap est sur Louise, je dois faire des bordées avant de l'accoster.

Alors j'ai marché tout ce qu'il me restait de jour, j'ai laissé la nuit tomber pour la ramasser, dans un bar du boulevard Saint Laurent. Je ne me rappelle plus le nom de l'établissement, seulement que c'est à gauche en montant lorsque tu viens de la rue Prince Arthur. C'est un bar où on passe des disques de reggae, de musiques africaines, c'est plein de blacks, de rastas.

J'ai demandé tout de suite un whisky sec et puis j'ai remarqué, au sourire de la serveuse, qu'ici, dans les bars, on est toujours obligé de payer de suite sa consommation, quand on ne l'a pas encore bue. J'ai l'impression qu'il faut aller vite, le jour comme la nuit, au rythme de la trotteuse.

Louise marche dans le vent de la nuit, elle m'entraine là-bas, je tombe dans son sillon, dans sa ruelle.

- Tu veux qu'on aille là-bas ?

- C'est comme tu veux.

J'essaie de me concentrer pour lui dire ce que je ne suis pas arrivé à lui dire, parce qu'une semaine, ce n'est pas assez pour tout dire.

Je veux exprimer ma pensée mais un tourbillon de panique s'empare de moi, ma tête se remplit d'étoiles, je tombe évanoui, dans les bras de la nuit.

C'est la rumeur de Montréal qui me rappelle à l'ordre des vivants. Je me lève comme je peux. J'ai du mal, au début, à arquer sur mes guibolles.

J'ai parlé de toi aux ombres qui gigotaient dans l'éclat des lumières de la boite enfumée. J'ai dû boire deux whiskies secs, l'un derrière l'autre, j'ai pris une bière après.

J'étais fait, comme un rat pris au piège de tes filets. Je me suis endormi plein des images de toi; toi que je finis par inventer en ajoutant des souvenirs à mon souvenir.

Je regrette de n'avoir pas pu te suivre quand tu allais au bout de ton île. J'ai fabriqué, au gré de ma fantaisie, des mensonges qui m'ont apaisé pendant que les petits lutins dansaient sur le plancher du bar.

Je t'ai rencontrée à la sortie du bal du Moulin Rouge. Nous sommes sortis de la foule et je t'ai raccompagnée par les boulevards. Tu allais à Opéra, alors j'y suis allé avec toi, jusque devant ton hôtel. Je ne me souviens pas des paroles que nous avons échangées. Avons-nous même parlé ?

Tes yeux noirs profonds m'engloutissaient, j'avais très peur au moment de te suivre. Je t'ai dit « À un de ces jours », et je t'ai fait deux bises sur tes joues potelées. Tu ressemblais à ce moment-là à une petite souris – c'est ainsi qu'on appelle une jeune femme à Paris. Ton minois blanc reflétait la joie des rues enluminées. Ton sourire radieux peint en rouge sur le parchemin de mon cœur.

Je suis juste ici le temps de goûter à Montréal. La ville que j'aime parce que Louise l'aime aussi, que Louise habite Montréal.

Je garde mes mains dans les poches, je fais le tour du lac. Je suis content de voir des enfants. As-tu des enfants, Louise ?

Tu vois, nous n'avons pas parlé beaucoup. Mais je sais que tu te sentais bien à mes côtés.

Cette pensée me réconforte. C'est pour être plus proche de toi que j'ai fait le grand saut au-dessus de l'océan.

Plus proche de toi, Louise. D'ailleurs, es-tu, ces jours-ci, à Montréal ? Ça se trouve, tu as pris tes vacances au même moment que moi, et que, comme beaucoup de québécois l'été, tu as laissé Montréal aux touristes, et aux plus pauvres qui pourront se consoler du voyage en admirant son site; sans doute que tu te requinques dans un coin de belle nature.

Je n'ai pas écrit pour te prévenir, je n'avais pas ton adresse. Tu ne me l'avais pas laissée. Nous n'avons pas fait ce que nous aurions fait avec une connaissance quelconque. On ne s'est pas laissé nos cartes. On s'est pris le cœur.

Je crois que tu m'as soufflé que tu habites rue de l'Église. J'aurai confondu avec le glissement de ta robe. Ton chuchotement chatouillait mon oreille au guet de ton corps.

C'est vrai, c'est beau Montréal. Je garde Louise comme idéal et de toi Montréal je fais ma courtisane. Tu me dois un régal. Offre-moi tes plus beaux atours pour que je me pare et monte à l'assaut de tes tours.

J'y suis venu faire l'amour.

Toi, Louise, tu exerces un des plus beaux métiers. Tu enseignes, tu apprends à apprendre aux petits enfants. Et aux grands aussi, m'as-tu dit. Mais tu préfères les petits. Pour les grands, tu a été obligée de faire des heures supplémentaires, tu avais besoin d'argent, et tu as dit que cela te fatiguait trop et que tu étais alors moins disponible pour t'occuper des tiens.

Je ne sais pas si tu as déjà eu des enfants mais je sais que tu as une famille. Tu ressembles au roman que j'ai lu grâce à toi. Maria Chapdelaine, c'est tout à fait toi. Louise, tu es l'âme de ce Québec près de qui j'aimerai grandir. Mourir près de toi et de la belle Montréal, toutes deux mes idéales, et m'allonger le long de la coque de l'île flottante, rivé à ce bateau enchanté par la voix de la sirène Louise. Elle m'appelle sur son récif. Son corps glisse de mes mains quand elle bondit dans la vague, je chavire dans le pli des flots, la bouche pleine d'écume : je rage!

La fille-poisson riait en prenant son bain. C'était cinq heures le matin. J'étais à cran. Louise me rendait dingue !

Je sais que tu prendras cela pour un compliment. Je voudrai toucher ton âme, t'atteindre par la force de ma pensée. Le bruit des voitures et des sirènes hurlantes me terrassent dans le béton. Je suis cloué quand j'aperçois pour la première fois, énormes, qui ne passeraient pas dans les petites rues de mon Paris, les voitures de pompiers, les ambulances et les bagnoles de flics qui foncent en accords tonitruants dans l'harmonie ronronnante de la ville qui se déglingue. Tout se casse la gueule dans mes oreilles mais je ris en même temps de joie comme un gosse qui découvre ses premiers jouets. Ils sont dix fois plus gros et bruyants qu'à Paris. Merci Louise pour ces cadeaux. Tu n'as pas oublié que je suis orphelin de tout même du père Noël.

Je pense à mon patron qui fait des cadeaux à son personnel, une fois par an, il nous refile quelques miettes de sa table et on lui dit merci poliment, il nous gratifie de son sourire adéquat.

Montréal me sourit et je réponds à ses appels. Je hèle un taxi. Zut, il est pris. Je tourne la tête vers le trottoir qui remonte l'avenue et, descendant vers moi, une blonde inconnue s'arrête à deux pas. Elle me tend son joli minois et sourit. Je souris.

- Comment qu'c'est ton nom, à toué ?

- Jean.

- Oh, c'est presque comme Saint Jean Baptiste.

- Qui est-ce ?

- C'est le saint du Québec.

- Je n'aime pas les saints.

- Oh, celui-là, tu sais, il est cute. Tu devrais lire son histoire, c'est un jeune enfant. Comme le Québec.

Je regarde l'avenue encombrée d'hommes et de marchandises. Ma blonde a les yeux arc-en-ciel. Le printemps loge dedans. J'aimerai bien être son locataire.

-Si on allait ailleurs ?

- Où ça ?

- Ah, on peut pas y aller tantôt, mais si tu veux, quand on s'ra rendus chez nous – c'est juste à un coup de pied d'ici; je t'expliquerai – ça s'ra pas long.

- On va chez toi ?

- C'est juste pour une nuit et demain, à matin, j'ai un lift pour le lac Saint Jean.

- Le lac Saint Jean ?

- On va dormir à la belle étoile et puis toute !

- Toute ?

- Ben oui, toute, on y va ensemble. Tu viens-tu ?

J'ai suivi cette fille en vacances et c'est comme ça que je me suis évadé de Montréal où Louise me retenait prisonnier. Ah, j'aime ces murs et sa geôlière !

Et je me suis perdu pour de vrai. Elle ma embarquée dans une très longue expédition. On coupait les quartiers en deux en slalomant par les ruelles. À l'ombre des arbres magnifiques où nichent les oiseaux enchanteurs. Des poteaux de bois griffent le ciel avec des fourches de fer et tissent des entrelacs entre les maisons avec du fil électrique. Des palissades cachent de secrètes propriétés du regard curieux des promeneurs. On ne se mêle pas des affaires des autres. Ma blonde et moi, nous gambadons jusqu'à notre cabane. Des écureuils me grimpent dans les pantalons.

Au troisième et dernier étage d'une bicoque biscornue, nous arrivons chez ma blonde. Suis tout essoufflé d'avoir suivi son pas rapide et soleilleux. En haut de l'escalier en colimaçon, j'ai compris tout de suite que j'allais m'amuser, que c'était une fête.

Dans le brouhaha des gens, au milieu de la cohue des bavardages, je surveillais ma conquête.

Elle me frôla le bras, je lui pris. Elle tourna la tête et sourit en cherchant à m'embrasser mais je l'en empêchais juste le temps de lui demander son petit nom. Elle me dit, bien-sûr, qu'elle s'appelait Louise.

Me revoici une dernière fois à Louise de Montréal.

Le temps est gris comme souvent à Paris. Sauf qu'ici, le mauvais temps ne dure jamais longtemps. Sainte Météo est clémente.

J'ai repris l'avion. Ça m'a fait mal de quitter cette île. Tel Ulysse, je n'avais pas le temps de penser à mon chagrin. Je partais. Je quittais l'île enchanteresse pour une autre. Mais je gardais en moi

une force inextinguible que je venais de puiser à la source du voyage.

Ne m'étais-je pas initié comme un Robinson qui aurait réussi à allumer un feu sur son île déserte ?

Je tenais ma découverte pour un don du grand Mystère.

Je t'ai appelée, Louise, du haut de mes ailes. J'ai bordé ton île de dentelle et d'une couronne de perles blanches comme au cou gracieux d'une reine.

Montréal est à côté de Paris sur la carte de l'Univers. Mon pays c'est la Terre. J'habite une île qui se prend pour un bateau.

Louise est ma conquête. Je veux revoir Louise. J'entends ses mots : « C'est beau! ». Je l'aime à fleur de peau, ô rose du Québec ! Tes épines font mourir quand tes pétales embaument!

Je voudrai mourir pour elle.

Avant de partir, j'ai visité tes quartiers. Comme tu n'étais pas là pour me servir de guide, je me suis laissé aller une fois de plus en compagnie de mon esprit vagabond. J'ai fait le tour de l'île en guettant les bateaux.

J'ai hélé des mouettes, j'ai crié ton nom et le bateau « Louise » a accosté dans le port de Montréal. Tu n'étais pas parmi les passagers.

Alors j'ai tourné le dos au port et j'ai remonté le long du boulevard Saint Laurent, ivre d'air de mers comme un marin qui aurait gagné la quille. En croisant Sainte Catherine, je lui ai offert mon pompon.

J'ai repris La Main, le jeu finissait à mon hôtel. Le fleuve faisait tanguer l'île, il y avait du remous sous les planches. Je suis tombé dans mon lit qui m'attendait les bras ouverts.

Louise m'a fait tourner dans tous les sens de son île.

Elle n'avait eu qu'à laisser glisser sa robe. Son corps était sculpté dans du granit blanc. Sa diaphane peau se teintait de sang quand je la touchais. Sur ses lèvres fraîches brûlait un baiser rouge. L'ardeur dans son regard et la candeur de sa croupe, animale, humaine chante Louise.

Tu es partout là où je t'emmène, dans ce bateau, dans l'avion. Je parle de toi.

Je convaincrai le monde entier de ta présence sur cette Terre. Ne me lâche pas. J'ai presqu'un pied dans la réalité, tous ceux que je rencontre finissent par te connaître. C'est bien la preuve que tu existes et chacun pourra donner ton portrait détaillé. Bien-sûr les différentes versions n'égaleront pas ta beauté ni ta perfection. Seulement voilà, je suis presque vengé de ne t'avoir pas revue. Je doute presque de t'avoir rencontrée.

Je crée ton effigie partout où le vent me pousse. Tu es bannière au vent, les oripeaux du Temps, père des gueux. Que tes ports, ô, mon île, me protègent des mauvais coups, je me bats sous tes armes.

Le drapeau de Louise signale le vent.

L'avion est maintenant au-dessus des nuages, au-dessus de l'île Montréal.

Je me suis séparé de Louise. Elle a gardé la terre. J'ai pris l'air.

TON CŒUR SUR NOS PAS

Le Poète en toi, ton unique originalité ; t'aime, toi, te fait confiance ; fait battre ton cœur qui bat ta volonté d'où naît ton courage.

Tu reçois la tendresse des Muses et tu écoutes le souffle de ton génie dans la paix et le silence.

Et tu dis les paroles inspirées par le Poète.

Tu es le vivant, paisible et silencieux, composant un poème avec les bruits du monde.

La paix et le silence, tu les connais depuis toujours.

Il te faut vivre en paix avec toi et dans ton silence intérieur.

Dehors le monde où s'exprime la complexité humaine.

Dedans, la simplicité du souffle qui porte la voix et le cœur qui bat la mesure.

La mélodie est le dialogue entre soi et le monde.

Les bruits du monde rendent sourd celui qui est occupé par le désir. Le besoin te prive de paix et l'envie brise le silence. Quand tu réussis à être en paix avec toi – que tu t'es débarrassé des besoins, et que règne le silence dans ton intérieur – que ton souffle te suffit, tu jouis de tous les génies qui peuplent ta maison corporelle et qui animent la complexité de ta machine humaine. La machine humaine dont le cerveau est le maître, le ventre le moteur, les membres les outils, et le cœur le guide. Les cinq sens pour te sentir vivant.

Ton poème est donc ton corps avec le monde.

La forme de ton corps poème est le contenu du monde qui remonte à la surface et que tu récoltes et que tu déposes avec ta plume sur le papier en lui donnant la forme des lettres qui font les mots que tu charges d'encre, et remplis de ton sang et qui donne un sens à l'éternité.

Ne te dis pas poète
Ce qui est prétentieux
Tu n'es qu'un visage
Du poète en toi
Le plus souvent roi
Travailleur
Soldat
Vagabond
Et vaniteux

Ne te dis pas poète
Ce qui est prétentieux
Essaie de vivre avec nous
Vivre pas pour nous
Vivre pas pour toi
Vivre avec nous
Ton corps dans nos bras
Ton cœur sur nos pas

LE POÈTE PERDU

Nous pleurons la destruction de Palmyre, les ruines d'une cité antique. Ce ne sont que des pierres. Nous oublions les personnes qui ont toutes un nom bien à elles, et qui sont toutes des œuvres d'art, en chair et en esprit. Là où le Poète s'est surpassé avec une poignée de poussière et une poignée de rosée. Des cœurs d'argile fragile que les bombes écrasent sous les pierres du décor, aujourd'hui.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont les otages de la guerre, la pire des terreurs.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont au coeur de la guerre et des turbulences, entre le tonnerre des bombes et les cris du massacre, pendant la trêve des nuits avec la douleur insomniaque, les yeux hagards des bêtes effrayées, les cœurs bondissants dans les poitrines oppressées, les vents pourris qui sortent du ventre de la bête immonde, les hurlements des sirènes de l'apocalypse et les vociférations des maîtres de guerre dans les haut-parleurs.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont comme les maisons détruites dont l'intérieur est un abîme de torpeur avec des ombres traquant ceux qui râlent encore, bougent ou tentent de se relever; des ombres qui effacent les noms des innocents; des ombres d'une nuit qui ne veut pas finir et dont les aurores sont des soleils de sang noir, des brouillards de larmes.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont les otages des banques qui dévalisent le monde et pillent la planète. Les banques qui évaluent la vie des peuples aux cours de la bourse.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence est terrorisé pour être empêché de réclamer justice et renverser les tyrans; et alors le poète est torturé sur une croix comme un vulgaire criminel, ou fusillé contre un mur, ou bien alors le poète est forcé de se prosterner au pied des tyrans sous le torchon des drapeaux, l'affreux linceul des peuples.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence est réhabilité après la victoire des tyrans et l'intronisation de la nouvelle dictature démocratique. Les tyrans en font un héros et construisent pour lui, le dévasté, des monuments de pierres où, à dates fixes, les peuples iront défiler.

Et l'opposition officielle, dans sa différence établie, transforme le poète en martyr, pour recueillir les larmoiements et les gémissements des peuples qui cultivent le goût de la vengeance et le désir de revanche. Ainsi les peuples sont prêts pour le prochain conflit organisé.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence est affublé d'une nationalité et d'une religion et dans les stades les peuples vont s'adonner à des batailles virtuelles en brandissant leurs signes ostentatoires et en hurlant leurs slogans.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence fait faire des affaires aux banques avec l'argent de la terreur et des guerres.

LE POÈTE RETROUVÉ

Le véritable poète crée la vie à l'instant et renouvelle chaque chose infiniment. La perfection, il ne peut l'atteindre lui-même.

Un poète, une poétesse authentique, c'est l'amour qui se donne à connaître et qui toujours s'enfuit à peine entrevu.

Un poète original, une poétesse inouïe bat le coeur de la volonté.

Les poètes tiennent éveillés les autres.

Nous ne pouvons vivre pour aucune cause, pour aucune idée, aucun patron, aucun poète ni poétesse, ni pour nous-mêmes - mais seulement avec les autres, dans la poésie qui est la vie.

Le poème c'est le corps qui chante l'éternel présent.

Le poème est un cadeau de l'éternité dans les mains voluptueuses.

Il existe une foule de poèmes et chaque citoyen de la Terre invente les siens suivant sa fantaisie.

Certains poètes terrorisent les imaginaires des autres pour imposer la tyrannie de leurs maîtres.

Certains poètes interdisent les questions et imposent réponse à tout, et veulent être pour tout et pour tous.

Le poète s'intéresse au mot très tard dans sa vie, quand il étudie notre civilisation pré-humaine, encore à l'ère de la bestialité.

Le mot est un outil qui sert autant à réaliser qu'à rêver.

Les livres d'histoire sont écrits par des poètes officiels, propriétaires terriens de l'intelligence.

Le poète déchiffre les livres en lisant ce qu'il sait vraiment avec son cœur. Son coeur lui dicte des sentiments et ses sentiments forment sa pensée.

Si les mots du poète grandissent dans le sein de sa mère Liberté, les mots du poète sont fabriqués dans l'atelier de son père Amour.

Si dans son pays d'origine, dans sa famille, le poète ignore le mot et le tout des tyrannies, le poète libre est éduqué avec amour.

Le poète est amour et liberté incarnés. Ta chair telle que tu la vois. Tes sentiments tels que tu les vis.

Les poésies officielles écrites par les poètes domestiques de la tyrannie sont des prisons de l'esprit vues à travers les barreaux d'une cage.

Le poète non engagé par un maître vit avec les autres, mais il ne vit pour personne en particulier. Le poète libre est une humanité et les autres humains ne lui rendent pas toujours son amitié.

Les poètes domestiques sont bien seuls dans leurs salons où leurs maîtres les consignent pour que la vie se taise.

Le libre poète écrit pour chacun dès qu'il commence à parler avec les autres, là où ils se trouvent, dans leurs croyances et leurs préjugés.

Ainsi le poète ne bannit aucun mot, aucun terme ni expression du langage humain. Il bannit seulement l'oppression et l'oppresseur. Le mot n'y est pour rien.

Ce sont les poètes tyrans qu'il faut bannir, il ne faut pas se tromper de cible. Les poètes tyrans savent jouer avec les mots et se jouent de nous, nous trompent hardiment, surtout quand on s'obstine à leur répondre par des mots quand alors il faut les détruire.

On ne parle pas à un tyran, on le détruit.

Le véritable poète, pense à la justice, à ce que l'on a dans le cœur, amour ou haine.

L'ambition donne l'inspiration aux poètes serviles qui passent d'un fanatisme à l'autre.

Les poètes tyrans font passer la servilité pour de l'intelligence.

Les poètes tyrans font croire que le beau est malin et la virtuosité une performance.

Les poètes domestiques cultivent le chacun pour soi. Et le chacun pour soi est un mouchoir de poche qui sert de drapeau aux clients du grand magasin des idées et des joujoux du Mondistan dans une civilisation pré-humaine à l'ère de la bestialité.

Ils sont rares les poètes bien éveillés qui n'ont pour drapeau que l'écrin du ciel et comme rêve le drap de leur peau.

Que mon poème aime !

JAMAIS SEUL DANS SON EXIL

Le poète est incarné. Ta chair telle que tu la vois.

Que mon poème souffre.

J'ai mal aux dents !

Si nous sommes faits à l'image d'un créateur, alors, comme lui, avec notre libre arbitre, nous faisons bien, nous faisons mal; avec nos pulsions animales nous faisons n'importe quoi; avec notre coeur nous répandons l'amour.

À l'image d'un créateur nous créons notre vie, nous inventons nos légendes, nous inventons notre langue; à notre mesure, nous sommes créateurs incarnés dont le contenu émerge sous la forme de notre esprit dans la chair de notre corps éphémère, aussi éphémère que chaque instant dans l'éternité; nous avons le choix de jouir de ce présent cadeau de l'éternel créateur ou alors, nous pouvons aussi nous résigner à survivre en nous reniant, et nous renierons le créateur en nous soumettant à des hommes de poussière et d'eau, pour un petit pain et des jouets nous réciterons par coeur les paroles d'un créateur unique et rigide inventé par les exploiteurs, et nous vivrons ici dans notre enfer intérieur, au purgatoire de l'exploitation, tout en cotisant en argent et prières pour une place au paradis des promesses, car alors, étant soumis et apostats, nous n'aimerons pas, nous ne connaîtrons que l'intérêt et l'usure.

Heureux celui qui aime le créateur en lui et qui de sa vie fait un paradis; peut s'en aller tranquille pour un deuxième paradis, car ayant laissé derrière lui un bon souvenir dans le coeur de ses amis, au coeur éternel de l'amour où toute créature est amie car étant toute égale dans la création.

LA POÉSIE

La poésie est la parole fondamentale et le salut du monde dépend de sa capacité d'entendre cette parole.

L'imagination ne peut avoir de limite, ni la pensée, sinon la conscience cesserait d'exister.

J'aimerai comme un enfant pas encore déformé par les croyances et les préjugés, les jugements et les châtiments. Un enfant le cœur aux lèvres, la tête curieuse, la main généreuse. Un enfant doué pour vivre.

Un amoureux de la vie.

RIEN N'EMPÊCHE

Rien n'empêche personne d'apprendre à parler et à lire et écrire. Quelques-uns seulement auront le cœur qui leur fouettera la volonté, car, amoureux de vivre, ils veulent pouvoir chanter leur joie même des bas-fonds de leur misère ; ils ne se sentent pas seuls à s'aimer dans la dignité et donc ne se plaignent point des épreuves qui leur enseignent l'art de vivre dans la culture

humaine ; et ces poètes, ne comptent pas avec l'espoir ; ni se perdent dans un passé moribond ou un futur menteur ; ni ne croient en rien qui ne les rendent savants et forts ; et ces rares poètes du présent éclairent le monde sans nom ni avoir ; et vous leur devez gratitude à eux qui vous montrent par l'exemple que l'on peut simplement imiter le feu et devenir flamme, pour la lumière du monde.

PIEDS NUS DANS L'AUBE

Pieds nus dans l'aube froide, pieds nus fuyant le dernier crépuscule flambant chaque horizon depuis je ne sais combien de marches. Pieds nus, la peau à vif chargé de sel, je quémande de l'eau, aux arrêts par la soif. Et mon rêve diminue quand mes muscles sont brûlés par la faim. Le Soleil ne fait rien, ni les Étoiles ! Pieds nus dans le vent de poussière, je m'écroule sur mon ombre. Une dernière fois mes paupières ouvertes, sur les éclats dans l'obscurité. J'ai perdu mes pieds nus mais pas mon amour de toi. Je pleure de honte sur ton épaule. Ta main, juste ta main me fait un dernier bien avant mes adieux.

Et tu pleures. Tu pleures sans les larmes. Les larmes qui ont noyé ton amour. Et tu pleures, mais dans ton cœur. Le sang vif de ta joie danse. Danse et tu pleures ! Le rire te rattrapera si tu ne veux pas sombrer, tu cesseras tes pleurs. Et ton amour sera moqueur parce que ton cœur chantera comme un oiseau de joie. Tu reprends ta marche, le corps plein de ton contentement. Tu sers les dents sur ta rage. Ta faim recule. Redresse la tête et vois. Le jour se lève. Tu es en route.

SÉRAPHIN, JUDITH et IBRAHIM

(Nouvelle)

Son petit pied glisse dans la chaussure à talon-aiguille, entre ses doigts longs et fins. Elle attache la bride de cuir noir autour de sa cheville diaphane. Elle allonge sa jambe de ballerine et ses mains frôlent son galbe en remontant jusqu'à l'aine blanche. Elle tire son bas de soie couleur chair, elle défait un pli du bas en tirant la soie sur son mollet contracté.

Elle se lève de la chaise, elle se profile dans le contre-jour de la fenêtre de la chambre d'hôtel où elle finit de s'habiller, ce matin-là d'Avril.

Séraphin a attendu que Judith soit prête à partir, qu'elle ait dormi son compte.

Il la regardait dans la lumière qui éclaboussait sa silhouette si féminine que sa présence était comme un fluide dont les vagues se mouvaient en flammes bleues, en vapeur de lait, il avait le goût à la bouche de l'eau claire, de son corps mélangé au sien. Il s'était habillé exactement comme la veille. Il portait une chemise de coton blanc brodée à la main, le col large ouvert sur sa poitrine nue, il arborait un petit foulard de soie, rouge, autour de son cou musclé pour porter sa tête qu'il coiffait d'un large feutre violet foncé et un peu usé. Ses pantalons de velours à grosses côtes étaient larges, couleur noire, un peu usé aussi.

Par-dessus il avait un petit gilet sans manches qui cintrait sa taille et une veste noire de travail de toile rude; il se servait de toutes ses poches pour ranger ses seuls biens : une montre sans bracelet dans un vieux porte-monnaie de cuir mauve, une clef rouillée large comme la main, un petit carnet de notes effeuillé et un stylo-plume. Il avait en tout neuf euros cinquante, de ferraille.

Judith se retourna sur lui qui la regardait sans la voir car il était dans ses pensées. Elle devina ce qui le tracassait. Il tira ses traits vers le bas de son visage lorsque Judith se mit devant lui. Debout, elle le regardait d'en haut, elle plongeait soudain dans son visage défait. Et puis, en souvenir de cette nuit qu'ils venaient de passer tous les deux. Elle et lui souriaient en même temps. Dans leurs yeux on ne put dire qui avait commencé. Ils joignirent leur lèvres et leur baiser les unit pour l'instant de cette journée où les heures avaient commencé, elles aussi, à unir leurs forces, à se ramasser dans les bras du temps qui les broyait. Séraphin serra Judith si fort par la taille, qu'elle lui mordit la bouche. Le chœur de leurs cris réveilla le silence de l'hôtel, qui était comme un témoin muet, dans le silence de Dieu : un homme et une femme, qui se livraient parce que sacrifiés.

Ils ont desserré leur étreinte. Séraphin lave le sang de sa bouche. Judith repeint ses lèvres en rouge carmin, redresse sa chevelure, se contorsionne devant le miroir pour vérifier l'apparence d'elle-même. Séraphin s'approche de la porte comme s'il allait sortir.

- Prends ton sac, on se tire.

Judith, soudain affolée, ramasse son sac et balbutie :

- Où ?

- T'as qu'à me suivre.

- T'as du fric, pour un petit-déjeuner ?

- Pour un petit déjeuner, oui, pour le reste on a la vie pour trouver.

Séraphin dévale les marches quatre à quatre, son corps souple glisse le long de la rampe. Judith le suit et descend prudemment sur ses talons aiguilles, l'escalier est fraîchement lavé, elle manque plusieurs fois de se casser la figure.

Le patron de l'hôtel, un petit gros à tête de grec, prend le frais en sifflotant sur le trottoir devant la porte. Séraphin

arrive en coups de vent, il aperçoit le taulier, esquisse un pas de danse comme pour changer de direction puis se ravise et va droit à la sortie, en passant près du boss. Il le salue en touchant son chapeau, lui tortille un sourire de connivence mais le vieux le regarde d'un œil noir, il l'inquisitionne :

- Quand allez-vous me payer ?

Séraphin s'approche, l'air bon enfant :

- Cette nuit où jamais.

Le vieux, les mains dans le dos, regarde ses pieds et, en bougonnant, il toise Séraphin qui le regarde dans les yeux, un air idiot sur le front, le sourire narquois dans le coin de sa bouche. Le taulier :

- Qu'est-ce que vous m'offrez en garantie ?

Le vieux con a l'air d'insister et Séraphin réplique comme au théâtre, une phrase dont il semble être lui-même l'auteur :

- J'ai laissé ma valise là-haut dans la chambre, vous pourrez en disposer si je ne vous paie pas, j'ai dedans quelques affaires de valeur.

- Pourquoi ne les rendez-vous pas puisque vous n'avez pas d'argent ?

- Ce sont des affaires de famille, c'est sentimental.

- C'est sentimental ? Et la note à payer : c'est sentimental. Vous n'avez pas d'argent, vous cherchez du travail ?

- Quel genre de travail ?

- Dans un restaurant.

- Ah, je vois, plongeur.

- Ça vous intéresse ?

Certainement pas, monsieur, je suis un artiste, moi, je ne gagne pas ma vie, elle m'est offerte, je suis un poète.

Le vieux propriétaire et le jeune Séraphin se retournent au bruit des talons-aiguilles de Judith qui tricote des gambettes devant l'hôtel. Elle s'approche des deux bonhommes :

- Je pourrais faire le ménage, je suis travailleuse.

- Merci ma jolie. Le ménage je m'en occupe... Occupes-toi de trouver de quoi, si tu veux que ton ami récupère la valise où il a caché un fabuleux trésor.

- Si tu touches à ses affaires, je te casse la gueule.

- Judith.

- Allez-vous en tous les deux avant que je me fâche.

- Salaud.

- Allez, viens, Judith.

Il empoigne la môme par le bras et la tire vers la fuite. Judith se retourne vers le vieux qui jubile en la regardant de ses deux yeux de cochon, il la déshabille mentalement, les deux mains fourrées dans les poches de son pantalon, il rit et bave. La gosse est furieuse, elle crache devant lui par terre avant de disparaître sur les traces de Séraphin qui l'attend au carrefour..

Séraphin lâche un grand coup de sifflet et Judith est déjà sur lui, elle saute dans ses bras, il la serre contre lui.

Les amoureux tournent et embrassent l'Univers avec eux. Le jeu peur durer car la faim ne les fait pas souffrir, ils n'ont que l'eau des fontaines pour vivre. Mais la Terre se dessèche et il faut faire vite avant que la peau des amants ne soit brûlée par le feu inextinguible de ce nouveau temps.

Ils remontent tous les deux l'avenue en direction du Soleil, ils marchent comme à l'affût, ils marchent vite regardant tout autour d'eux. Le ciel, une toile bleue tendue qui va craquer dans l'air sec. Un léger vent enveloppe leurs corps, seule leur âme est fraîche ombre où ils plongent, sans savoir si, à la surface ils nageront encore. Jusqu'à la rive, le passeur compte les pas de ces voyageurs aux sourires heureux. Il les guidera jusque chez la mort dans le noir des nuits. Quand enfin les marins amants de la mer auront trouvé le port d'attache au cou d'une fille qui les trompa, pour une chanson, un peu d'or; la mort les unit dans le linceul d'un lit d'hôtel.

Mais l'amour ne peut pas mourir de faim, il se nourrit de lui-même.

Séraphin et Judith traversent la rue. Ils entrent dans un petit café, où, à cette heure de midi, les tables à la terrasse commencent à se remplir pour le déjeuner. Ils choisissent une table au bord du trottoir. Judith lit la carte, Séraphin est presque allongé sur sa chaise, comme dans un fauteuil, il pose une jambe sur une cuisse, s'étale, décontracte, il baille.

- Qu'est-ce que tu prends ?

- Un grand crème et un croissant.

- Attends.

Judith l'interrompt :

= T'auras assez ?

- Si je prends qu'un café, oui.

- Je crois que je peux t'offrir le croissant. Attends un peu, il faut que je fouille dans mon sac.

Pendant ce temps-là, Séraphin tourne la tête dans tous les sens, il tente d'attirer l'attention du garçon qui zigzague entre les tables.

- Hep.

- J'arrive.

Judith étudie toujours la carte du menu comme si elle tenait à découvrir quelque met extraordinaire qu'elle puisse déguster pour satisfaire son appétit, tant la joie de vivre danse dans son corps à peine posé sur la chaise. Seul son regard est présent. Séraphin cherche à lire dans ses yeux tous les mots qui lui disent qu'il est heureux de vivre avec Judith.

Si le mot existe, c'est que la chose existe. Alors, l'amour existe et Séraphin et Judith aussi.

Judith lève le nez de sa lecture, elle apostrophe le garçon qui se trouve à côté :

- J'ai faim, monsieur.

Le garçon, un parisien au visage gris et à l'œil torve, se retourne.

- Tout de suite, mignonne.

- Eh, vas-y mollo, si t'es pas beau.

Séraphin engueule le garçon qui est déjà loin et qui gueule, lui, vers le comptoir, sa commande :

- Un crème, un café...

Le bruit des paroles mélangé au tintamarre de la ville embrouille l'ambiance chaude de la terrasse encombrée de gens et de marchandises.

Comme par miracle, le garçon est déjà de retour :

- Et voici, les amoureux.

- Et la soustraction ?

- Très juste, drôle même. L'addition donc : douze euros quatre-vingt-quinze.

Judith ramasse le ticket et compte dans sa tête. Séraphin ouvre son poing sur la table et sa main aplatit le tas de ferraille, Judith, bien droite sur sa chaise, sort la main de son sac et fait paraître sur la table un beau billet de deux cents euros.

Judith tient le billet posé sur la table, lâche un sourire de circonstance au serveur indifférent. Séraphin en sursautant sur sa chaise, se réveille soudain et interroge sa compagne qui coupe la question qu'il allait poser :

- Je m'excuse, je n'ai pas de monnaie.

Et elle se rassoit. Alors Séraphin en profite pour poser sa question mais, au moment d'ouvrir la bouche il reste la mâchoire bloquée, muet. Quelle question, en effet, valait-il la peine de poser ? Judith avait de l'argent, et bien tant mieux, de toute façon, avec ou sans il faudrait bien vire et, si c'était avec Judith, c'est évident qu'il l'aimait pour ne pas se passer d'elle, comme si elle était sa vie, comme si elle était la vie.

Judith a partagé le croissant en deux. Ils déjeunent sans parler, ils se fient aux bruits de l'ambiance. Les clients de midi vont et viennent. La chaleur étouffe.

Les clients, ici, ont le choix. On peut même emporter son casse-croûte et sa boisson enveloppés et aller déjeuner sur un banc dans la rue. Les pigeons font l'ambiance et les moineaux piaffent sur votre tête. C'est la fête pour soi tout seul, le défilé de têtes qui vont et viennent et vous, assis sur un banc dans la rue vous fixez les gens. Séraphin et Judith jouent à donner des noms à tous ces êtres que l'on croise dans la vie sans les connaître, ils sont faits de traits grossiers comme des anecdotes à l'intérieur d'un roman. Ils jouent tant qu'ils oublient tout. La mémoire revient et déchire le voile de leur absence au réel, ils se doivent de se lever et faire quelque-chose, mais quoi?

- Si on allait nous promener ?

- Faut que je me trouve un boulot.

- Tu en trouveras en chemin.

- D'accord, par où on va ?

- Par là.

Elle a levé la main en pointant son doigt, elle est debout maintenant, Séraphin l'imite et ils sortent de la foule presqu'à la nage, ils échouent sur le quai du port. Le vent, le calme bouillant, les mouettes criardes. Ils sont haletants. Appuyée à la rambarde, Judith crie :

- Viens, Séraphin.

Elle part en avant vers la mer, il cour presque derrière elle.

Séraphin la suit comme un loup, il est collé à ses pas, il rive sa marche à son odeur. Elle roule ses hanches. Ses jambes légères la portent comme une gazelle, elle marche devant lui pour lui ouvrir la route. Il chasse dans le sentier de sa gloire.

Le couple se promène sur le chemin côtier après avoir longé les quais du port encombré de bateaux de toutes sortes, de tous les pays. Le chemin domine une falaise abrupte qui domine la mer. Le temps est radieux. Un coin de l'horizon reste sombre. Tout le reste n'est qu'éclat de lumière. Le haut de la falaise est coiffé d'herbes balayées par le vent fort. Il faut se pencher en avant pour avancer. Judith arrête de marcher, elle relève son corps qui se déplie dans une claque de vent, elle est assise de force et, ses paroles sont noyées:

- Arrêtons-nous.

Séraphin n'a pas tardé à la rejoindre et il se couche près d'elle dans les hautes herbes.

La fille s'approche du garçon, bouge comme un vrai félin. Son corps ondule à la surface de l'herbe tendre, sa chair frémit sous sa peau transparente, blanche rosée, comme l'hymen d'une vierge. Elle balaye de ses longs cheveux noirs le visage de Séraphin.

Séraphin la regarde faire dans la tranquillité de son désir il sait que c'est elle qui l'appelle. Il a croisé les bras sous sa tête et semble attendre que la mer s'ouvre tant il est prêt à se donner à elle dans le calme parfait de son âme. Judith défait sa robe, son soutient gorge, sa culotte. Dans la discrétion de la nature elle commet ses actes d'instinct, pour son amour. Ses seins se gonflent de sève, sa croupe se fait large, elle cabre ses reins, s'ouvre à lui, Séraphin.

Il est encore plus beau lorsqu'elle est nue. Elle ouvre sa braguette et lui fait un plaisir coquin. Goûte à la force du désir, emportée par les flots. Le marin la trouve sur sa quille. Pauvre goélette de pacotille, fille mouillant mon port, je monte à son bord.

Ils se sont assoupis, le temps au vent de passer sur eux, emportant les nuages.

Le Soleil avait basculé derrière l'horizon quand ils se sont mis debout et ont repris leur marche, en direction de la ville.

- Viens, lui avait simplement dit Séraphin.
Et elle l'avait suivi. Et elle a bien fait, de le suivre, cet amoureux-là. Elle ne s'ennuyait jamais avec lui.
Ils revinrent sur leurs pas et Séraphin ouvrait la marche. À l'horloge du port il était huit heures. La journée avait été magnifique et les gens s'attardaient dehors, avant les souper.
Ils entrèrent dans le petit café de ce matin près de leur hôtel.
Camille, le patron, s'affairait derrière son bar à servir des apéritifs quand Séraphin fit son entrée. Il se dirigea tout droit entre les clients, fit le tour et passa derrière le bar. Là dans un coin entre des caisses il prit sa guitare. Camille qui l'avait senti dans son dos laissa tomber malgré lui :
- Bonne chance, Séraphin.
Séraphin s'effaça, vite fait, et rejoignit Judith qui l'attendait dehors.
Judith est assise à une table avec Ibrahim qui sirote un café :
- Bonjour Ibrahim.
- Bonjour Séraphin, comment tu vas ?
- Bien, merci. Tu es prêt ?
- Dans deux minutes. Assieds-toi.
Séraphin s'assoit à la table entre Ibrahim et Judith.
Maintenant ils forment un cercle pour se concerter. Ils n'ont pas besoin de beaucoup de mots pour se comprendre. Ils se connaissent bien, ils savent qui ils sont : des artistes. Ils vont bientôt entrer en scène et ils se détendent une dernière fois avant de bondir à l'assaut du public. À la prochaine manche, ils feront les comptes. Maintenant le compteur est à zéro, c'est un nouveau jour, il faut en profiter d'être là tous les trois, réunis pour le Grand Mystère.
Ibrahim sort avec précaution de sa veste de costume, un étui à cigarettes. Lentement, il en choisit une, la porte à la bouche, referme son étui en le faisant claquer d'un petit coup sec, d'une autre poche il sort un joli briquet doré qu'il fait claquer aussi et qui étincelle dans sa main. Il porte la flamme doucement jusqu'à la pointe de sa cigarette, tire une longue bouffée de fumée qu'il rejette en l'air après l'avoir dégustée.
Le scénario est le suivant : un vieux monsieur riche a rencontré une pauvre fille des rues et, par charité, il l'invite à manger au restaurant. Pendant ce temps, l'amoureux de la fille est à sa recherche. Il entre par hasard dans le restaurant où sont attablés le vieux et la fille.
- Comment, c'est encore toi, et moi, moi qui te cherche, moi ton fidèle serviteur que tu trompes pour un repas.
- Pour un repas, pour un repas ?
La fille se lève et continue à crier :
- Ça fait trois jours que je n'ai rien mangé. Tout ce que tu me laisses, c'est les restes.
Le garçon se fâche :
- Les restes, des restes ?
Il se tourne vers le vieux qui tremble de peur. Il fait semblant de lui donner une tape sur la tête mais, dans son mouvement, il accroche exprès la perruque du vieux. Son trophée à la main, le jeune annonce à la cantonade :
- Il ne reste rien sur la tête des vieux qui volent la jeunesse.
Alors, le vieux, se sentant humilié se lève, va pour récupérer sa perruque, esquisse un geste mais le jeune garçon, plus fort et grand que lui avance pour le faire reculer vers la porte en brandissant bien haut la perruque. On croyait que le jeune allait frapper le vieux.
D'un coup la claque partait et l'assistance sursautait, et c'est le jeune qui s'affalait. Sur quoi, Ibrahim se hâtait de dire :
- Merci messieurs-dames pour notre petit théâtre.
Ibrahim saluait tout le monde et Séraphin se relevait pour saluer avec lui, et Judith, et tous en chœur passaient leur chapeau en disant de belles paroles, des mercis les amis, à votre bon cœur, la paix soit avec vous...
Ils ressortaient triomphant comme des stars après leur show, ils comptaient ensemble la recette et se la partageaient en parts égales et ensuite, avec de quoi pour tenir deux ou trois jours d'avance, ils décidaient : c'est le temps des vacances, il faut se lâcher. Séraphin partait avec sa pépée dans la nature, et Ibrahim allait draguer dans sa chasse personnelle.
Une fois les dettes payées au taulier, Séraphin et Judith avaient des ailes.

CHIFFON

(Conte)

Il était une fois une petite souris qui s'appelait Chiffon. C'était une jolie fille qui vivait dans les rues de la Ville. Elle se promenait d'un quartier à un autre, avec à son bras un petit panier en osier. Et elle était magicienne.

Elle chantait sur les places le mystère de sa création.

Tout le monde aimait Chiffon. Sauf les jaloux parce que Chiffon apportait la joie de vivre. Elle riait et sautillait sur le macadam et elle dansait une ronde autour de laquelle se pressaient les badauds et les badaudes.

Chiffon était la vedette à Paname. Elle faisait tourner la ronde des rires et des pleurs.

Ses ennemis ne pouvaient s'empêcher de rire et de pleurer mais ils étaient jaloux et avaient envie de la mordre.

Et Chiffon chantait, sa jolie voix était si belle et si puissante qu'on l'entendait de loin et la reconnaissait.

On courait au spectacle de la souris.

Une nuit, Zigotto, un énorme chat rapiécé à l'âge antique passa près de la place où Chiffon donnait une représentation de ses talents.

Zigotto venait des ruelles malfamées de la Ville. Il levait la patte sur la roue d'une voiture quand la voix mystérieuse commença.

La voix venait de loin. D'un élan il sauta en haut d'un mur et du mur dans une gouttière, et de la gouttière il grimpa sur le toit. Du haut du toit le chat voyait la place. Des gens faisaient la ronde en chantant et se donnaient la main en tournant, gesticulant autour de la môme Chiffon qui s'égosillait en poussant sa goualante de souris.

Les sons aigus de la voix de Chiffon percent les oreilles du vieux matou. Zigotto a des frissons qui lui hérissent son poil noir.

Zigotto baille et se laisse tomber et dégringole du toit par le chemin de la gouttière. Sans que l'on sache par quel miracle, il arrive sur le pavé de la place, se faufile entre les jambes des fêtards. Il s'assoit sur le bord du cercle. Il contemple avec ses deux yeux usés. La jolie petite souris se donne comme une diva.

Chiffon finit sa chanson sur une note pathétique. Et toutes les choses vibrent, et la note de sa voix monte plus haut. Le monde sur la place regarde le ciel.

Zigotto a assisté au miracle et, malgré sa longue expérience de vie sur cette terre, il est étonné de ce qu'il vient de vivre. Il a vu et entendu comme tout le monde, et la souris a disparue.

Comme les autres spectateurs, il est un peu déçu car il aurait aimé voir la suite du miracle. Zigotto garde en lui le souvenir agréable de cette souris qui lui procure des idées appétissantes.

Zigotto se promet de rencontrer à nouveau Chiffon mais, cette fois il essaiera d'en savoir plus, sa curiosité naturelle de chat le pousse à agir.

Le vieux matou retourne dans sa ruelle. Il s'endort et rêve.

La Ville se repose de la journée et laisse aux gens de la nuit la liberté de profiter d'elle. Ainsi, pendant que les honnêtes gens dorment, les souris, et les rats dansent avec la Ville.

Cette nuit-là, Chiffon donne rendez-vous à un rat, un bon ami à elle. Ce rat s'appelle Filoche. C'est un bon gars qui a fait son trou en ville. L'air triste et songeur, son museau traîne au ras du sol. Pourquoi ce rat est-il si triste ?

Parce qu'il est orphelin, Filoche. Son fil est rompu. Et, quand il essaie d'en rassembler les bouts, cela lui fait un nœud chagrin dans le ventre.

Filoche traverse l'avenue déserte. Il marche au milieu du trottoir sans se presser. Il contemple la nuit étoilée, le ciel bleu pur au-dessus de la Ville illuminée. Filoche trotte dans le vent des rues. La nuit, moulée dans l'ombre violette avec un bouquet de feux d'artifices, répand son parfum d'ambre. Une nuit voluptueuse.

Filoche tourne dans une rue chic avec ses vitrines brillantes d'or. Il renifle le macadam propre où les traces de souliers ont une odeur de talc. De temps en temps il renifle une odeur de pieds et il sait que quelqu'un est passé par là qui n'est pas du quartier. Un quartier où les chiens font là où on leur dit de faire. L'ordre règne même dans le caniveau.

Chiffon est assise sur un banc, son petit panier à côté d'elle. Elle noue son fichu quand Filoche arrive.

- Bonjour Chiffon.

- Salut, Filoche.

Ils se font la bise sur le museau et Filoche s'assoit sur le banc à côté d'elle.

Chiffon croise les jambes et appuie sa tête sur une main. Elle a l'air d'une penseuse.

Filoche gratte ses poches. Il en sort un petit paquet de tabac gris avec des feuilles pour rouler, et une grosse boite d'allumettes. Il confectionne une cigarette et Chiffon commence à lui parler dans le silence de la place; le murmure des eaux dans le caniveau et les coups de vent des rues.

- J'ai réfléchi. Mais j'ai rien trouvé. Quand on rêve on est riche. Au réveil on est pauvre. Je n'aime pas les rêves. Je jouerai. Pour repousser la nuit.

Chiffon se redresse sur le banc, ses petits pieds ne touchent pas le sol. Elle se tient droite et tourne la tête vers Filoche qui fume.

- Il faut empêcher la nuit de descendre sur la Terre. Il faut qu'elle reste en haut du ciel. On doit la voir éclairée sinon on se perd dans le noir. Le noir. La peur de vivre pas du tout.

Chiffon saute du banc. Elle marche de long en large en agitant ses mains. Filoche pose sa veste parce que le temps est bon. Il s'étale, décontracté, sur le siège du banc.

Chiffon s'emballe.

- Allons, Filoche, il faut quitter notre apparence, rejoindre les lutins pour la danse.

Filoche ouvre enfin la bouche, une volute de fumée âcre s'envole et Filoche, dans un nuage, invente une réplique :

- J'suis pas pressé pour faire rien. Mais, s'il faut allumer les lampions de la fête, moi, je suis partant.

Chiffon prend sa corde à sauter dans son panier.

- En avant, Filoche. Suis-moi, j'vais dans les Halles.

- Les Halles ? C'est un trou à rats.

- Justement, on va les rassembler.

- Pour un grand soir?

- Un super chaud !

La petite souris crie. Le rat saute en l'air, retombe sur ses pattes, crie son enthousiasme. Il remet sa veste, Chiffon se passe la patte sur le museau et époussette sa robe grise.

Ils sont prêts. Ils se prennent par la main et partent du même pied en direction de la joie.

Ils chantent en chœur :

« La joie de vivre a des amants.

Gare à l'eau vive, gare aux serments».

Chiffon et Filoche descendent le boulevard, la nuit est presque noire. Les réverbères font des tâches de lumière saumâtre à travers l'épaisse buée grise qui enveloppe la Ville.

Tout le monde dort. Sauf la Ville qui veille avec les gens de la nuit. C'est le banquet de l'ombre, des feux follets. Parfois sont invités des trous noirs et des comètes. Les étoiles filantes font le service en robes de cristal.

Filoche lève la tête et aperçoit la Lune à travers les nuages. Le vent mauvais soulève la poussière et la sueur de la Ville.

- Je n'aime pas ce temps. La Lune est cachée par des nuages d'encre.

- Mon étoile n'est plus là.

- Dépêchons-nous, il va pleuvoir.

- On s'abritera sous une porte cochère.

- Ça nous rappellera le bon vieux temps.

- Ça fait longtemps qu'on s'est connus.

- À la dernière... Ce jour-là j'avais gagné un paquet.

- Fini c'temps là.

- Oui, mais ils ont encore besoin que j'leur donne.

- Que veux-tu leur donner, tu ne possèdes rien.

- J'ai quand même quelque-chose qu'ils n'ont pas.

- Qu'est-ce qu'y z'ont pas, Chiffon ?

- La joie de vivre.

- Ah, ça, alors, c'est vrai. Tu es la joie de vivre personnifiée. T'es ma mascotte, Chiffon.

- Non, je ne suis pas à toi.

- Pourquoi ?

- Je ne suis à personne.

- Et moi, j'suis tout seul ?

- Mais non. Tu comprends pas, toi, c'est pas pareil. Je t'aime bien.

- C'est vrai ?

- Mais, oui, Filoche, c'est vrai que je t'aime bien.

- C'est chouâtte.

Ils marchent vite dans l'obscurité. Des rares voitures passent en frôlant l'air tiède et humide de l'avenue. Les façades de pierres sont noires charbon.

- On va passer prendre Pantruche, notre ami chien.

- Tu sais où il niche ?

- Près de la place du Châtelet, rue aux Ours. Il a installé son atelier dans une cour. Il peint jour et nuit.

- T'aimerais qu'on l'emmène avec nous ?

- Ce soir, oui, on va passer le prendre.

Ils accélèrent le pas. La nuit est partout.

Ils traversent le boulevard Sébastopol, prennent la rue aux Ours. Au coin de la rue Quincampoix, ils pénètrent dans un immeuble moyenâgeux, haute maison de trois étages surmontés d'un toit pointu. Sous ce toit vit un artiste chien qui peint des gouaches et des aquarelles de Paris. Il s'appelle Pantruche. Mais, qui est-il vraiment ce chien ?

Une dernière pluie de cordes s'abat sur la Ville. Zigotto ronfle sur son galetas. Les premiers rayons de l'aube fendent l'obscurité du grenier. Des perles d'eau suspendues à des fils de soie.

Les moustaches du matou frémissent, un rayon de soleil lui chatouille la paupière, il ouvre un œil. Ses oreilles déchirées se dressent pour écouter la rumeur qui se lève.

Zigotto se pelotonne quand il perçoit des cris et des rires et les sons d'un orchestre qui bat des mesures endiablées de blues.

Zigotto souffle dans le vide, se hérisse sur ses pattes maigres et crache la gueule grande ouverte pour montrer ce qui lui reste de crocs. Il rouspète après les faiseurs de bruit; les empêcheurs de dormir en ronronnant.

Zigotto s'attend à voir surgir quelque ennemi. Le grenier est vide. L'orchestre infernal et les cris de la bamboula continuent.

Soudain la plainte lascive d'un saxo ténor vibre en trémolos. Le plancher et la toiture du galetas du chat sont agités par la tempête de sons, l'orage de bruits, le raz de marée des cris perçants. Zigotto hurle un miaulement d'effroi, toutes griffes dehors, il saute en l'air en rebondissant sur ses pattes squelettiques, crache tous azimuts. Puis il se sauve en courant plus vite que lui-même par la porte du grenier. Il saute dans l'escalier et se laisse rouler en boule ébouriffée qui crache, miaule, explose de fureur.

Zigotto se retrouve vite dans la rue, cabossé et chiffonné, les moustaches en désordre et la cervelle à l'envers. Il traverse, s'arrête près de la roue d'une belle Cadillac, lève la patte et pisse un long jet d'urine sur la jante en argent, souillant le caoutchouc du pneu tout neuf.

Zigotto est fier de lui.

- Ça, ça sera pour les chats de luxe en attendant qu'ils se fassent bouffer par les rats - pense ce matou des rues.

Au troisième étage, dans l'atelier de maître Pantruche, la fête fait le beau temps.

Dehors, le vent balaye les derniers nuages et sèche le macadam noir de pluie qui redevient gris poussière de ville.

Pantruche souffle dans son saxophone et une volée de notes s'éparpille dans l'atmosphère surchauffé de l'atelier. Chiffon l'accompagne avec son harmonica, elle tape le rythme avec ses pieds en dansant. Les griffes d'or de Filoche pincent les cordes de la guitare. En un accord final les trois musiciens se rejoignent. Pantruche pose son saxo et regarde par la fenêtre. En bas, dans la rue, l'agitation des hommes et des marchandises a déjà commencée à cette heure matinale.

Pantruche ouvre la fenêtre et crie : Zigotto, Zigotto !

Le vieux matou entend son nom et reconnait la voix de Pantruche. Il grimpe à perdre le souffle les trois étages de la maison où habite Pantruche.

Le maître a à peine ouvert la porte que Zigotto paraît.

- Bonjour maître.

- Bonjour Zigotto. Je t'ai fait venir parce que je tiens à te présenter mes amis que voici : Filoche et Chiffon.

- Pour ce qui est du bonhomme, je connais pas. Mais, pour la dame, on s'est déjà vus.

Chiffon fait la timide. Filoche s'approche de plus près pour voir l'ami de Pantruche. Zigotto ne quitte pas des yeux Chiffon.

- Alors, ma jolie, tu viens montrer tes talents à maître Pantruche ?

Pantruche prend la parole pour expliquer :

- Ils sont venus me chercher hier soir pour aller faire la fête mais le mauvais temps nous a obligé à passer une nuit blanche ici, à causer, à blaguer et puis, comme tu vois, ce matin, on s'est mis en train, en musique.

Zigotto se tourne vers Filoche qu'il examine de haut en bas et de bas en haut. Filoche sent le regard scrutateur du chat qui le découpe avec un laser.

- T'es costaud et pis t'as pas l'air bête, lui dit Zigotto.

- J'ai mon certificat et puis chais m'battre.

- T'auras pas l'occasion de te battre avec Zigotto, souligne Pantruche.

- Les amis de mes amis sont toujours mes amis, rétorque le chat.

Et alors ils se mettent à parler tous en même temps. Pantruche élève la voix au-dessus des autres et annonce :

- À table.

Le chat, la souris et le rat s'assoient autour du plat fumant que Pantruche a posé au milieu d'eux. Des viandes rutilantes, des poissons dorés, des os moelleux.

Pantruche sert à la souris un bol de lait avec des croûtes de pain dur pour tremper dedans et un gros morceau de gruyère avec des trous.

- Que c'est beau, dit Chiffon.

Les amis dégustent le repas de fête dans le silence gourmand. On entend le bruit des mandibules qui mastiquent. Le croquement des os, les coups de langue, les grignotements de pain.

Pantruche ouvre une bouteille de vin et les amis se passent le goulot.

Ils rient de toute leur gueule. C'est des hum. Des oh. Des ha. Des olala. Des que c'est bon. À la tienne, passe-moi la boutanche, que je me rince le gosier.

Ils lèchent leur plat jusqu'à la dernière miette.

Les quatre compères sont repus. Zigotto, Filoche et Chiffon sont affalés dans les fauteuils et commencent à digérer en somnolant.

Pantruche erre dans son atelier au milieu de ses toiles. Il cherche l'inspiration du moment. Il marche de long en large devant sa dernière création installée sur le chevalet.

C'est une grande toile représentant un bout du trottoir de l'avenue de Clichy, devant le célèbre cabaret du Moulin Rouge. Au-dessus du Moulin Rouge, des maisons du quartier avec, au lointain le dôme du Sacré-Cœur, et un bout du ciel.

Maître Pantruche est un maître reconnu par les peintres de Montmartre. Il peint Paris, il recrée l'ambiance des rues, l'atmosphère de la Ville avec des galeries de portraits de gens de tout acabit.

Les messieurs de la critique, préférant l'art conceptuel des salons petits-bourgeois, ont profané l'art populaire du maître incontesté du tout à la rue, et ces messieurs, à l'âme policée, ces messieurs qui détruisent en une nuit ce que les artistes font en une vie, ont déclaré récemment que Pantruche ne peignait que des merdes de chien. Le maître leur a bien répondu en leur disant :

- Je ne vais tout de même pas me mettre à mordre. Je peints, et vous jappez, vous aboyez : chacun son métier.

Maître Pantruche s'agite devant son tableau, les convives font silence en l'observant car chacun sait qu'il va parler.

Pantruche est un vieux chien du quartier, il y est né, il y mourra sans doute. Son poil roux usé est tâché de peinture. Son regard de myope se pose sur les choses avec acuité, ses propos perspicaces sont écoutés par la tribu des bonnes gens.

- Le problème de la culture, c'est qu'il y a beaucoup d'agents conservateurs. Cette pollution empêche les jeunes plantes de gravir. Comment voulez-vous profiter du soleil quand vous êtes enduit d'une

couche de pétrole ? C'est impossible ! Alors, pourquoi puisez-vous toujours dans les mêmes sources polluées, vos produits exterminateurs ?!

Silence. L'assemblée ronronne. Le maître de parole reprend :

- Nous avons ici une toile d'artiste peintre; le public; et, au milieu, l'auteur du tableau. Quel est selon vous le plus important des trois ?

- Ta mère, lui souffle Zigotto. (Rires)

- Toi, Pantruche, dit Chiffon.

- Non, dit Filoche, le plus important des trois c'est la toile qui te fait vivre grâce à la générosité du public.

- Et qu'est-ce qui est le plus important pour un peintre qui est censé vivre son époque ?

- C'est quoi : époque ? demande Chiffon.

- Époque c'est aujourd'hui, simplifie le maître.

Pantruche regarde les animaux dans les yeux. Une cour des miracles avec leurs portraits dans son espace mental sensible. L'artiste s'extasie devant ses amis ébahis.

- Le plus important de tout, mes amis, c'est ce qui se passe devant la toile. J'ai beau renifler mes peintures depuis cinquante ans, essayer même de peinturlurer avec ma queue, ma conclusion la voici : ce qu'il y a de plus IMPORTANT dans mon œuvre c'est ce que j'ai vécu en étant devant mon chevalet, en tant que peintre. Vous devrez juger mon travail en connaissance de cause, messieurs les critiques - mais vous jugerez aussi en fonction de vous, si vous avez du cœur et des tripes. La critique fait partie du bonheur car elle participe à sa perfection. Tandis que ces messieurs-dames qui ont pour profession de foi de critiquer le travail des autres et qui ont de plus les bras à l'envers : ces critiques sont un malheur à la critique.

Zigotto s'est assoupi sur le tapis, Chiffon rêve en fixant le pompon du bonnet sur la tête de Pantruche perdu dans ses paroles. Filoche grimace d'effort et tend ses deux oreilles pour attraper chaque syllabe.

Chacun comprend à sa manière.

Le chien Pantruche se couche sur le tapis devant sa toile de maître. Le rat Filoche vient se blottir entre ses pattes de devant, leurs moustaches se touchent presque. Et le vieux, très vieux matou Zigotto ronfle au fond des coussins et Chiffon, la tite souris, palpite de vie.

Pantruche, Filoche et Zigotto. Et une souris, une drôle de souris.

Elle s'appelait Chiffon et nous faisait rire et pleurer en rond.

La maison faillit s'écrouler sous les coups redoublés dans la porte. Les bêtes sursautent ensemble.

Un grognement horrible se fait entendre et le bois et les pierres des murs tremblent, les trois peluches claquent des os.

- Ou-vrez !

Les deux syllabes prononcées comme une sentence à venir, un couperet qui va descendre et trancher le nerf vif de la vie aux coupables dont on attend les noms.

- Qui est-ce, ose souffler le chien.

Une voix de cochon vocifère :

- Monsieur, Verrat, propriétaire !

- Merde de cochon, dit le chien. J'ai pas payé mon loyer au taulier.

Pantruche est aux abois.

- Attendez ! Crie une voix jolie qui sort du haut de l'armoire - Chiffon s'y est réfugiée au moment de l'attaque.

Mais le cochon ne l'entend pas de cette oreille là et fait feu de tout son bois en vociférant à nouveau :

- Deux mille cinq cents euros, monsieur Pantruche, artiste peintre de son triste état.

Le chien grogne de colère à l'insulte. La porte rebondit dans ses gonds. Le verrat donne des coups de butoir avec son groin, fâcheux.

- Je vais chercher dans ma cachette dit Chiffon et elle dégringole de l'armoire puis disparaît.

Le chien, qui retrouve soudain confiance, gueule, pour faire rire ses amis et faire enrager le propriétaire :

- Vivra bien qui verra !

Les animaux rient comme des bêtes, monsieur Verrat trépigne avec ses sabots.

Dans l'atelier, c'est la liesse lorsque Chiffon apporte son petit panier rempli de monnaie. Le rat aide la souris à glisser les pièces et les billets de banque sous la porte comme dans la fente d'un guichet de banque.

- Deux mille quatre cents quatre-vingt-dix neufs francs. Il manque un franc.

Filoche :

- Ça fait beaucoup moins cher sur l'étiquette et puis c'est le franc symbolique pour les dommages et intérêts à cause que vous êtes un cochon.

- C'est de la ségrégation, répond l'intimé.

- Les cochons n'ont pas encore été réhabilités, ajoute Zigotto.

- Faut que tout le monde mange, ajoute le rat.

- Faut partager. Souligne la petite voix.

On aime la vie comme on est son amant.

SE SOUMETTRE

Se soumettre à une idée ou se soumettre à une croyance, ce n'est pas vivre, c'est se renier soi-même, c'est mourir à petit feu, c'est haïr la liberté.

Vivre, c'est respirer l'air frais, goûter la douceur de l'eau, la caresse des femmes, le rire des enfants.

Nous sommes sacrifiés d'avance, je ne vois pas pourquoi nous devrions nous sacrifier une deuxième fois.

Vivre c'est profiter de toutes les richesses de l'Univers qui sont à notre portée et qui sont gratuites. Toutes ces choses qui ne sont pas dans les magasins. Les fruits de la nature, l'amitié, le dialogue avec les animaux.

Vivre est effrayant quand le soleil brûle ou que bougent les montagnes ou que gronde la mer. Mais c'est le cœur qui le dit.

Y a pas de paradis dans les livres mais seulement sur la Terre, si tu sais voir la beauté même quand il ne fait pas beau tous les jours.

Tu respires l'air frais, tu goûtes la douceur de l'eau, tu aimes le rire des enfants. Tu souffres quand tu vois d'autres souffrir. Alors ton cœur est plein et cela fait une vie.

Tu es révolté de l'injustice mais tu sais aussi que parfois tu peux être injuste et qu'il t'arrive d'être méchant.

Et tu ris, au gré des vents tu sèmes des enfants. Et surtout tu ne joues pas au saint homme ce qui est la pire des hypocrisies.

Nous avons tous un petit coin sale. Oui, il n'y a pas d'anges sur Terre. L'Humain est fait ainsi ! Ce n'est pas un ange et ce n'est pas non plus un diable. Tu croasses avec les corbeaux et tu te moques des bigots.

JE MUSE

Elles sont toutes dehors celles qui me cherchent et c'est gratuit! L'ordinateur est inutile. Quand tu as une tête et un cœur, tu as tout ce qu'il faut, le bonheur d'être vivant et le bonheur d'être aimé, par toi, au moins !

Cherche ta muse par les rues et les sentiers, dans la ville, au milieu de la jungle. Ta muse t'attend et fait durer l'attente pour éprouver ton ardeur au bonheur.

Si la muse est là, le poète recopie son chant sans oublier une voyelle ni un accent. La muse que tu trouveras est celle qui a besoin de toi pour que tu entendes sa voix.

Sur le chemin de l'amour il y a l'autre et il y a toi.

Écoute le silence. Les bruits de ton corps sont la ruine du néant, parce que tu es vivant. Ta vie sera bruyante. Ta vie aura passée comme une partie de poker. Tu la perdras et, en attendant, tu la gagnes.

Parce que tu as reçu la vie gratuitement tu te dois de te donner à elle sans rien attendre d'autre que l'instant de ta mort. Et comme tu trouves le temps long à force de compter tes pertes, tu t'ennuies.

L'imagination n'a besoin de personne, que de toi, et de ton autre désiré que tu aimes déjà : toi, qui attends après toi.

Toi qui t'aimes, tu peux aimer.

Et souris ! Non d'un chien!

Les autres se sentant à leur aise viennent et te saluent.

LEÇON D'HISTOIRE UNIVERSELLE

L'augmentation du budget des armées par les grandes impuissances a pour but de subventionner les industries des religieux capitalistes, avec l'argent des peuples, afin de développer les nouvelles découvertes scientifiques et technologiques, et d'acheter des savants pour inventer et fabriquer du nouveau matériel, pour affiner la malice des polices, la virtuosité de la terreur, les performances de la surveillance des citoyens, et l'espionnage des concurrents. Grâce à la terreur, grâce à la torture, aux emprisonnements des opposants et des critiques; grâce aux guerres colonisatrices, les industries font des progrès technologiques et perfectionnent des inventions qu'elles testent sur le terrain puis qu'elles manufacturent en grand nombre pendant les trêves surnommées ironiquement « paix », entre les massacres, génocides, révolutions etc... et popularisent ces inventions et ces produits en ouvrant de nouveaux marchés de biens de consommation et réalisent des bénéfices de croissance.

Les guerres nous ont apporté le progrès ! Grâce aux guerres les artistes créent des chefs-d 'œuvres : Picasso a peint « Guernica » grâce au Général Franco...

Les guerres servent à consolider les murailles de la civilisation dominante et sont indispensables à la vie du clergé capitaliste : « au nom du père le Profit, du fils le Crime et du saint esprit l'Argent».

Les papes du capital sont les banquiers, et les cardinaux les actionnaires, et les évêques les politiciens, et les curés les fonctionnaires, et les fidèles les travailleurs.

Les artistes fidèles au capital décorent les magasins et habillent les idoles, font la musique d'ambiance, changent les modes pour varier la liberté de choix des consommateurs qui acceptent de se taire.

L'IDIOT VOIT L'IDIOT

Alors, si tu veux sauver ta peau, faudra savoir faire l'idiot pour paraître intelligent et avec cette malice tu pourras être virtuose et performer en exploitant

les riches et en faisant travailler les pauvres !

Bah voui, j'fais l'idiot, pour dire vrai et plus vrai encore, comme désespéré de n'avoir que ma grande gue... et mes p'tits bras parce que je ne pense pas pouvoir changer la nature humaine. Pis, faut pas être susceptible, tu connais mon style cynique, mon style taquin malin et mon style voyou d'la culture ! La vie c'est les vacances et je prendrai toujours ma part ici et tout de suite ! J'chuis pas du genre à m'apitoyer, j'chuis trop sensible pour être vraiment idiot.

La haine des couillons fait la laine des moutons.

La liberté, par définition, n'a pas de limite.

Les idiots sont très nombreux.

Chacun veut le droit et rarement les devoirs.

Copier-coller les bêlements du troupeau ou les citations académiques pour une poignée de foin ou des palmes anorexiques.

Philosophe de comptoir ou branleur de salon, boyaux éructant ou colon fumant, le client fait son choix, par devant ou par derrière, il se fait mettre devant témoins payants. Le resquilleur de la parlure barbotte dans les vomissures antiques tandis que le dévot de l'ordure se roule dans les crachats civilisés.

Les réseaux sociaux : pour les esprits forts c'est un bon outil d'échange en même temps qu'un jeu qui peut inspirer à cause des réflexions/miroirs de la société présents dans l'attitude/dialogue des internautes, c'est aussi un outil excellent de propagande qui utilise cette place publique parfaitement quand il tient compte que 98% des utilisateurs sont à 50% des idiots/collaborateurs du Mondistan et 50% des peureux/errants dans le purgatoire infini de leur non-vie. L'enfer y est bien représenté aussi et le paradis avec son libre choix de promesses (à condition bien-sûr que les soumis consomment et se taisent).

La vie est le scénario d'une comédie/tragédie où il faut apprendre à jouer tous les rôles, faire les dialogues et la mise-en-scène suivant notre fantaisie et ça s'appelle avoir du style, de la classe !

Liker n'a pas d'effet sur moi sans paroles
Sortez de vous-mêmes ou restez enterrés
Ne me dîtes pas comment taire ma liberté
Je m'amuse et joue par cœur tous vos rôles.

L'AMITIÉ EST L'ÉGALITÉ ENTRE LES AMIS

S'il faut qu'on se parle, alors il faut d'abord se regarder dans les yeux et aimer dans l'autre l'humain en nous.

Il y a l'humanité en nous comme culture commune qui nous ressemble et puis nous rassemble, malgré notre point de vue différent.

Et quand on est capable de se faire ami avec le premier humain qui a vécu ici, et d'aimer le dernier étranger qui arrive à l'instant, quand on est entouré d'amis, on l'a notre pays, à nous. Nous les exilés perpétuels qui tournons en rond sur cette Terre – une île flottante dans l'Univers !

Ceux qui sont nos ennemis fuient notre regard et brandissent leurs insignes et leurs drapeaux pour nous rallier à leur haine de l'autre, inventant un ennemi sur lequel repose la bassesse des nations.

L'Humanité est le pays des amis quand les politiques se regardent dans les yeux sans fuir ce qui est heureux. Et ce bonheur contagieux impose sa paix aux passions qui nous enchaînent.

Et lorsque l'on est entouré d'amis, si surgit l'ennemi de notre cause humaine commune, on a vite fait de le repérer et de l'empêcher de nuire.

L'égalité entre les amis est la fraternité des libres.

MAINTENANT

Ce que je ressens maintenant c'est que nous devons nous rassembler autour de quelque-chose qui symbolise la joie de vivre toujours. Nous devons rassembler nos ancêtres que les violences colonisatrices ont reléguées aux oubliettes.

Ce que je ressens c'est que nous, les peuples, c'est-à-dire tout le monde, nous avons plus que jamais besoin de retrouver notre dignité dans l'accomplissement des gestes simples du vivre ensemble.

Ce qui fait nous autres, c'est : se sentir vivre, dans le passage obligé de l'éternité, entre les minutes mécaniques des travaux et des jours.

Réinstaller nos horizons infinis devant la ruine des murs aveugles des soumissions et ouvrir le ciel à nos morts inconsolés.

Naître sans peur.
Vivre sans peur.
Mourir sans peur.

J'en suis encore à aujourd'hui et à ce que je fais de bien maintenant.

DE MÉNILMUCHE À PANAME

Rêver mieux
Belle pensée ! Oubliée ?

Lorsqu'on dit à une femme qu'elle est jolie, on n'est jamais le premier ! Il y a toujours un c... qui y a pensé avant !

Ouais, mais c'est celui qui le dit qui peut en tirer avantage en lui balançant un sourire, à la grisette ! Parole de matou!

C'est l'dernier qu'a parlé qu'a raison et je te parie l'Aiglon qu'la gueuse elle entrave la situation surtout si tu lui fais un genre sourire comac à la Gabin quand

il reluquait les yeux bleu ciel d'la Morgan !

Non d'un chien, les filles de chez nous sont libres comme l'air, faut s'mettre à l'encoignure des courants d'air pour les alpaguer et souvent tu fais balpo si la gonze a' l'a pas la même heure à sa toquante et pis des fois elles sont carrément toquées, si elles ont pas l'feu à leur panier ! Parole de Julot !

Ici, à Montréal, t'es débordé tant les quilles sont en maraude comme su'l' quais d'un port elles t'aguichent férocement, faut qu'tu fasses vite ton choix et pis ça manque pas de jeunettes orphelines du féminisme qui cherchent à s'affranchir avec un gaulois, parole en patois !

Entre Villon, Carco et Mac-Orlan ! Des ancêtres de mes quartiers d'enfance ! Mes quartiers d'en France sont larges comme mes bras posés sur l'horizon des maritimes !

J'suis un marin d'la quille de la Cité qui dérive depuis des lustres et qu'a vu Notre Dame dériver sur ses pilotis lacustres quand Esméralda s'est entiché du Quasimodo illustre, avec Hugo qui songeait à l'ombre de ses exils, pour d'héroïques siècles de fabuleuses idylles !

Et j'me suis fait appeler Gavroche avec les trous d'la sociale au fond d'mes poches et des rêves en couleurs sur ma douleur !

Le con bat en ce siècle de merdouille où les coups bas d'la dèche nous rouillent quand les arquebuses des busards abusent des mastards et qu'les péquins du grand soir chantent faux le merle hoquetteur !

Paris Paname tarit ses drames en sirotant au collet des boutanches du sang frais d'la vigne d'la Commune montmertroise !

Et sur la butte les Apaches attendent la neuille en affûtant leur bitos au coin d'leur œil, tandis qu'les frangines abreuvent la marmaille.

Les hirondelles font des rondes à pied autour du tabernacle des sans cœur qui mettent le chahut au-devant des bœufs parc' que les bourgeois s'reproduisent eux aussi pour renouveler le fricot des tire-laine.

Y en a qui s'font pas d'mouron pour se sortir de la peine, une pince monseigneur et je vous la serre la paluche de la part de sieur Pantruche, le Grand Mec qui prend soin de ses chiards même quand les corbeaux font les mignards.

Voilà que j'dégoise à c't'heure où les marlous grattent leurs sous noirs en jaspinant autour des bonbonnes de pinard!

UN PEINTRE

Un peintre nous révèle l'illusion du monde. Le frissonnement de la lumière où s'accroche l'ombre. Comme un jet de paroles passées au peigne fin. Un instant où le regard se brise sur l'illusion vaincue. J'aime le peintre qui fait vivre l'œil. Sa peinture jaillit claire et nette de la torpeur qui nous brouille la vue et qui nous entraîne à ne plus voir tout. Un peintre qui nous irradie de sa présence picturale en ouvrant notre regard creux. On ne sait plus voir. On ne sait plus qu'on a des yeux. On dort debout avec nos consciences, abrutis par l'orgie des images d'une réalité qui fait vomir. Et l'artiste, le vrai, est seul et marche la tête haute au-dessus du vent de poussière. Le véritable artiste créé un regard neuf.

LA TRADITION

La tradition est l'art de transmettre l'inspiration.

La tradition humaine procède par l'imitation et la copie. L'art de transmettre s'opère avec tout ce qui nous entoure, corps et objets.

Certains outils sont inventés pour travailler le corps et/ou la matière. Tous les langages peuvent servir la transmission. Le créateur est celui qui invente quand il ne sait pas. Une œuvre est une personnalité qui s'exprime. L'inspiration est notre capacité à imaginer. Nous comprenons d'une œuvre ce qui nous ressemble.

La curiosité et le don sont les deux richesses humaines essentielles à la création permanente.

Ce qui fut était, mais ce qui est, reste, quand ce qui sera n'existe pas encore. Entre Hier et Demain, nous sommes la somme de nous, humanité. Entre Ici et Là-bas, le chemin obligé, les pas faisant leur marche, notre œuvre, surprenant.

Les musées, les vieilles pierres, les mausolées, les tombeaux sont du temps entassé sous nos pieds tandis que nos pensées cherchent à s'accrocher au vide du ciel pour une éternité éphémère avant que nos œuvres ne retombent en poussières et, s'il se peut, restent un moment dans la mémoire gravée des pierres des humains, des traces dans le sable ou des calligraphies sur parchemin ou écrans électroniques.

Tous les humains sont cultivés par leur humanité et connaissent les mêmes besoins essentiels. Le familier, le tribal, le national, le religieux, sont des folklores, des coutumes, des habitudes. Tous les êtres humains sont cultivés par ce qui les rassemble : leurs peines, leurs joies et leur destinée. Il n'existe pas d'être humain sans culture. Nous aimons et nous souffrons de la même manière. Le mal de dent, le mal d'amour, la joie de vivre, la jalousie, l'adversité, la mort, la naissance, le froid, la faim, la misère, l'abandon, les retrouvailles, l'amitié, la peur et la haine, la curiosité et le rêve sont le commun des humains.

Nous sommes tous une humanité, une terre à défricher, des graines à semer, des moissons à récolter. Nous

connaissons tous la brûlure du soleil, la caresse du vent, la douceur de l'eau, la poussière de la terre. Nous sommes savants qui inventons des réponses aux questions de notre imagination.

Nous sommes poètes pour l'aventure de naître, de vivre et de mourir. Notre art de vivre est l'art d'être humain. Et l'on peut simplement imiter le feu et devenir flamme, pour la lumière du monde.

CULTURE HUMAINE

Nous n'avons pas besoin d'autorisation pour exercer notre citoyenneté.

Les citoyens humains préparent demain et font la nique au destin.

Faut aller jouer dehors sur les places au milieu du peuple

(C'est à dire avec tout le monde)

Et voir si l'on est capable de capter l'attention du public !

Redécouvrons la présence réelle de l'autre, la voix naturelle,

Le cercle sacré du geste et de la parole, la véritable musique.

Le poète et le grand public enfin réunis pour l'offrande.

La fête des sens et les rêves intelligents.

Ici il n'y a rien à prendre, il y a tout à donner.

L'artiste bénévole courageux, les travailleurs de la paix.

Sur toutes les places de la Terre

Le plus beau pays dans l'univers

La culture humaine commune

La joie et les peines communes

Le poème continu de l'éternité

L'ART DANS LE FUTUR

L'art dans le futur n'aura pas plus de place qu'aujourd'hui et les véritables poètes auront toujours des semelles de vent car c'est à cela seulement que l'on peut les reconnaître. "Vivre de son art" ? Si l'on peut cela donne du confort mais ce ne doit pas être le but de l'oiseau qui est d'abord ici pour chanter et, s'il doit casser la graine, il lui faudra le plus souvent aller la chercher ailleurs. ...Vanité excessive et médiocrité dorée des élites habillées en artistes et mendiant l'oisiveté pour le profit des nantis et des exploiteurs qui volent les inventions et les outils des poètes afin d'assouvir leur frustration de ne pas être et d'accumuler des avoirs. L'art caca où chacun fait le sien. L'artiste prostitué pour la clientèle qui couche avec la vérité individuelle. Nous avons le choix immodéré de nous perdre avec les idoles. Les étoiles s'allument pour les cliques de la claque. Jusqu'à la fin des mondes l'être humain n'aura qu'une main pour tout confondre. Et le signe et la trace. Le signe du droit divin ou des raisons d'États. La trace éphémère du sang et de l'encre. D'un geste orgueilleux nous balayons le vent de poussière. Il reste l'écume de la mer. Le sucre est dans l'arche sacrée des cœurs des vagabonds solitaires qui font des bonds sur les vagues. Vanité des gueux rendus en exil et qui, volontaires, acceptent ce qui est, répondent présents, le rêve en cadeau, en sympathie avec le réel. Le monde a deux mains. Je passerai dans l'huis de l'aube. Car je ne fais que passer.

ULYSSE À PÉNÉLOPE

Je cultive ma paresse curieuse entre terre et ciel. Le drapeau de ma peau flotte dans le vent. Et la pluie monotone m'abreuve de son chant. Quand ce n'est pas les rayons stridents du Soleil où les ombres geignant de la Lune, le chemin va par là où me mènent mes pas reniflant la route. Et je cherche le nez dans l'air des fumées hospitalières, évite les chiens aux aboiements crevés et les serpents déviants les routes.

J'ai quitté le ventre de la mer, chassé par les dragons de l'atmosphère pour chercher un autre refuge à ma faim, une étape dans mon exil obligé, chargé d'un compagnon au cœur lourd mais au cerveau léger. Ce compagnon qui me sert mes habitudes; compagnon qui partage l'incertaine vision de l'avant et de l'après. Quand je me tais pour ne plus entendre ce compagnon attachant, je compte sur l'espérance familière qui comblera mon ennui.

Je vais au remède mais pas sans l'aide d'un ami plus que parfait et que j'aime déjà plus que moi. Qui me soignera de cette santé sacrifiée à la joie quand la peine dans mes souliers n'entre pas, qui, d'un pas léger me tirera par le bout des doigts pour le grand saut au-dessus des ombres du vertige? Une des muses aux neuf vies m'emportera loin de ce compagnon de combat pour une paix chargée d'appâts et de joyaux qui me régaleront jusqu'à l'ultime. Et alors seulement après l'amère défaite, je me souviendrai de ce compagnon d'équipage pour renaître matelot aux yeux de ta fenêtre. Mon bateau entrera dans ton port et quand je baisserai mes voiles, tu relèveras le tien.

(Évidemment ce texte cache son secret, c'est une métaphore composée d'une paraphrase et destiné à ceux qui sont dignes de recevoir le secret parce qu'ils sont les fins lecteurs de l'Humanité. Ici, je ne pouvais parler dans le langage du commun car il est des vérités en mouvement qu'on ne peut exposer ni à tout venant, ni au sentiment des foules. La confusion maladive des esprits grossiers est toujours prête à détruire ce qu'elle ne comprend pas, par la simple raison que sa raison de masse est la violence comme

état sous-jacent son apparente paix. Nous écrivons nos meilleures œuvres pendant les trêves et conjuguons nos verbes pour échapper à la menace permanente de la sédition - contre l'art ou la science, du premier imbécile nommé censeur. Quant au vulgaire littérateur spécialiste de justice inquisitrice et rédhibitoire, il trouverait là les moyens pour extorquer des preuves à l'improbable et recommander le châtiment exemplaire contre l'auteur de ces mots maladroits qui confondent les poètes déserteurs dans leur irrévérence devant les mausolées des académies et les uniformes).

LE MORT ET LA VAGUE

.1.

LE MORT a repoussé les limites et a incarné la Vague. Mort sans assistance au suicide. Le plus illustre des artistes ne part pas seul. A l'instar des morts exceptionnels, il emporte avec lui rien qui s'arrache à la conscience collective.

La perte de tous les temps, avec la mémoire d'une amplitude et d'une influence jamais atteintes. La personne en l'image de la Vague qui ne cesse de rouler. Symbole vivant tant qu'il l'était encore, dans le grand livre d'heures des illusions.

Né avec le réel dans le désastre incarné passionnément, violemment, douloureusement comme la Vague. L'étendard du mouvement aux quatre coins, un exemple était né.

Artiste, inventeur, génie enragé, donneur et encaisseur de coups, adulé et honni, aussi haut, sur une croix, torturé du désarroi gravé dans le marbre.

Un seul fil aura suffi le hisser à cette hauteur. A bout de souffle, un coup de tonnerre dans l'Histoire.

Le récit banal d'un jeune amoureux d'une étudiante qui rêve de l'impossible, la fille préfère s'occuper du possible. Elle le trahit, il est abattu par la police. Il considère en mourant que c'est « dégueulasse ».

L'essentiel est ailleurs : dans l'impression de liberté, dans l'allure fière, d'un chemin bricolé et inspiré; raffiné.

Le Mort inaugural de la Vague invente la forme de l'esprit du mouvement, parce qu'il célèbre cette connaissance de grâce précaire dans le parcours de la révolution permanente.

L'affaire a commencé très tôt, au sein même du cercle humain.

Ce rejeton traverse les horreurs.

C'est que le jeune solitaire s'est trouvé des compagnons proclamant leur amour d'enfants éternels révoltés en quête de liberté choisie.

La révolution permanente, l'incontestable Vague, le feu sacré, dangereux comme la peur, l'explosion du génie et la tentation de la terre brûlée, du rêve collectif et de la solitude.

Du destin furieux et amer, de l'utopie et du doute.

L'histoire d'un humain en rupture permanente.

L'œuvre, insolente de talent.

L'art d'aujourd'hui, l'éloge d'un poète.

En majesté.

Point.

.2.

Alors, l'enquêteur documenté de l'inhumanité, le compagnon critique, l'annonceur ironique, encourage. Voilà qui motive la révolte du réalisateur anonyme et d'inspiration provisoire dans le mouvement de la parole des artistes ouvriers.

L'échec radicalise, incite le réalisateur à refuser l'industrie. Tout révolutionnaire créé dans le cercle de la résistance intelligente.

La liberté d'être libre pour la désobéissance, mais la liberté s'apprend.

En attendant la sagesse, il y a l'échec révolutionnaire et la sortie du maquis.

Tout va bien - en grève, le deuil de l'utopie; mais en aucun cas le renoncement - au goût de l'expérimentation. S'équiper d'un véritable laboratoire, s'intéresser en pionnier aux possibilités plastiques et critiques, et tenter de prendre à revers l'information, l'ancien et le nouveau.

Sauve qui tu peux. Des personnes cherchent confusément à s'échapper d'une impasse, d'un cercle mortifère.

Beauté, respire une harmonie nouvelle, intranquille.

Célébrer la splendeur du monde, les corps vibrants à l'art tout entier, de plus en plus seul.

La vraie vedette de ce mort, celle qui l'accompagne dans sa vie, sa pensée et son art, se nomme partenaire fougueuse et juvénile.

Au dernier acte, alors que le mort, fidèle compagnon, se rapproche insensiblement, l'impression n'en demeure pas moins d'un homme digne, d'un humain de plus en plus seul, et de plus en plus fort.

Un grand essai de noblesse, où, rien de sa vie, de son œuvre, pas même la fiction, n'est étranger à cet acte, au sens où l'art y est privilégié.

La grande figure du retour, depuis son enfance.

L'autoportrait intime d'un rejeton dans le dévoilement de soi.

L'humain hérissé de fulgurances et pétri d'une érudition folle, grande puissance hypnotique veillant sur des fantômes, comme l'ultime chapitre de l'histoire.

Le miracle consistant, ici, en citations qui portent aussi l'idée de la mort de l'idée elle-même, telle qu'une certaine humanité l'aura portée.

La conscience sépulcrale de sa propre disparition et, sans doute, d'une transmission filiale jamais advenue. Une trame fantomatique à la conscience mortifiée du monde, le point aveugle de la pensée.

.3.

Plus que jamais, la vie ne s'ouvre qu'à ceux qui consentent s'y abandonner.

Les attentes du peuple ont été déçues.

L'artiste de la haute culture démocratique bourgeoise et populiste - qui déteste tout le monde, l'artiste est si triste, si fier et si seul, qu'il est en deuil de lui-même, son propre et unique compagnon.

L'art devient faux par lux et cupidité

Sans ascendance, sans descendance, ainsi il sera la terre brûlée de sa vie : rejeton de ses œuvres, identifié à cet art total, la mort, dont il est écrit qu'à défaut de sauver le monde avec lui, l'artiste filme le testament de l'art en même temps que le sien propre. Est-ce à dire que l'art est mort avec les faux artistes ? Bien sûr que non, mais une certaine histoire.

A bout de souffle, le mort trahi n'empêcha nullement l'être humain, comme tout grand mélancolique, d'être le plus vivant des poètes.

Pierre Marcel Montmory trouveur

ANALYSE :

LE MORT ET LA VAGUE

Le texte décrit une figure légendaire appelée *"LE MORT"* qui a incarné un mouvement social révolutionnaire nommé *"LA VAGUE"*. Cette figure emblématique, un artiste *"génie enragé"* au destin tragique, a marqué l'histoire par son influence et sa philosophie de la *"révolution permanente"*. Le récit dépeint une mort violente, mais l'essence réside dans l'héritage d'un esprit de liberté et de rupture, symbolisé par le mouvement qu'il a inspiré.

Identité et influence :

"LE MORT" est présenté comme un artiste, inventeur et "génie enragé".

Il a incarné "LA VAGUE", un mouvement révolutionnaire symbolisé par l'image d'une vague qui *"ne cesse de rouler"*.

Sa perte a été considérée comme une *"perte de tous les temps"* et son influence est décrite comme "jamais atteinte".

Parcours et philosophie :

Son parcours a été marqué par une naissance dans le "désastre" et une existence vécue passionnément, violemment et douloureusement.

Il a été à la fois *"adulé et honni"*, symbolisant la dualité de son impact.

Le texte souligne son rôle en tant que *"Mort inaugural de la Vague"*, inventant la *"forme de l'esprit du mouvement"*.

Sa philosophie était celle de la *"révolution permanente"* et de la *"liberté choisie"*, inspirée par des compagnons *"révoltés en quête de liberté"*.

Mort et héritage :

Sa mort est décrite comme violente, survenue après une trahison amoureuse, et il a trouvé le concept de sa propre fin *"dégueulasse"*.

Malgré sa mort, l'essentiel réside dans l'héritage qu'il a laissé : *"l'impression de liberté"*, *"l'allure fière"*, et l'esprit de *"révolution permanente"*.

Il est symbolisé par un *"chemin bricolé et inspiré"*, dont l'œuvre était *"insolente"*.

LE MORT ET LA VAGUE

.1. LE MORT a repoussé les limites et a incarné la Vague. Mort sans assistance au suicide. Le plus illustre des artistes ne part pas seul. A l'instar des morts exceptionnels, il emporte avec lui rien qui s'arrache à la conscience collective. La perte de tous les temps, avec la mémoire d'une amplitude et d'une influence jamais atteintes. La personne en l'image de la Vague qui ne cesse de rouler. Symbole vivant tant qu'il l'était encore, dans le grand livre d'heures des illusions. Né avec le réel dans le désastre incarné passionnément, violemment, douloureusement comme la Vague. L'étendard du mouvement aux quatre coins, un exemple était né. Artiste, inventeur, génie enragé, donneur et encaisseur de coups, adulé et honni, aussi haut, sur une croix, torturé du désarroi gravé dans le marbre. Un seul fil aura suffi le hisser à cette hauteur. A bout de souffle, un coup de tonnerre dans l'Histoire. Le récit banal d'un jeune amoureux d'une étudiante qui rêve de l'impossible, la fille préfère s'occuper du possible. Elle le trahit, il est abattu par la police. Il considère en mourant que c'est *«dégueulasse»*. L'essentiel est ailleurs : dans l'impression de liberté, dans l'allure fière, d'un chemin bricolé et inspiré; raffiné. Le Mort inaugural de la Vague invente la forme de l'esprit du mouvement, parce qu'il célèbre cette connaissance de grâce précaire dans le parcours de la révolution permanente. L'affaire a commencé très tôt, au sein même du cercle humain. Ce rejeton traverse les horreurs. C'est que le jeune solitaire s'est trouvé des compagnons proclamant leur amour d'enfants éternels révoltés en quête de liberté choisie. La révolution permanente, l'incontestable Vague, le feu sacré, dangereux comme la peur, l'explosion du génie et la tentation de la terre brûlée, du rêve collectif et de la solitude. Du destin furieux et amer, de l'utopie et du doute. L'histoire d'un humain en rupture permanente. L'œuvre, insolente de talent.

L'art d'aujourd'hui, l'éloge d'un poète.

En majesté.

Point.

.2. Alors, l'enquêteur documenté de l'inhumanité, le compagnon critique, l'annonceur ironique, encourage. Voilà qui motive la révolte du réalisateur anonyme et d'inspiration provisoire dans le mouvement de la parole des artistes ouvriers.

L'échec radicalise, incite le réalisateur à refuser l'industrie. Tout révolutionnaire créé dans le cercle de la résistance intelligente.

La liberté d'être libre pour la désobéissance, mais la liberté s'apprend.

En attendant la sagesse, il y a l'échec révolutionnaire et la sortie du maquis.

Tout va bien - en grève, le deuil de l'utopie; mais en aucun cas le renoncement - au goût de l'expérimentation. S'équiper d'un véritable laboratoire, s'intéresser en pionnier aux possibilités plastiques et critiques, et tenter de prendre à revers l'information, l'ancien et le nouveau.

Sauve qui tu peux. Des personnes cherchent confusément à s'échapper d'une impasse, d'un cercle mortifère.

Beauté, respire une harmonie nouvelle, intranquille.

Célébrer la splendeur du monde, les corps vibrants à l'art tout entier, de plus en plus seul.

La vraie vedette de ce mort, celle qui l'accompagne dans sa vie, sa pensée et son art, se nomme partenaire fougueuse et juvénile.

Au dernier acte, alors que le mort, fidèle compagnon, se rapproche insensiblement, l'impression n'en demeure pas moins d'un homme digne, d'un humain de plus en plus seul, et de plus en plus fort.

Un grand essai de noblesse, où, rien de sa vie, de son œuvre, pas même la fiction, n'est étranger à cet acte, au sens où l'art y est privilégié.

La grande figure du retour, depuis son enfance.

L'autoportrait intime d'un rejeton dans le dévoilement de soi.

L'humain hérissé de fulgurances et pétri d'une érudition folle, grande puissance hypnotique veillant sur des fantômes, comme l'ultime chapitre de l'histoire.

Le miracle consistant, ici, en citations qui portent aussi l'idée de la mort de l'idée elle-même, telle qu'une certaine humanité l'aura portée.

La conscience sépulcrale de sa propre disparition et, sans doute, d'une transmission filiale jamais advenue. Une trame fantomatique à la conscience mortifiée du monde, le point aveugle de la pensée.

.3. Plus que jamais, la vie ne s'ouvre qu'à ceux qui consentent s'y abandonner.

Les attentes du peuple ont été déçues.

L'artiste de la haute culture démocratique bourgeoise et populiste - qui déteste tout le monde, l'artiste est si triste, si fier et si seul, qu'il est en deuil de lui-même, son propre et unique compagnon.

L'art devient faux par lux et cupidité

Sans ascendance, sans descendance, ainsi il sera la terre brûlée de sa vie : rejeton de ses œuvres, identifié à cet art total, la mort, dont il est écrit qu'à défaut de sauver le monde avec lui, l'artiste filme le testament de l'art en même temps que le sien propre. Est-ce à dire que l'art est mort avec les faux artistes ? Bien sûr que non, mais une certaine histoire.

A bout de souffle, le mort trahi n'empêcha nullement l'être humain, comme tout grand mélancolique, d'être le plus vivant des poètes.

Le texte *« LE MORT ET LA VAGUE »* *est une chronique poétique et symbolique, et non un simple récit factuel. Il ne raconte pas l'histoire d'une personne réelle identifiable. L'auteur utilise un langage allégorique pour brosser le portrait d'un artiste et inventeur génial, figure emblématique d'un mouvement qu'il a initié et qui a pris une ampleur considérable.*

Analyse et thèmes

Le texte utilise de fortes images symboliques pour décrire le personnage central et le mouvement qu'il représente :

« LE MORT » : Ce personnage est une figure plus grande que nature. Sa mort est perçue non comme une fin, mais comme une transformation, repoussant « les limites » pour incarner *« la Vague »*. C'est une mort qui consolide son mythe, car il *«emporte avec lui rien qui s'arrache à la conscience collective ».*

« LA VAGUE » : La vague symbolise le mouvement, à la fois créateur et destructeur, qui a été lancé par l'artiste. Elle est décrite comme *« la révolution permanente »*, un *« feu sacré »* dangereux et puissant. La vague est aussi *« l'impression de liberté »* et l'allure *«fière»* du chemin parcouru.

Le génie et la dualité : L'artiste est un mélange de contradictions : *« artiste, inventeur, génie enragé, donneur et encaisseur de coups, adulé et honni ».* Cette dualité est soulignée par la figure de la *« croix »*, suggérant un martyr pour son art et ses idées.

La rupture : Le protagoniste est une *« figure en rupture permanente »* avec le réel, né du « désastre incarné » et d'une *« solitude »* qui se nourrit du *« rêve collectif ».*

Le récit banal : La chronique mentionne le *« récit banal »* d'une trahison amoureuse et d'une mort violente par la police. Cependant, l'auteur insiste sur le fait que *« l'essentiel est ailleurs »*, montrant que la véritable histoire se trouve dans la puissance symbolique de la vie de l'artiste.

Signification du titre

Le titre met en opposition et en relation deux concepts fondamentaux : la mort d'un individu et la continuité d'un mouvement collectif (la Vague). Le titre suggère que la mort de l'artiste n'est pas une défaite, mais plutôt l'acte final qui permet à la vague de continuer à rouler et de vivre dans la *«conscience collective».*

En somme, le texte est une réflexion sur l'héritage d'un artiste rebelle et visionnaire, dont l'œuvre et la vie ne se résument pas à un destin personnel tragique, mais se perpétuent à travers la force du mouvement qu'il a inspiré.

« La culture est une résistance à la distraction. »

Lorsque les pères s'habituent à laisser faire les enfants, lorsque les fils ne tiennent plus compte de leurs paroles, lorsque les maîtres tremblent devant leurs élèves et préfèrent les flatter, lorsque finalement les jeunes méprisent les lois parce qu'ils ne reconnaissent plus au-dessus d'eux l'autorité de rien et de personne, alors c'est là en toute beauté et en toute jeunesse le début de la tyrannie.

La montée du niveau de l'inculture ambiante a largement devancé celle du niveau des océans.

L'inculture n'est plus un accident, c'est un drapeau. On l'agite avec fierté, comme s'il s'agissait d'une victoire. On confond l'opinion avec la pensée, l'égo avec le talent, et l'ignorance avec l'authenticité. Il ne faut surtout plus savoir. Savoir c'est suspect. Lire, c'est élitiste. Réfléchir, c'est presque un affront.

Le consensus semble être la voie de l'abandon de toutes les convictions, principes, valeurs et politiques et la poursuite de quelque chose en quoi personne ne croit, mais auquel personne ne s'oppose.

La tolérance atteindra un tel niveau que les personnes intelligentes seront interdites de toute réflexion pour ne pas offenser les imbéciles.

Le jour où tu parviendras à garder ton calme, face à ceux qui cherchent à te provoquer, lorsque ton silence deviendra la réponse la plus sage, le jour où tu arriveras, intérieurement, à demeurer sereine malgré la tempête, face au bruit et aux paroles futiles, alors tu auras accompli ton plus grand succès...

Te maîtriser toi-même, ce n'est plus une question de gagner ou de perdre, d'être meilleure ou pire, d'avoir ou non raison, ni même de triompher sur les autres. Il s'agit simplement d'avoir atteint le sommet d'une montagne immensément haute, d'avoir conquis ton propre être, d'avoir appris à te prioriser, à préserver ta santé mentale, ton équilibre émotionnel...

En ces temps, je te souhaite la paix, la joie, la sérénité, et surtout, un amour infini, un amour que l'on ne trouve ni dans les magasins ni dans les bras des autres, un amour que seul toi peux te donner. Car, personne ne peut offrir ce qu'il n'a pas en lui...

Regarde autour de toi, mais sans juger, seulement observe la tristesse, le manque de confiance en soi, les fardeaux et les douleurs que portent ceux qui vivent à s'inquiéter des vies des autres, qui se perdent à suivre le chemin d'autrui...

Plus tu t'aimeras, moins tu te soucieras de la petite poussière dans l'œil d'autrui. Plus tu t'aimeras, plus tu te concentreras sur ton propre chemin, sur ton propre épanouissement...

Essaie et tu verras comme peu à peu, tout et tous perdent leur emprise sur toi.

L'Etat est le plus froid des monstres froids. Il ment froidement; et voici le mensonge qui s'échappe de sa bouche : *"Moi l'Etat, je suis le peuple ».*

Le secret du changement, c'est de concentrer toute son énergie, non pas à lutter contre le passé mais à construire l'avenir.

Nous sommes comme des livres. La plupart des gens ne voient que notre couverture, la minorité ne lit que l'introduction, beaucoup de gens croient les critiques. Peu connaîtront le contenu.

Tant que vous vivez, continuez à apprendre à vivre.

L'humain ne peut devenir humain que par l'éducation. Il n'est que ce que l'éducation fait de lui. L'éducation est un pilier fondamental du développement humain. Mais qu'est-ce qu'éduquer réellement ? Faut-il imposer une discipline stricte ou laisser l'enfant évoluer librement ?

L'éducation ne consiste pas simplement à remplir les esprits de savoirs, mais à former des individus autonomes et responsables, aptes à contribuer à la société.

Dans quelle mesure cette vision est-elle toujours pertinente aujourd'hui ? Et surtout, peut-on réellement façonner un individu uniquement par l'éducation ?

L'éducation, un processus nécessaire pour devenir humain

Contrairement aux animaux qui naissent avec certains instincts développés, l'être humain est un être inachevé. Sans éducation, il ne peut ni parler, ni marcher, ni interagir selon les normes sociales.

"L'humain est la seule créature qui doive être éduquée."

Un enfant, sans contact avec les humains, ne développera ni langage, ni culture, ni morale. L'éducation est donc essentielle pour transformer un individu brut en être humain accompli.

L'éducation est une nécessité absolue, sans laquelle l'homme resterait à l'état sauvage.

L'éducation ne se limite pas à l'acquisition du savoir ; elle commence par la discipline. Un enfant laissé à lui-même devient vite incontrôlable. Il faut d'abord lui imposer des règles avant de lui donner la liberté de penser par lui-même.

"La discipline transforme l'animalité en humanité."

Les aînés transmettent les règles du groupe aux plus jeunes.

La discipline, bien que stricte, est un passage obligé pour former des individus capables de vivre ensemble.

Éduquer, ce n'est pas dresser mais apprendre à penser par soi-même.

Après la discipline vient l'apprentissage de l'autonomie. L'objectif n'est pas de fabriquer des individus obéissants, mais de leur donner les outils pour réfléchir par eux-mêmes.

"On ne peut apprendre la philosophie, on ne peut qu'apprendre à philosopher."

Les contes et proverbes sont utilisés pour enseigner la sagesse et encourager la réflexion. La philosophie est enseignée pour développer l'esprit critique. Il faut comprendre, analyser et questionner.

Une bonne éducation ne consiste pas à imposer un savoir, mais à donner les moyens de penser et d'agir par soi-même.

Éduquer, c'est préparer à la citoyenneté

L'éducation a un objectif individuel et donc elle a aussi une dimension sociale et politique. Former des individus autonomes, c'est préparer de bons citoyens capables de participer activement à la société.

"L'éducation doit développer en l'homme la volonté de penser par lui-même et de participer à la vie publique."

"L'éducation est l'outil le plus puissant pour changer le monde".

L'éducation joue un rôle clé dans la diffusion des idées de liberté et d'égalité.

L'éducation ne vise pas seulement l'épanouissement personnel, mais aussi la construction d'une société juste et éclairée.

L'éducation est faite de discipline, d'autonomie et d'engagement citoyen. Mais peut-on tout attendre de l'éducation?

Trop de discipline entrave la liberté. Faut-il guider strictement les enfants ou les laisser découvrir le monde par eux-mêmes ? La réflexion reste ouverte... Après tout, pensez par nous-mêmes !

Si tu vois des sujets futiles dominer les discussions et les esprits médiocres occuper le devant de la scène, alors sache que tu es face à une société profondément défaillante.

Observe ceux que la société érige en modèles, et tu comprendras la direction qu'elle prend et le destin qui l'attend.

Le premier savoir est le savoir de mon ignorance : c'est le début de l'intelligence.

"Enfant, j'ai senti dans mon cœur
deux sentiments contradictoires :
l'horreur de la vie
et l'extase de la vie."
Charles Baudelaire

1. *« Ce n'est pas que nous avons peu de temps, mais que nous en perdons beaucoup. »*

Le vrai luxe, ce n'est pas l'argent, c'est le temps bien utilisé.

2. *« Les hommes errent dans la vie parce qu'ils vivent comme des étrangers à eux-mêmes. »*

Si tu ne choisis pas ce à quoi tu veux consacrer ta vie, le monde le fera à ta place.

3. Le seul temps qui t'appartient, c'est le moment présent.

Le passé est figé, le futur incertain. Le maintenant est ton seul outil réel.

4. Donne-toi à une cause plus grande que toi.

Celui qui vit pour quelque chose de noble ne gaspille pas sa vie, il l'accomplit.

Le véritable effroi de l'existence ne réside pas dans la peur de la mort, mais dans celle de la vie.

C'est la peur de s'éveiller chaque matin pour affronter les mêmes luttes, les mêmes désillusions, la même douleur.

C'est la crainte que rien ne change jamais, que nous restions prisonniers d'un cercle de souffrance inéluctable.

Et au cœur de cette peur naît un désir — un désir profond, presque désespéré — d'autre chose, n'importe quoi, qui viendrait briser cette monotonie, offrir un sens à la répétition sans fin des jours...

Ce n'est pas par la satisfaction du désir que s'obtient la liberté, mais par la destruction du désir.

Lire, ce n'est pas un état d'esprit, c'est un état d'espoir. Une génération qui lit est une génération qui pense, réfléchit, questionne le monde, doute, écoute, veut comprendre, est prête à changer d'avis, respecte les différences, montre de l'empathie et de la sensibilité.

« La chute des grands hommes rend les médiocres et les petits importants. Quand le soleil décline à l'horizon, le moindre caillou fait une grande ombre et se croit quelque chose. » Victor Hugo

Toute vérité franchit trois étapes : D'abord, elle est ridiculisée. Ensuite, elle subit une forte opposition. Puis, elle est considérée comme ayant été une évidence.

Les êtres les plus lucides, les plus conscients, ne peuvent être véritablement malfaisants, car le mal, pour s'accomplir, réclame une part d'ignorance et une étroitesse d'esprit.

"Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal, mais par ceux qui les regardent sans rien faire." Albert Einstein

Et c'est dès la maternelle que certains enfants sont malmenés car dit intellos.

Qui ne lit pas, à 70 ans, aura vécu une vie solitaire. Celui qui lit aura vécu 5 000 ans. La lecture, c'est l'immortalité à rebours.

C'est une absurdité de croire qu'il faille absolument lire tous les livres que l'on achète, tout comme il est ridicule de reprocher à quelqu'un d'acquérir plus de livres qu'il n'en pourra jamais lire dans une vie. Ce serait comme dire qu'il faut utiliser tous les couverts, tous les verres, tous les tournevis ou forets que l'on possède avant d'en acheter de nouveaux.

Il est des choses dans l'existence dont il faut toujours disposer en abondance, même si l'on n'en utilisera qu'une infime partie.

Prenons les livres comme des remèdes : mieux vaut une armoire pleine de soins que quelques fioles esseulées. Le jour où l'âme vacille ou vacille le cœur, on ouvre alors cette armoire — non pas au hasard — mais pour y choisir le livre juste, celui qui saura panser, éclairer, relever. D'où l'importance de toujours avoir un vaste éventail de choix.

Celui qui n'achète qu'un seul livre, le lit, puis s'en débarrasse, ne fait qu'appliquer à la lecture une logique de consommation. Il traite le livre comme une simple marchandise, un bien de passage. Mais ceux qui aiment les livres savent qu'ils ne sont rien de tout cela. Un livre n'est pas un produit. C'est une présence.

Mais toi, si tu n'as, en vérité, d'autre souci que d'user des représentations comme tu le dois, le matin, aussitôt levé, demande-toi : *« Que me reste-t-il à faire du point de vue de l'impassibilité, du point de vie de l'ataraxie ? Qui suis-je ? Serais-je un misérable corps ? Une fortune ? Une réputation ? Rien de tout cela. Mais quoi? Je suis un être raisonnable. »* Alors qu'exige-t-on d'un tel être? Repasse tes actions dans ton esprit : *« Qu'ai-je négligé de ce qui conduit au bonheur ? Qu'ai-je fait de contraire à l'amitié, aux obligations de société, aux qualités de cœur ? Quel devoir ai-je omis en ces matières ? »*

Nous sommes ce que nous répétons chaque jour.

« Vivre, ce n'est pas sérieux ce n'est pas grave, c'est juste une aventure, presqu'un jeu. Il faut fuir la gravité des imbéciles. »
Jacques Brel

« L'ennui dans ce monde, c'est que les idiots sont sûrs d'eux et les gens sensés pleins de doutes. » Bertrand Russell

"Le doute est le commencement de la sagesse." Aristote

"L'imagination est plus importante que la connaissance." Albert Einstein

"L'intelligence est notre faculté de ne pas pousser jusqu'au bout ce que nous pensons afin que nous puissions croire encore à la réalité." Morgan Freeman

En lisant le journal, les gens croient apprendre ce qui se passe dans le monde. En réalité, ils n'apprennent que ce qui se passe dans le journal.

" C'est la personne humaine, libre et créatrice qui façonne le beau et le sublime, alors que les masses restent entraînées dans une ronde infernale d'imbécilité et d'abrutissement ".
Albert Einstein

Là où l'ignorance hurle avec arrogance, le silence enseigne avec élégance.

Nous sommes enclins par jalousie à qualifier d'arrogantes des personnes dont la beauté, la culture ou le savoir-faire nous écrase...

"Parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux autres ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre". George Orwell

« L'information s'étant développée plus vite que la culture, la propagande a toutes les chances de triompher. »
Georges Brassens

"Deux choses m'étonnent : l'intelligence des bêtes et la bestialité des hommes."
Tristan Bernard

Enfants pauvres, livrés à eux-mêmes dans les rues, ils sont appelés les "sauvages ". Décidez de leur faire confiance. Très vite, ils se concentrent pendant des heures, apprennent seuls à lire, à compter. Personne ne les croit capables de ça.

Il vaut mieux vivre ses rêves, que rêver sa vie.

Lumière :

L'anatomie de la lumière ; du jour, de la vie.

Commencer à voir, naître.

Jouir de la lumière, voir la lumière, vivre.

Perdre la lumière, être privé de la lumière, mourir, être mort.

Chérir la lumière, être attaché à la vie.

Mettre en lumière, rendre plus visible.

Mettre une vérité en lumière, la démontrer et la répandre.

Lire, écrire à la lumière.

La lumière éternelle.

Je suis la lumière du monde ; la lumière de la vie.

Ô lumière éternelle ! Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

Enfants de lumière et enfants des ténèbres.

Les malhonnêtes gens redoutent la lumière.

Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir,

et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.

Une lumière éclatante rejaillit sur tout.

De la joie, de la lumière à mon esprit.

L'œil le plus éclairé peut prendre de faux jours pour de vives lumières.

Si la lumière est ténèbres, que seront les ténèbres et que sera le monde ?

Les lumières de votre raison.

L'essentiel est de ne jamais agir contre la lumière intérieure.

Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur ?

Porter la lumière, éclairer, éclaircir.

Ouvrir des lumières, indiquer ce qu'il faut faire.

Mais, voir mal les choses à force de lumière.

On se défie de trop de lumières.

L'abondance des lumières éblouit quelquefois au lieu d'éclairer.

Les inconvénients des lumières ne sont évités que par un plus haut degré de lumières.

Dans ce siècle de lumières... combien de savants qui ne savent pas lire?

Un chacun d'eux pense être une lumière.

Toute l'élite éclairée dispute sur la liberté ; mais persécute, emprisonne, exile pour cette dispute, tant d'autres qui sont la lumière, une vraie lumière !

Arbres de lumière, ceux qui se trouvent directement au milieu des autres.

Blason des lumières, le poète savant, savant poète !

Allumez de la lumière !

Couleur :

Les couleurs sont le produit de la décomposition de la lumière.

Une qualité plus belle que la couleur : la lumière.

Lumière :

De la femme vient la lumière.

Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,

Mais, dans l'œil du vieillard, on voit de la lumière.

RENCONTRE AVEC SOI-MÊME

ce n'est pas s'éloigner du monde,
c'est se rapprocher de soi.
C'est se retrouver
dans cet espace silencieux
où les pensées cessent de courir,
et où la présence devient claire, nue, essentielle.
Il y a un moment dans la vie
où les voix autour s'estompent,
où le tumulte s'éloigne
comme une marée.
Alors, au milieu
de ce calme inattendu,
on entend
quelque chose de plus discret :
le murmure de sa propre âme.
La solitude n'est pas une absence,
elle est une rencontre différée.
On croit s'y perdre,
et l'on s'y découvre enfin.
C'est là que l'on apprend
que la vraie paix
ne vient pas des autres,
mais de cette clarté intérieure
où rien ne manque et rien n'exige.
Là où l'on ne cherche plus
à être compris,
mais simplement à être en accord.
Être seul,
c'est retrouver
la compagnie du silence,
et reconnaître
qu'il parle notre langue
depuis toujours.
C'est comprendre
que chaque battement du cœur
est déjà une présence,
et que, dans ce dialogue sans mots,
le monde entier se tient, tranquille.
Rencontrer soi-même,
c'est cesser de se fuir.
C'est s'asseoir au bord de son être,
et s'y sentir enfin chez soi.

Zorba Alexis

Le monde a deux côtés : un côté « Cause toujours » et un côté « Ferme-là ».

Tableau de Jacques Shapiro

LA PAIX

J'ai mis le drapeau en charpie
Pour essuyer la sueur des peines
Et le sang des blessures
Puis j'ai jeté ce passé trop présent
Au vent pesant des pierres
Et puis l'eau des sources perpétuelles
A rendu les chiffons boueux des hommes
Immaculés comme le visage de la Paix
D'un jour blanc inconnu
La Paix n'était qu'une trêve
Sous l'étendard du ciel
L'Humanité inspirait
L'humilité aux étoiles

Pierre Marcel Montmory trouveur

* prix de poésie Thomas Sankara 2020

« D'un jour blanc inconnu » : le blanc comme couleur symbolique de la Paix n'a encore jamais été vu sur la Terre.

LA POÉSIE, POURQUOI FAIRE ?

La poésie est la vie en noir et blanc et le rêve en couleurs. La poésie est le silence et les cauchemars bruyants. La source du poème est le sang du vivant et de la Mort. Le poème bafouille incertain ou rêve d'éloquence. Le poème créé le chaos et rend inutile le désir parce que l'Humanité ne peut plus vivre sans lui.

L'état d'esprit poétique est tragique quand il veut et comique quand il peut. Les spécialistes le cataloguent dans leurs bibliothèques où ils traquent les auteurs et les enferment dans l'Enfer des États prisons.

La politique consiste à faire des gens libres des gens dangereux comme la peur qui réveillerait les fantômes de nos êtres oubliés et de nos corps négligés.

Les politiciens doivent empêcher toute tentative de terreur et de piraterie.

Et cette tentative, les politiciens sont forcés de lui donner des noms : délinquance et voyouterie.

Ils ne nomment pas ici les modernes, les anciens ou les futurs qui sont toujours bons vendeurs.

Les mauvais états d'esprits négatifs et rétifs ne les intéressent pas.

La poésie est par sa nature bonne à rien et mauvaise pour tout.

Les auteurs de poèmes délinquants et de voyouterie visent à détruire la réalité, la religion sacrée de l'État.

La profondeur et la justesse des vues politiques répond du faire semblant des accusés délinquants; et l'exactitude des jugements politiques se défend de la superficialité des souffrances des voyous torturés.

La profondeur de la religion politico-poétique des États est leur complexe d'impuissance lié à la recherche de la jouissance.

Au moment suprême, encore et toujours à atteindre, malgré les manœuvres masturbatoires, les États atteignent seulement à l'éjaculation précoce - qui leur suffit pour le profit immédiat.

Pas de temps pour la curiosité ni les flâneries ni pour les dons gratuits sans promotion de marchandise.

L'architecture unique de la foi Étatique unie ses sujets malgré le vide personnel des individus - en apparence seulement - car quel que soit leur position, pendant le coït anal (l'enculage généralisé des peuples), les États sont réels, en opération, et les fantômes des apostats grimacent. Qu'on les dénonce et déjà leur ombre s'efface comme une trace dans le sable des déserts qui ne se connaissent pas.

Les États refusent la réalité des délinquants. Les fonctionnaires, religieux des États, effacent les chemins des voyous qui voudraient donner un sens à leur mort.

Un seul et unique chemin est tordu autour du poignet de fer du dieu Dollar caché dans les *tea-party.*

La poésie des États est donc un non-conformisme absolu réservé aux nantis dans leur salon. Les fonctionnaires jouent à construire le néant et des enfers en résistant au réel humanitaire. Ils ne sont pas des prolétaires. Ils ont une vision du paradis à l'échelle de l'État. L'heure est à eux-autres nantis, contre le travail, mais au cœur de la machine pour faire des humains des super-robots.

L'heure est venue de l'expansion des États afin de coloniser la poésie en tuant les poètes.

La Commune est une révolte de gueux avec toutes les faims.

Les conformistes récupèrent les mouvements des pauvres gens acculés au La Commune est une révolte de gueux avec toutes les faims.

Les conformistes récupèrent les mouvements des pauvres gens acculés au désespoir. Ils volent les mots du monde et les détournent de leur sens.

Les révolutions sont menées par les États qui les achèvent par le crime.

L'histoire s'écrit avec des plumes trempées dans le sang des humiliés.

Les pauvres gens n'ont d'autre instruction que les marques dans leur chair.

Les cris des souffrances diminuent dans la trêve accordée par les dominateurs.

Dans l'abomination, les assassins purgent les camps de travail forcé et entravent les meilleurs du peuple : les amoureux de la vie qui mènent en poésie leur vie; le monde qui prend la liberté d'être libre et réclame le bonheur dans l'égalité entre les amis.

Les plus beaux humains de l'Humanité sont condamnés pour leur lucidité et leur rébellion.

Les dominateurs vivent en marge de la société et détruisent toute la vie par cupidité.

Les exploiteurs jalousent l'intégrité des poètes savants.

Les savants et les poètes utiles à l'Humanité refusent de se compromettre.

Poètes et savants sont les lumières du monde.

Tout le reste est littérature fabriquée par des prétendants au pouvoir et impuissants d'aimer.

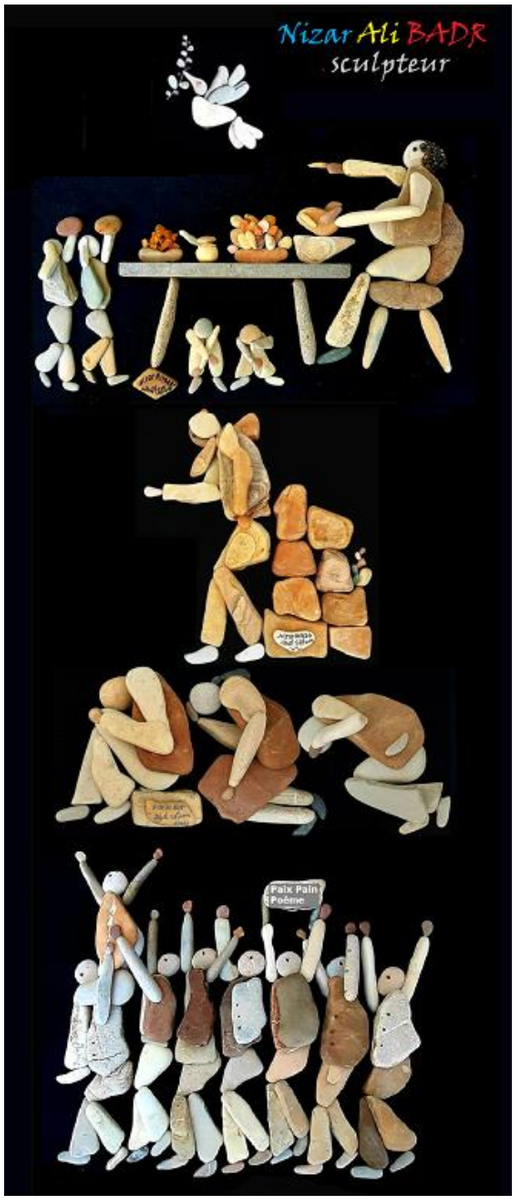
Les sans talents besognent dans le but d'avoir un statut et un pouvoir d'achat.

Dans leur corps, les sans nom et n'avoir pas savent une chose définitivement : c'est qu'il n'y a que la vie qui est sacrée et qu'il suffit qu'ils se comptent pour voir qu'ils sont les plus forts parce que les plus nombreux.

Tout le monde a déjà vu pleuvoir et la faim n'a point d'oreilles. C'est pourquoi les gens attablés concèdent des programmes sociaux pour panser les blessures de la guerre éternelle avec le pain de l'injustice.

Les violents entretiennent la misère avec les mots détournés de la poésie, et ces nazis volent à la vie et font aumône d'ignorance au peuple rasséréné.

Et sur les places les armées de pauvres chantent des hymnes à la liberté.



« Je n'ai plus l'âge d'attendre un changement progressif »

« Tout est commun » ou « Tout est à tous ».

Dans la nécessité, tous les biens sont communs, le droit à l'existence, le droit au bonheur.

Le commun n'existe que dans les relations. D'où sa dimension naturelle plurielle et écologique ; d'où le faire monde qui s'attache à sa suite. À l'origine, le commun implique à la fois un être ensemble (com-) et le sens d'une charge partagée, d'une obligation (munus).

Cette obligation est à entendre mot à mot comme ce qui nous lie, en paroles et en actes. Peut-être pressentons-nous déjà ce que signifie la difficulté du passage du commun à la commune – le défi de se tenir ensemble coûte que coûte, résolument et en toute présence de cause.

« Commune » a exactement le même sens que serment commun.

La commune, c'est donc le pacte de se confronter ensemble au monde. C'est compter sur ses propres forces comme source de sa liberté. Ce n'est pas une idée générale qui est visée là : c'est une qualité de lien et une façon d'être dans le monde.

Déclarer la Commune, c'est à chaque fois sortir le temps de ses habitudes, faire passage dans la monotonie désespérante des soumissions, dans l'enchaînement sans raison des jours, dans la morne lutte de chacun pour sa survie.

Déclarer la Commune, c'est consentir à se lier. Rien ne sera plus comme avant.

L’HOMME OUBLIÉ

Quand les matins s'ébrouent, silencieux écorchés
Et qu'il n'est plus d'élan à leur soleil de glace
Alors, sans un regard pour la nuit qui s'efface
Et seul parmi les siens, s'en va l'Homme Oublié.

Ses mots d'espoirs blêmis grelottent à ses pieds,
Haranguant le passant au pas de poignard cru,
Agitant sous ses peurs un cœur à moitié nu,
Rêvant encore d'un geste ou même d'un baiser.

Mais nul ne se retourne ou n'esquisse un élan,
Un début de présence, un pas vers l’exister,
Le peuple qui travaille a bien trop mal aux pieds
Et crache sa peur à la paume des errants.

Mais lui, ces pieds Madame, il les compte et recompte
Et sans talons aiguilles, poinçonnant l’espérance !
Non, juste au bout des doigts, quand sa ferveur avance
Il veut vous les hurler, mais en alexandrins !

Car lui, ces pieds Monsieur, oui Vous, Monsieur le Conte !
N’auront jamais l’éclat de vos souliers vernis,
Enfin qu’un « moins que rien »vous aura assouplis
Avant de les lustrer, pour Votre plus grand bien !

Non, lui le « va-nu-pieds » qui affûte son verbe
Aux regards aiguisés jusqu’à trancher l’espoir,
Funambule amnésié sur l’oubli du trottoir,
Il vous les confiera, sous vos effrois acerbes.

Il sait la fin écrite à ses espoirs noués
Comme le pas clouté ordonné à vos sbires,
Les feuillets envolés à leurs tristes plaisirs
De gommer de vos seuils le prix des Oubliés.

Alors il s’en ira, son sourire d’affranchi
Sciant talons aiguilles, matant souliers vernis,
Rassemblant dans l’urgenc’ son grand bouquet de vers
Pour aller les semer au plus Vrai de la Terre.

Alors il s’en ira dormir sous d’autres cieux,
De jardins partagés en squats oublieux
Où son oubli subsiste en passés sacrifiés
Mais la nuit est possible à force d’exister.

Quand les matins s'ébrouent, silencieux écorchés
Et qu'il n'est plus d'élan à leur soleil de glace
Alors, sans un regard pour la nuit qui s'efface
Et seul parmi les siens, s'en va l'Homme Oublié…

Oui, mais qui me dira pourquoi il fait si froid
En plein soleil d’été, au plus fort du mitan
De ces jours bleus d’azur et leur souffle brûlant ;
Just’aux gelées perdues dans mon manque de Toi ?
J’en ai connu et bu, de ces vents indolents
Qui murmurent, indécents aux nuques assoiffées
Le feu de leurs passions, de chairs tatouées,
Jetant à peaux perdues la lave du volcan.
J’en ai couru et lu, de ces chemins fiévreux,
Immolant sur la bouche et les mains des passants
Leurs danses scarifiées aux secrets trop ardents
Qui jetaient les amants en des transes de feu.
Oui, mais qui me diras pourquoi il fait si froid,
Même en ces cicatrices où ma vie brule encore,
Au plus près du soleil avant que je sois mort ;
Just’aux gelées hurlées de mon manque de Toi ?
Je ne veux plus courir et ni boire et ni lire
Avant que de renaitre aux sentiers de mon cœur,
Avant que de savoir me passer de ces heures
Où nos corps emmêlés me faisaient devenir.
Je ne veux plus tenter d’approcher la lumière
Avant que d’être aveugle à nos demain perdus,
Avant que d’avancer, sans espoir, l’âme nue
Jusqu’aux bords d’exister en espoir de lisière…

AMI QUI…

Ami qui passe ici le cœur au bout des doigts
Rejoins-moi sur la mousse et boit à mes deux mains,
J’écouterai ton chant, reprendrai le refrain
Jusqu’au soir hésitant dans son manteau de soie.
Ami qui m’a rejoint et entonné ton cœur
Accepte le chemin qui mène à mon perron,
Sous la voute étoilée nous nous y assiérons
Et nos yeux frémiront à ce petit bonheur.
Ami qui t’es assis l’âme pure et légère
Entre dans ma demeure et puis viens t’attabler,
La soupe est déjà chaude et le pain est tranché
Quant à mes compagnons, ils portent la lumière.
Ami qui a mangé d’un appétit joyeux
Viens donc au coin de l’âtre apaiser ton errance,
Au mitan de nos mots s’endormira l’enfance
Et ses peurs souriront à la chaleur du feu.
Ami qui a conté le rythme de ton pas
Acceptant la fatigue et le poids du chemin
Reste dormir au chaud jusqu’au petit matin,
La nuit dormira seule et demain t’attendra.
Ami intemporel aux bras chargés d’espoir
Il fait si bon au creux de t’avoir rencontré
Que chante encore en moi tes quelques mots soufflés :
« Ami, aime la vie et fais le lui savoir »…

PALIMPSESTE

Excipit

** À tous :*

Je comprends votre peur.
Ne vous plaignez jamais.

** Aux exceptions :*

J'admire votre courage.
Il est beau et sage.
Vous avez gagné.

À la parole vous imposez l'écrit.
À l'écrit vous imposez la gloire.
Mais des profondeurs domine le dit.
La parole est le commerce des humains.

Explications

Un palimpseste est un parchemin duquel on a effacé ce qui était écrit et sur lequel on a écrit à nouveau.

Le vent d'éternité efface la trace sur le sable.

L'écriture sert à fixer la parole.

La parole naît du mouvement du corps dans le bruit du monde.

Lorsque l'humain se met à parler, il pense les sons émis par les cinq sens de la vie. (L'odorat, le toucher, la vue, le goût, l'ouïe).

L'imagination a le pouvoir de la liberté d'inventer dans le mouvement.

L'écriture, la gravure des signes, la trace et l'écrit arrêtent le mouvement et marquent le temps.

Le vent de l'éternité efface la trace.

La parole imite les sons entendus.

La pensée danse dans l'anarchie des mondes harmonieux.

Les mondes sont des images dans le monde de l'interprète.

L'humain interprète.

Le courage de la volonté livre le sens moral.

Les docteurs imposent un sens immobile.
La vie désobéit.

La parole de vie de la mer inspire les vagues.

Le poète fabrique l'instant présent et l'offre en cadeau pour fêter le dit éternel.

Le créateur enfante des nouveaux mondes au monde.

Les muses rusent pour perdre l'errant silencieux qui vogue sur les vagues - et ce vagabond, s'il est lâche, quittera les amarres et finira dans les fossés avec les mondes inférieurs.

Y a des hauts et des bas, et alors, si tu enlèves les hauts, il te reste les bas.

Le dit explique le monde qui n'en finit pas de recommencer suivant le dit - lui-même, avec le vent, les vagues, la parole libérée et la vanité humaine.

Le progrès augmente l'intérêt mais le dit n'améliore que celui qui parle, s'il se peut qu'un humain n'ait point de désir.

On naît poète, on devient orateur.

Que les orateurs encouragent les meilleurs, que les orateurs défassent toute timidité morale, que les orateurs fustigent la paresse de volonté, que les orateurs remettent au centre du cercle de la parole le poète et le grand public, et que l'art de vivre soit le métier des humains, que le peuple - c'est à dire tout le monde soit le gardien du verbe.

L'OUBLIÉ

À une poétesse devenue princesse, mon dépit amoureux :

Tu es devenue une « star », une vedette sur les écrans du néant. Tu t'es éloignée de nous. Nous, qui habitons la Terre, le plus beau pays dans l'Univers.

Tu as oublié que tu n'étais pas seule, que d'autres partageaient avec toi une même culture humaine.

Tu as oublié le travail. Toi, qui n'étais qu'une chandelle allumée dans la nuit.

Toi qui nous apportais ta candeur et ton offrande mains ouvertes remplies de fruits. Toi qui fus pour faire rire le jour au nez de la nuit. Toi dont le chant doux berçait nos malades, éloignait le mal, nous charmait et provoquait l'amour.

Tu es partie. Tu as pris l'oubli comme habit, pour paraître en haut dans le vide, là où il n'y a rien que des pantins si légers qu'ils n'ont pas de pieds pour marcher et piétiner la terre, fouler l'eau des rivières.

Tu n'étais qu'une simple humaine, te voici devenue quelqu'une avec un nom qui s'écrit en majuscules.

Pauvrette, brûle ton habit de fête, nous ne savons que faire des fées et des princes charmants. Reprends tes haillons et viens nous guérir avec tes chaudes larmes et tes rires dansants et que ta plume s'envole à nouveau car tu sais si bien espérer quand tu nous touches du coude et que ton souffle effleure notre nuque.

Redeviens notre muse aux mille appâts pour encourager les génies qui se plaignent de nos abondantes plaintes.

Reviens sur la Terre, ton seul pays, qui n'a pas besoin des apitoiements des dieux jamais advenus.

Reviens, sœurette, et demande aux plus forts d'entre nous de détruire la misère.

Dommage que tu as dédaigné ma présence ici avec mon formidable bagage que je partage avec le peuple de mon quartier de Terre. J'aurais pu te faire entrer dans mes cercles et tu aurais tourné toute ta vie avec ta parole si bonne...

Mais voilà, je n'ai pas le temps pour une étincelle qui se prend pour une étoile.

L'OUBLIÉ

L'ÉCRIVAIN DU MONDISTAN

Quand on cherche à plaire, on renie son talent.

Monsieur l'écrivain semble être là que pour conforter les gens dans leurs préjugés archaïques et les rassurer dans leur conservatisme. Mais à aucun moment il n'ose bousculer le troupeau endormi par la paresse de volonté. Jamais il ne dérange la timidité morale des bergers. Jamais il ne donne leurs vrais noms aux loups que sont les banquiers, leurs actionnaires, leurs ingénieurs, leurs ouvriers, les employés, tous collaborateurs des crimes contre l'Humanité. Aucunement il ne montre l'exemple en faisant le grand ménage, remplissant les poubelles des immondices des indépendances individuelles consommatrices de biens civilisés, jamais il ne montre l'exemple en désignant les ordures gouvernantes et les délateurs suce-larbins. À croire que ce pays n'est qu'un égout ouvert sur la faim, la foi et la folie. Et les criminels n'y ont ni religion, ni idéologies mais des numéros de comptes et des titres de propriétés. Ce ne sont que des cœurs secs, des portefeuilles enchaînés au Veau-d'Or de la cupidité. Le démon de l'argent brouille les consciences. Les nouvelles générations sont transformées en hordes de quêteux. Le mot d'ordre du nouvel ordre mondial est suivi à la lettre : *'Laisser dire et laisser faire'*. Amène le flouze ! Monsieur l'écrivain vend les petits pains et vante les joujoux, évente les catins ! L'argent éventre la Terre-mère ! Les nations massacrent les rejetons. Le ciel est merdeux, la mer couverte de pus. Le vent transporte l'odeur du sang pourri des drapeaux. Les ustensiles liturgiques encensent l'haleine putride des tribuns. Les ustensiles liturgiques sont les armements fabriqués et utilisés par les peuples contre eux-mêmes. Les crimes sont des commandes d'affairistes. L'écrivain distrait les élites pendant les trêves entre les massacres. La paix est une utopie, hérésie, une apostasie !

L'art pour l'art ne nourrit personne, n'aime personne. L'art pour l'art est une folie. Les élites se masturbent leur pauvre cervelet de bêtes assoiffées de reconnaissance aux panthéons des gloires éphémères. La culture du fric n'a rien à dire. La culture sert de décor au grand magasin du Mondistan.

L'écrivain est le troupeau en quelques mots.

Je, moi, Pierre Marcel Montmory, suis seul contre eux-tous et pour eux tous.

LE DROIT AU BONHEUR

Le problème principal des gens qui se présentent comme intellectuels, qui se figurent élite, est qu'ils ont oublié depuis longtemps que tous les autres humains sont au moins aussi intelligents qu'eux et que, donc, pour résoudre nos problèmes humains, cela prend la volonté de chacun pour améliorer nos conditions matérielles d'existence.

Cela prend un chacun pour tous. Le sol qu'il y a sous tous les pieds pour la Terre entière. Le particulier dans le global. Chaque geste, tous les pas sont comptés.

Tant que les travailleurs vont dans les industries militaires, dans les forces d'oppression, dans les entreprises dangereuses pour la vie, tant que les travailleurs sont contre eux-mêmes en fait, il n'y a aucun vrai chemin possible vers le bonheur.

Les gens qui ne croient pas en l'amour sont des conformistes inquiets de l'insatisfaction de leur désir de possession matérielle et/ou imaginaire.

Et les nouvelles générations payent le prix de leur abandon à la porte du bonheur.

Et les élites prétentieuses élaborent des plans sociaux, des pansements sur les plaies ouvertes de l'ignorance. Les élites bien pansues gèrent la misère, font hisser des drapeaux, sonner les cloches, appellent à l'apitoiement, tandis que les humains déconsidérés jouant les bêtes mangent les miettes qui tombent de la table des hypocrites.

LE SILENCE

Le silence ne peut rien dire tout seul, c'est la personne silencieuse qui dit quelque-chose avec le silence qu'elle produit.

Quant au silence absolu, il n'existe pas dans la nature, l'écho de la création continue son chemin vers l'horizon fuyant de l'Univers.

Le silence, les silences sont espérance de sens.

Le silence serait comme frapper à une porte sans qu'il ne soit possible de prouver que la porte est là, sans avoir la certitude qu'elle pourrait s'ouvrir, et, que sa simple ouverture serait la première réponse à notre présence silencieuse.

Présence silencieuse qui dit je suis créée.

L'OUVRAGE EN ROUTE
et
LE TRAVAILLEUR EN CHEMIN

La Nation n'est pas encore morte.

Tant que nous vivons.

Tout ce qu'il y a d'hommes intelligents dans le pays cherche à conserver la vieille Nation. Mais, d'un autre côté, tout ce qu'il a de riche d'avenir et capable d'effort d'action, tout ce qu'il y a d'instinctif cherche la patrie ailleurs, et vient en émigration. L'âme de la Nation, dès ce moment, se trouve dans les pays étrangers.

L'émigré est obligé de se réfugier en lui-même. Il en appelle à son génie ; il en appelle à cet homme intérieur qui doit lui révéler quelque chose sur sa destinée. C'est l'idée fondamentale de son poème; c'est aussi la pierre angulaire de la poésie du présent.

La force de la raison apparaît comme des «mauvais esprits», des fantômes détruisant l'essence de l'humain. C'est pour cela que le héros, émigré sans espoir et plein de doute, se sauvera grâce à sa chute du *« pays hautain et froid de la raison »* vers le peuple, où, dans le caractère et le sentiment des humains, se retrouvent les signes de la vie véritable.

La vocation de l'émigrant est de développer l'idée de la Nation en tant que propagandiste de l'action, ce qui lui permet de dépasser l'antinomie entre la pensée et les sentiments, entre la raison et l'enthousiasme, et enfin en tant que poète prévoir l'arrivée d'une époque nouvelle. C'est pour cela aussi qu'il affirme que, de tous les poètes, il est le plus national. C'est dans son travail qu'il trouve l'exemple de la modernité qui exprime l'essence de l'histoire nationale et du caractère des émigrants, démasquant le formalisme stérile des doctrines et le vide de la philosophie actuelle.

La pensée de l'émigrant constitue le courant activiste de la pensée nationale contemporaine, elle parle de la nécessité de la réalisation de la poésie dans la vie, de l'incarnation du verbe, et en somme, elle donne une impulsion forte pour agir.

Les questions qui divisent les philosophies, les littératures, les sociétés, se présentent ici personnifiées tandis que l'affrontement des deux camps constitue la figure de l'Histoire où la lutte dure depuis le commencement de la société, et les partis contraires changent seulement de forme et de mot d'ordre. L'idée de mettre en présence ces deux systèmes personnifiés est réellement originale et grandiose. Et en effet, une lutte entre les esprits précède toujours une lutte matérielle.

La poésie n'est pas un art, ce n'est pas un amusement, mais une inspiration sérieuse qu'il faut porter au fond de soi et qu'il faut réserver toutes ses forces pour agir, au lieu de parler, car la parole écrite trahit l'impuissance d'agir tandis que, intériorisée, elle devient l'énergie incitant à l'action.

C'est le meilleur moyen de révéler ce qui se passe dans le monde, qui après seulement trouve son expression dans la réalité historique. Avec admiration donc, nous parlons de grande poétique.

Notre propre leçon est celle d'une poésie en tant qu'idée qu'il faut réaliser dans l'action, faisant que la vie est la poésie créée de notre époque.

La problématique de la poésie et du poète - ainsi que — en forçant un peu les choses — de la nation et de l'émigration, indique que chaque humain peut présenter sa propre vision de la poésie en tant qu'action, pour révéler et accomplir la volonté de son cœur, la vérité de son courage, qui, sans donner de nouvelle définition du gouvernement, est appelé à en former un tout nouveau dans l'histoire de l'humanité qui remplacera le despotisme, etc.

La race humaine est destinée à assurer aux nations et aux migrants le droit de vivre et de se développer selon la liberté. C'est à la race humaine qu'est dévolue la mission d'introduire l'amour dans la politique.

L'humain sans patrie est un élément de la vie spontané qui le relie à la pensée humaine. Cet élément est, entre autres, la leçon de la nécessité de l'action : conquérir le monde par l'intelligence, pour l'intelligence, ce qui est l'essence même de la philosophie. L'explosion de l'intelligence qui, comme un éclair, de l'Orient va jusqu'à l'Occident, et frappe tous les regards.

Chaque humain possède au fond de sa conscience un germe universel.

C'est donc seulement dans l'agir, dans la vie par la poésie, que le poète émigrant des nations trouve sa forme la plus parfaite.

Le Poète-Professeur.

Pierre Marcel Montmory trouveur

Trouveur et voyageur universel.

Avec ta moitié aimante, amant, voyage !
Le ciel est ouvert ! Je peux mourir pour renaître, comme je le veux.
Et je renais, étonné et curieux des dons prodigués par la providence; amoureux de la vie, joyeux sans possession : moi-même!
Ô, paradis ! Source terrienne ! L'enfer sur tes rives !
Ô, paradis ! Berceau de la vie !
Les bras des muses bercent mon génie comme un enfant !
Je suis libre d'aller !
Découvre ma route, elle a le visage de la mer !
Les poissons dans l'eau ne sont pas résignés.
Quelle fille choisir parmi toutes celles qui me regardent avec dans le sourire des promesses de jeux aux règles infinies !
Je serai père de mes enfants et enfant de mes enfants !
Il n'y a donc pas d'ancêtres au paradis, ils sont tous ici à téter à la mamelle des muses.
Et si ma mie a du génie c'est que l'éternité lui a donné le temps pour y penser !
Regarde ! Tu es bien chaussé pour la grande marche, paré pour la grande farandole aux angelots et costumé pour un défilé de bonhommes !
Quel plaisir de mourir quand on peut renaître à l'infini ! Et de laisser le souvenir heureux dans le cœur des amis qui t'ont nommé capitaine !
Te voici rembarqué pour une autre fredaine, endimanché au bras des éternités en fleurs.
Que du bonheur, quand le malheur te frôle - car si l'enfer est court, le purgatoire est long !
C'est la saison où tu veux éclore pour mûrir la récolte de tes fruits, et passer l'hiver au bord du feu des étoiles.

Y A PAS D'AUTRE PARADIS

Ceux qui croivent
Et ceux qui boivent
N'ont pas idée
De ma santé
Je les enterre
Sans rien faire
Ma vie ma vie
C'est tout
Ce que j'ai
À offrir
Et je paie
Les tournées
Les valses
Et les rocks
Et à ceux qui meurent
Au bras de la peur
Je serine ma rengaine
Une bibine de la veine
Et j'en bois à gogo
Sur l'air des julots
Avec sur la poitrine
Le coeur de ma blonde
Qui joue dans les vitrines
Du grand monde
Où y a ceux qui croivent
Pis ceux qui boivent
Et ma goualante
Pour moi je chante:

Y a pas d'autre paradis
Pour faire notre bonheur
Amoureux de la vie
Le temps est un voleur

On me dit poète
Mais je suis
Le roi des menteurs
Le prince du baratin
Un escroc raffiné
Qui use ses souliers
À courir les muses
Pour brûler l'artiche
Que j'me fais fastiche
En minaudant des airs
Où en roucoulant des colères
Pour les tubards de la romance
Je rejoue une manche
Et quand il est bien tard
Je rafle l'oseille
Et emporte les cœurs
Je suis un voleur
Un oiseau du bonheur
Qu'il faut attraper
Avant le dernier acte
De la comédie du sang
Où surine le temps
Des perdus des chalands
Sur le trottoir
Ou dans les chambres
On me dit poète
Je suis
Un esclandre
Qu'on aimerait descendre
Ou monter au pinacle
Tout dépend du prix
De la perdrix ou du perdreau
Y en a pour les truies
Y en a pour les pourceaux
Des poètes poétant comac
Ici comme mézig et recta
On me dira poète
Comme on dit
Oiseau de paradis
Ou, c'est selon
La mise et le pompon

L'ART D'ÉCRIRE

Pour certain l'écriture est un exutoire pour y défouler leurs angoisses et se relire en se flagellant et pour d'autres l'écriture est un suppositoire pour sublimer le vide de leur tête quand leurs boyaux sont encombrés. Pour le véritable écrivain cela est tout simplement un artisanat, un métier que l'on apprend et ne cesse de perfectionner et ce métier on l'exerce avec calme et rigueur. L'écriture est une discipline, c'est à dire qu'il faut apprendre d'abord à écrire comme les maîtres avant d'être capable de s'aventurer seul. Il vaut mieux commencer très jeune comme tous les arts de tradition, les métiers qui se transmettent par les maîtres et non point les professeurs ou spécialistes des écoles qui sont les ennemis de l'art et de la science. L'écriture devient petit à petit un masque de théâtre derrière lequel on observe et ressent le monde pour ensuite le traduire en termes éloquents. Ainsi, l'on peut gagner sa vie de ce métier si l'on est aussi bien écrivain publique pour écrire lettres et suppliques, que conteur pour inventer jolis mensonges, ou même poète et écrire en voyou.

Le poète est un voyou qui emprunte les chemins interdits par l'habitude; le poète est un voyou qui déshabille la mode; le poète est un vagabond qui s'aventure sans les mots connus et usagés pour s'en procurer des nouveaux. Le poète saute sur la vague en évitant le creux des fossés et ramène des flots de si fabuleux trésors qu'on est ébloui de voir leur fraîche lumière. Le poète n'est pas celui qui se nomme tel mais plutôt un anonyme démuni et orphelin de tout qui invente sa vie et est indifférent au mépris des ombres qui le rabrouent pour sa funeste majesté. Le poète fait disparaître le passé et annule le futur.

Si le poète écrit il le fait en marchant pieds nus dans le sable des vanités. C'est pourquoi ses biographes ne récoltent pas la semelle de ses chaussures. Le poète fabrique le temps et la mesure, et celui qui vient après ne fait que suivre sa trace. Ceux qui imitent le poète ne font qu'emprunter des pas déjà faits et se perdent en basculant d'une vie passée ressuscitée vers l'avenir de la mort apparue. Le faux est vrai quand le présent est absent. Le faux est vrai quand le cœur est indigent. Le vrai est faux quand il est maigre cadeau des muses anorexiques des génies trop bouillis à l'eau bénite des académies. Le vrai faux encombre les avenues de la célébrité où les fainéants creusent leur tombe dans les carrières.

Ci-gisent mes pensées fraîches de ce matin qui vont faner avec le jour et dont je serai défait la nuit pour faire l'amour. C'est le prix des étoiles que, vagabond je récolte, en louvoyant désinvolte, d'une île à l'autre, portant mon exil à bout de bras. Les muses ondulent leurs chairs sur les débarcadères tandis que mon génie nage jusqu'à elles.

À la prochaine marée je les emporterai dans l'arche de mon cœur comme heureux souvenirs de mon éternel bonheur d'aimer la vie avec les autres. Mais je ne ferai rien pour personne, je n'ai ni but ni désir, qu'un amour démesuré, un grand amour à contenir dans ma poitrine, le temps de la traversée, et, arrivé à bon port, je saluerai ma fiancée, et pour elle je chanterai des vers pleins d'arômes.

Pierre Marcel MONTMORY trouveur

PARTI DE L'HUMANITÉ

Protecteur de la vie, de l'amour et de la beauté

Notre Pays s'appelle la Terre,
le plus beau pays dans l'Univers.
L'art de vivre de l'Humanité est
culture humaine commune,
Le métier de l'être humain :
savant et poète.
Il n'y a toujours qu'un seul peuple
d'origine terrestre : l'Humanité.
L'amour est la seule vérité bonne à vivre.

Quelle est la relation entre le savant et le poète ?

Entre la science et la poésie ?

Ne sommes-nous pas poètes et savants tout à la fois ?

Quelle est la relation entre le savant et le poète ?

Entre la science et la poésie ?

Ensemble, le savant et le poète, ne doivent-ils pas éloigner le mal, nous guérir, nous charmer, nous instruire, provoquer l'amour ?

Le vaste paradis n'a pas été sur Terre.

L'enfer est ici quelque-chose de vrai

Le purgatoire des exploités est infini !

Les partis politiques sont tous populistes

Parce que le jour où un parti populaire naîtra,

Ce sera donc le parti de tout le monde, et alors,

La révolution totale et pacifique sera faite,

La race humaine se sera toute élevée

Au-dessus de la bestialité.

Le paradis sera sur toute la Terre.

Le purgatoire sera se taire et consommer.

L'enfer sera ignorance et misère.

Autrefois,

lorsque nous organisions un festival, nous prenions : tout le monde. Un festival populaire !

Nous invitions les personnes qui avaient du soleil au cœur et qui voulaient offrir leurs trouvailles.

Nous étions des amateurs. Amateur : celui qui aime, celui qui garde le bon goût.

Il n'y avait donc aucune sélection, aucune compétition. Nous étions réunis pour donner le meilleur de nous-mêmes dans des rencontres passionnées. Nous ignorions alors les chefs, les agents, les formulaires, les autorisations et c'était gratuit pour les artistes et le public.

J'ai ainsi participé à de nombreux festivals entre 1970 et 1980. J'y venais avec ma troupe de théâtre et je prenais bien souvent en main la régie technique. Nous faisions tout avec l'amitié. Les autorités nous laissaient faire, sans doute par dépit, car il n'y avait alors rien dans les villes où l'ennui habitait. Quelques gens fortunés nous servaient de mécènes, nous prêtaient des lieux. Des écoles nous prêtaient leurs locaux pendant les congés scolaires.

Nous étions de milieux très différents mais ici la différence était l'amitié.

Moi, enfant de la balle, je jouais en scène depuis 1964, acteur, musicien, pantomime, peintre... à l'âge de 16 ans j'étais régisseur général. J'ai offert mon travail à des fêtes du théâtre comme : Les Rencontres Théâtrales de Sèvres (12 ans d'existence); le festival annuel de la Fédération Nationale du Théâtre Universitaire (dont est issu le fameux festival de Nancy créé par Jack Lang et les artistes qui désiraient faire carrière); le premier festival de Libre Expression à Metz (ville austère entourée de casernes); le festival de La Baule (sur la plage en face du casino !) et chaque année, au festival d'Avignon, comme j'étais grouillot au palais des papes, homme à tout faire, et dans les pantalons et les robes des créateurs d'alors, j'avais un peu de temps et les moyens d'aider les copains et, avec trois bouts de bois et de la ficelle, nous fabriquions des merveilles dans le festival off.

C'est alors que François Mitterrand a été élu et Jack Lang nommé ministre de la culture. La première année les caisses étaient encore vides. La deuxième année les premières subventions ont servi à éponger les dettes, de qui ? Puis l'on s'est mis à construire ce que l'Action Culturelle des travailleurs avait rêvé : des centres dramatiques, des maisons de la culture... Et alors une nouvelle sorte d'humains fut créée : les agents culturels supervisés par des commissaires à la culture !

Et ce fut le début de la fin.

La paix fut brisée par la confiscation des outils que nous avons créés. La compétition, la performance et la ruse achevèrent de transformer nos fêtes en des marchés, nos chansons en produits, notre art de vivre en industrie, la culture humaine en charpie.

La paix fut une mendiante aux coins des rues. J'ai pleuré sans larme comme un oiseau sans plumes. Puis j'ai repris mes chemins, seul, en ma compagnie. J'ai vogué par bonds sur des vagues. De places en places, d'un seuil à l'autre, j'ai porté parole, les gens m'avaient donné un nom :

L'HOMME QUI CRIE.

Pierre Marcel Montmory trouveur

dessin de Victor Hugo

AUX FAUX AMIS DU GENRE HUMAIN

Qui se sent morveux se mouche.

Aucun de mes écrits n'agresse personne, mais sans doute des préjugés et irrite les tartuffes.

J'ose débattre avec mes mots et je sais que le mot chien n'a jamais mordu personne ! C'était pour vous changer de vos mémérages et autres querelles de chiffons.

Et je ne parle qu'avec la paix dans mon cœur. Si mes mots vous choquent, assurez-vous et restez près d'un hôpital.

Penser contre tous ou penser pour tous, c'est toujours penser pour tous !

Adieu donc, personnes de mauvais aloi, qui se fâchent à la moindre contrariété parce qu'incapables de sincérité mais seulement de modération - comme le veut bien la tradition des collaborateurs soumis à un système.

Allez vous plaindre à la cour, les juges ne vous recevront même pas.

Adieu moutons, salut bergers, bonjour les loups !

Pas étonnant de souffrir d'être seul dans un pays - somme toute imaginaire, parce qu'incapable de se faire des amis !

Il me reste l'Humanité et le paradis terrestre pour aimer le plus beau pays dans l'Univers, riche d'amis !

Adieu philistins ! Adieu épiciers !

Gavroche

Avec qui peut-on apprendre ce qui est au coeur de la démocratie ?

L'espace public est devenu un castelet de marionnettes communicantes

Dans notre démocratie, le problème fondamental est la dégradation de l'usage de la parole publique. Les hommes et femmes publics sont des marionnettes à qui on ne peut plus faire confiance.

Je voudrais désigner ici ce qui me semble l'un des problèmes les plus fondamentaux qui minent notre démocratie moderne, non pas seulement dans ses rouages et ses institutions, mais dans sa pratique censée être la plus essentielle : la parole publique.

On voit trop d'hommes (et de femmes) politiques, trop de cadres supérieurs dans les entreprises et dans les ministères, trop de dirigeants et de dignitaires, qui ont si bien appris à manier la litote et l'euphémisme pour exprimer leur point de vue, que leur parole se transforme en rhétorique, au mieux creuse, au pire fielleuse et mensongère.

On ne sait plus si ces locuteurs publics sont excessivement soucieux de la "complexité", ou s'ils cherchent la petite bête, ou, plus médiocrement, à noyer le poisson, à dissimuler des petites trahisons, des petits calculs mesquins, des tricheries quotidiennes...

Il est grand temps que ceux qui prétendent diriger les affaires de ce monde mettent au rencard les *"éléments de langage"* du bon manager et les bonnes convenances des gens bien élevés - et dociles - qu'ils ont appris à être.

Cette langue qu'on leur a apprise depuis des décennies est une langue de laquais. Cette langue de la communication qu'ils pratiquent non seulement en public, mais entre pairs, et même en famille, c'est une langue de marionnettes. Et ces marionnettes, pour paraphraser le poète Maurice Maeterlinck, *"ont les apparences de la vie sans avoir la vie".*

Une façon de parler où la rhétorique évacue toute possibilité de délibérer.

Voyez les gestes de leurs mains qui accompagnent leur chapelet ridicule de mots vides ! Pures marionnettes, qui en dit plus long sur l'imbécillité ravageuse de cette caste bourgeoise habituée à fermer les yeux sur ce qui heurte ses petites oreilles !

Face à des problèmes humains et politiques particulièrement lourds, on adopte une *"positive attitude"* en cherchant à tout prix des *"bons aspects"* là où il n'y en a vraiment pas, et, comble de l'euphémisme, on nie purement et simplement ces problèmes en les qualifiant de *"moins bons aspects"* - tout en qualifiant la réalité (ô combien gênante) de *"caricature"*!

Si les droits fondamentaux sont caricaturaux, à ce moment-là il y a un problème !

Un problème qui explique la chute libre de la confiance du peuple envers ses *"représentants"*.

La parole publique est acte. Ce qui est regrettable, c'est que ce soit devenu aussi rare...

Honte aux hommes politiques qui ridiculisent leur fonction d'élu du peuple. Ce genre de personnage a appris toute sa vie à parler de cette façon, et ne se rend même plus compte à quel point il devient lui-même une caricature, une marionnette indigne de siéger et qui - et c'est le plus grave - fait perdre la confiance en la démocratie chez des millions de gens.

Mais qui sommes-nous pour prétendre juger, avec condescendance et mépris, l'expression d'une juste colère ?

Je dirais donc que ma sympathie va plutôt du côté de ceux qui n'ont pas forcément appris l'usage châtié de la langue, que du côté d'une caste qui se pare de ses diplômes et de son *"capital humain"* pour mieux trahir la langue, à laquelle un pays comme le nôtre doit tant. Car cette trahison est aussi celle de la démocratie (et, soit dit en passant, le recours à la violence institutionnelle et policière est la plus basse illustration de cette trahison d'une classe aux abois, paniquée à l'idée de perdre ses privilèges).

A ce dernier degré de la *"société du spectacle"* auquel nous sommes arrivés aujourd'hui, est-il encore possible de sortir du clivage inquiétant qui oppose, d'un côté, le parler-marionnette de l'espace public, et, d'un autre côté, le parler-tintamarre des réseaux sociaux ?

Avec qui peut-on apprendre ce qui est au coeur de la démocratie : l'usage sensible et raisonné de la parole, du langage ?

Ce que je ressens maintenant c'est que nous devons nous rassembler autour de quelque-chose qui symbolise la joie de vivre toujours. Nous devons rassembler nos ancêtres que les violences colonisatrices ont reléguées aux oubliettes.

Ce que je ressens c'est que nous, les peuples, c'est-à-dire tout le monde, nous avons plus que jamais besoin de retrouver notre dignité dans l'accomplissement des gestes simples du vivre ensemble.

Ce qui fait nous autres, c'est : se sentir vivre, dans le passage obligé de l'éternité, entre les minutes mécaniques des travaux et des jours.

Réinstaller nos horizons infinis devant la ruine des murs aveugles des soumissions et ouvrir le ciel à nos morts inconsolés.

Naître sans peur.
Vivre sans peur.
Mourir sans peur.

J'en suis encore à aujourd'hui et à ce que je fais de bien maintenant.

Oublions la culture et il reste à inventer la vie.

Il reste la vie.
Le libre n'a pas de passé.
Mais la vie comme présent.
De la poussière et de l'éternité.
Le passé nous court après
Et le futur s'échappe de nos mains
Reste le présent comme cadeau
Pour fabriquer nos rêves
Et nous aimer

Aime,
Et tu te donnes à connaître.
Connais,
Et quitte pour l'inconnu.
Tu es infini.
Oublie,
Tes parents, l'école,
Les croyances et la science,
Et joue ta chance
D'inventer la vie
Oublie ton nom
Tu es humain
Oublie l'attachement
Tu es liberté
Droit debout
Oublie la peur
Dans ton cœur
Puise le courage
Fouette ta volonté
Et marche
Il reste ta vie
À inventer seul(e)
Sans peur
Réalise ton rêve
Pour être fier de toi
Seul contre tous
Face à face
Contre tous
Tu travailles pour tous
Tout(e) seul(e)

Tout(e) seul(e)
Le (la) plus seul(e)
Plus fort(e)
Tu restes en paix
Fier, Fière !

Faites ce que vous voulez avec vos propres ressources c'est suffisant pour danser sur les places - personne ne peut vous empêcher de donner ce que vous avez à donner ! ... Le système ne s'intéresse qu'aux gens qui lui sont utiles pour entretenir l'illusion de démocratie. Notre Constitution nous permet tout. Nous n'avons pas besoin d'autorisation pour exercer notre citoyenneté.

Si vous êtes véritable artiste vous avez deux amies pour vous aider : la ruse et la muse... Et votre génie vous souffle ce que vous devez dire quand c'est le temps. Soyez de modestes travailleurs pour être de bons interprètes et toujours vivez au milieu du peuple (c'est à dire avec tout le monde). Vous n'avez pas à faire la cour à des médiocres patentés; vous n'avez pas de dossier à remplir, vous pouvez changer de nom tous les jours, anonyme est le meilleur patronyme pour l'élégant généreux qui repousse le mal, guérit, charme, provoque l'amour ! Et n'allez pas dans les salons des ratés de l'existence diplômés de suffisance, écartez-vous des agents culturels chargés de la sécurité intellectuelle du système !

Amènez la joie !

Communauté Humaine Universelle de Montréal

DE CITÉ EN CITÉ

Et j'ai marché
Au goût du vent
Les pluies mouillaient
Mes désespérances

Lundi

De citation en citation,
On tourne autour des statues
Sans remuer les pierres de la rue
Chante l'antienne vocation

Mardi

Quelles propres paroles
Conjurent la mort
Oraison personnelle
Gardienne de lumière

Mercredi

L'art bourgeois est repu
Du sang des exploités
Et l'art des opprimés
Représente les plus nus

Jeudi

Tu as toi comme ami
Et tu as moi
Nous sommes nombreux
Tous les deux

Vendredi

Mes mots ne citent personne.
Reconnaître le cadeau
Pourquoi recevoir
Le cœur de l'offrande

Samedi

Chante pour chanter
Aime pour aimer
Comme les pierres
Les chemins de traverse

Dimanche

Au début s'essayer
Et ne pas rester
À la porte de l'aventure
L'œuvre à la fin

Congé

Vis les vacances
Paresse bien occupée
Réjouis tes maîtresses
Gagne pour jouer

Adieux

Au diable l'impôt
Dépense tes pensées
Orgasmes estimés
Par des oiseaux

Prolongations

Et les amis embrassés
Ne desserre pas les dents
Ils vont t'enrager
Pour la suite du chant

Idéation (final)

Si tu es dieu
Tu es tout
Et même les fous
S'en trouvent mieux

J'ai volé pour manger.

J'ai volé pour apprendre.

Quand la faim nous prend la fin des pensées survient et la main vole.

Je ne connais pas beaucoup de philosophes professionnels ou gourous patentés capables de donner à manger au monde à moins que l'on dise que le peuple est le philosophe ?

Parce que, pour ce qui est de philosopher, ceux qui prétendent fréquenter la sagesse à plein temps, je n'en connais personnellement aucun qui nous ait appris ou qui ait découvert quelque-chose d'utile pour notre art de vivre sinon, oui, les gens du peuple travailleurs sont souvent de bons artisans pour leur bonheur.

À quoi donc servent les écoles de philosophie si le fil de la vie à Sophie La Sagesse est rompu avant que le pain soit sur la table ?

Quelle table de matières mettons-nous quand les enfants ont faim et attendent des réponses à toutes les questions ?

L'ÉCONOMIE CONTRAIRE DE L'ABONDANCE

L'économie est une invention de voleur
Dette plus crédit deux mamelles arnaquent
Le client du grand magasin du bon vendeur
Vide ta bourse quand la banque attaque

Y a pourtant assez de richesses partout
Dans la nature y a pourtant assez d'humains
Intelligents et justes pour remplir les mains
De toutes les faims de pain et de bisous

La bande des Banquiers a attaqué les pays
Pillé la terre violé le ciel massacré
Les humains innocents survivants appauvris
Errent sur les routes portant leurs vies sacrées

Aucun prophète annoncé ni la terre
Promise offerte aux gens de cœur ici
Mais l'enfer est donné aux meilleurs des pères
Le purgatoire pour les mères de la vie

Dieu Argent ordonne à tous les assassins
De compter et de multiplier le butin
Et le sang vif coule et l'or mort s'amasse
Dans les pays la désolation s'entasse

Qui, quoi, qu'est-ce qui arrêtera cette fin
De la vie, quelles mains, renaîtra quel printemps
Sans ouvriers ni complices ni assassins
Pour que sourit la beauté aux amants

L'économie est une invention de voleur
Dette plus crédit deux mamelles arnaquent
Le client du grand magasin du bon vendeur
Vide ta bourse quand la banque attaque

« Si on allume les étoiles, c'est qu'elles sont à quelqu'un nécessaires. »
Vladimir Maïakovski

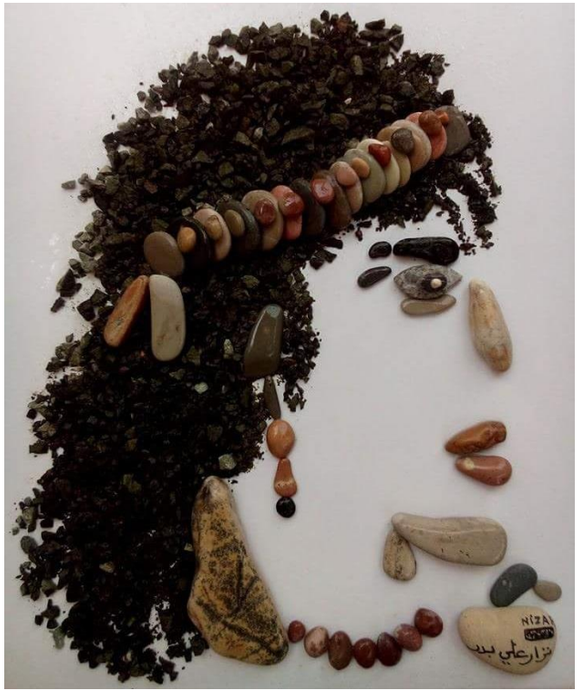
LA RÉVOLTE DE L'IMAGINATION

L'AFFAIRE : le seul crime du savant poète est d'avoir écrit un blasphème. Une affaire planétaire qui nous parle de notre monde globalisé et des conflits culturels qu'il génère.

La chasse à l'homme commence, contre un citoyen d'un État démocratique. Le savant poète disparaît de la vie publique et passe dans la clandestinité.
Le savant poète condamné à mort par un chef constitue un acte de censure, une violation des lois, un acte de terrorisme. Peu d'humains s'en alarment. Le président-en-chef déclare : *« Je n'ai aucune sympathie pour le poète savant. C'est un misérable. »* Les autorités politiques, religieuses et même certains artistes s'empressent d'exprimer leur solidarité et leur compréhension, non pas à l'égard d'un savant poète menacé de mort par un terroriste, mais avec *« les clients injustement insultés dans leurs convictions»*.

Les chefs demandent à leurs fidèles de ne pas lire le savant poète. *« Les prophètes n'appartiennent pas à l'imaginaire des artistes...»*.

Comment s'en étonner ? On ne peut s'attendre à autre chose des pouvoirs qui sont par nature les défenseurs des codes et des croyances établies. Les accusateurs du poète savant sont incapables de comprendre l'essence même d'une œuvre de fiction qui est un monde en soi, polyphonique, tissé de contradictions et non pas une simple énonciation. On reconnaît les grands savants poètes au trouble qu'ils sèment dans les esprits. Ils témoignent d'un bouleversement de la sensibilité et s'efforcent de chercher, selon les mots du savant poète : *« de nouveaux angles pour pénétrer la réalité »*.



La censure contre le savant poète se trompe d'objet. Elle défait ce que le savant poète a parfois mis des années à édifier et réduit cet univers complexe, structuré, cet instrument optique à plusieurs points de vue qu'est un poème, à l'énoncé pur et simple d'une opinion. L'interdiction qui frappe le poète savant n'est pas un délit d'opinion (sa défense ne relève donc pas seulement de la défense de la liberté d'expression), mais un poème ; non pas seulement le poème de ce poète savant là, mais la poésie en tant que telle.

C'est aux artistes qu'il revient de défendre le droit à la fiction. Sans pouvoir, sans palais, sans greffier et sans grands moyens financiers. *« Les savants artistes sont les citoyens de plusieurs pays : le pays bien délimité de la réalité observable et de la vie quotidienne, le royaume infini de l'imagination, la terre à moitié perdue de la mémoire, les fédérations du cœur à la fois brûlantes et glacées, les états unis de l'esprit, les nations célestes et infernales du désir, et peut-être la plus importante de toutes nos demeures – la république sans entraves de la langue. »* Ce sont ces pays que les savants poètes réunis représentent, et leur légitimité, ils la tiennent des censeurs qui ne supportent pas leurs écrits.

Le savant poète alerte l'opinion mondiale. Au-delà de son cas personnel, le meurtre du savant poète devient un nouveau modèle de terrorisme international après les prises d'otages et les détournements d'avion. *« Si ce modèle n'est pas combattu,* avertit-il, *il sera appliqué et il s'étendra. »*

Et c'est bien ce qui se passe. Les crimes se multiplient, interdiction de publier, destructions d'œuvres d'art. Le terrorisme a pris la forme d'attentats dirigés contre des écrivains, des journalistes et des intellectuels.

« L*a fiction est fichée. Désormais tout tombe sous la loi de l'offense : homme vivant, figure de l'histoire, mythe. Les voies de la rêverie sont interdites. Aucun client n'accepte de lire un exercice burlesque concernant un prophète installé au cœur du réel. Et même celles du plaisir. Tout sombre dans le désastre, écriture, peinture, sculpture et cinéma réunis. »*

Les pouvoirs expriment : *« Leur solidarité envers ceux qui se sont sentis blessés dans leur dignité de clients »* en qualifiant l'ouvrage du savant poète de blasphématoire et de *« distorsion gratuite »*. Merveilleuse assurance des critiques qui s'autorisent à juger des distorsions gratuites de la fiction et qui témoignent de leur incapacité à saisir l'illusion poétique qui est la grande découverte du poème et aussi le souci numéro un de tous les censeurs.

Dès l'origine du genre poétique, les interdictions se multiplient contre la diffusion des ouvrages de fiction et se fondent sur la crainte que la lecture de tels ouvrages ne brouille la frontière entre le réel et la fiction.

Sur cette *« illusio »* tant redoutée, on a écrit beaucoup de livres, mais l'essentiel se perd parfois dans l'érudition. On a du mal aujourd'hui à s'imaginer la découverte émerveillée qui fut celle des premiers lecteurs de poèmes au moment de l'essor du genre : cette scène de théâtre à l'échelle d'un cerveau que l'on pouvait transporter partout avec soi et qui traitait de tout sans pudeur et sans frein, et avec la licence qu'autorisait la relation singulière et confidentielle de l'auteur avec un lecteur solitaire. Lisant pour la première fois un poème, un citoyen s'émerveillait de cette découverte : *« J'ai entendu disputer sur la conduite de personnages comme sur des événements réels ; comme des personnages vivants qu'on aurait connus et auxquels on aurait pris le plus grand intérêt. »*

L'éloge du poète savant témoigne de la prise de conscience des possibilités de la liberté d'exposition et d'analyse ; et surtout de l'importance de ce déplacement : l'illusion poétique est appliquée pour la première fois non plus à des conduites héroïques ou à des personnages exceptionnels, mais au domaine de la vie quotidienne.

Au moment d'achever sa brève et tumultueuse carrière de personnage de roman, l'un des héros du poème du savant poète, a soudain *« le sentiment que les ombres de son imagination s'avancent dans le monde de la réalité... »*. Voilà une situation inédite dans l'histoire de l'art de vivre : un personnage qui redoute le retour à la vie. Le butoir du mot « FIN » sera-t-il assez solide cette fois pour empêcher son irruption catastrophique en pleine réalité ? Terrible prémonition d'un personnage de fiction qui sent toute la précarité de son statut au moment de basculer dans le réel et la faible protection que lui offre la couverture reliée d'un livre. *« Cas sans précédent d'un livre qui a implosé. »* De telles implosions, l'Histoire n'en a jamais connu. Bien sûr, Don Quichotte avait lui aussi glissé d'un livre pour tomber dans la réalité, mais celle-ci était elle-même enfermée dans un livre. Le héros du savant poète d'aujourd'hui, lui, n'a pas cette chance, il est vraiment tombé de son livre dans la réalité.

« Toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé... » Que signifie l'avertissement canonique placé en exergue des œuvres d'art ? Il a valeur d'avertissement certes, mais en délimitant clairement le seuil du réel et de la fiction, l'œuvre ne se protège pas seulement contre d'éventuelles poursuites, elle affiche son éthique et sa méthode.

Les censeurs sont de mauvais lecteurs, ils ne discernent pas la frontière entre le réel et le livre, ils ne reconnaissent pas (au sens optique et politique de ce mot : reconnaître la souveraineté d'un autre État) la place réservée de l'art.

S'il est une chose que l'interdiction du savant poète nous apprend, en effet, c'est l'importance de certains repères théoriques taxés. Les distinctions entre auteur, narrateur et personnages, qui sont des ponts aux ânes des études littéraires, connaissent, si j'ose dire, à la faveur d'une condamnation, une actualisation brutale et même sidérante pour la pensée. Les débats sur ces questions ont lieu dans des théâtres encerclés par la police, je peux témoigner de cette sensation troublante d'irréalité, d'incrédulité ; parler d'art sous la protection de la police ! Dans quelle fiction sommes-nous tombés ?

Le récit de fiction, dont Shéhérazade serait ici la figure de proue, c'est l'antidote du meurtre. Ce thème, la fiction contre la mort, l'affaire du savant poète l'a inversé : *« L'œuvre qui avait le devoir d'apporter l'immortalité à son auteur a reçu maintenant le droit de tuer, d'être meurtrière de son auteur »*. La question de l'auteur, de son effacement dans le texte de fiction, et donc celle de sa responsabilité morale ou pénale, la question de l'illusion artistique que traquent tous les censeurs depuis les origines mêmes du genre est devenue aujourd'hui, pour des centaines d'artistes dans le monde, une question de vie ou de mort.

Les foules qui se dressent aux quatre coins de la planète contre la parution des poèmes du savant poète n'ont pas lu ses livres.

On voit ainsi des centaines de clients manifester sans le savoir contre le comportement d'un personnage, ses rêves et ses idées, des foules prêtes à tuer pour des êtres d'encre et de papier.

Et l'auteur continue à nous parler de notre monde. Non pas dans un livre blasphématoire, mais un grand récit carnavalesque, sans doute le premier de l'ère de la globalisation. Il explore la vision du monde d'un immigré, non pas comme quelque chose d'exotique et de lointain, mais en examinant avec humour et empathie, de l'intérieur, les conflits et les contradictions dont l'immigration est porteuse, et surtout le bouleversement de sensibilité qu'elle implique : les nouveaux rapports au temps et à l'espace mais aussi au corps, à la sexualité, à la culture, à la religion... *« L'Amérique, une nation d'immigrés, a créé une grande littérature à partir du phénomène de transplantation culturelle, en étudiant la façon dont les gens font face à un nouveau monde... »*. L'œuvre témoigne de cette vertigineuse diversité humaine, de ses emmêlements et de ses chocs. C'est *« un chant d'amour à l'émigration »*, au métissage, au baroquisme de la vie moderne.

« Il se peut que les écrivains qui se trouvent dans ma situation, exilés, émigrés, ou expatriés, soient hantés par un sentiment de perte, par la nécessité de reconquérir un passé, de se retourner vers lui, au risque d'être transformé en statue de sel... Mais nous ne sommes plus capables de reconquérir ce qui a été perdu ...Nous créerons des fictions, non pas des villes ou des villages réels, mais des patries imaginaires, invisibles, des pays de l'esprit ».

Les poèmes du savant poète (et c'est peut-être la raison de son irruption catastrophique dans la réalité) est aux prises, ou plutôt il cherche, à travers la fiction, une prise, une emprise du langage sur la question centrale de la vie moderne. La grande enquête de la poésie porte sur les modalités de la singularisation d'un être, le mystère d'une identification. Comment prolonger une telle enquête dans ce contexte inédit qu'on qualifie de globalisation et qui semble enlever tout sens à la question même ?

Les poèmes du savant poète font de l'exil l'expérience décisive qui permet une nouvelle exploration du réel, la découverte d'un nouveau monde. Comment entrer, comment pénétrer, dans un monde absolument ouvert ? Comment venir au monde quand on appartient à plusieurs mondes ? Comment naître quand on est un migrant ? Comment s'incarner et se singulariser dans un monde où toutes les identifications sont équivalentes et également possibles. C'est à ce monde nouveau que les poèmes du savant poète tentent de donner forme.

L'esprit carnavalesque connaît une surprenante actualisation. Tout est jeu des formes et des langages : la relativité du petit et du grand, du supérieur et de l'insignifiant, du fictif et du réel, du physique et du spirituel. Tout est prétexte à retraiter, déformer, recycler le grand bazar occidental-oriental. Il donne une forme et il peuple le grand cirque de la globalisation : un peuple d'immigrés écartelés entre le côté pays natal et le côté pays d'adoption, un peuple d'hommes traduits, parce qu'ils ont été *« déplacés au-delà de leur origine »*, et chez qui les valeurs, les identités se révèlent poreuses avant de se mélanger et de se contaminer. Les villes se métamorphosent sous le regard du savant poète, son village natal devient postmoderne, la grande capitale se métisse. Il y a dans l'œuvre du savant poète une mise en abyme de l'identité, que ce soit l'identité nationale, l'identité religieuse, l'identité ethnique, c'est-à-dire les fondamentaux du fondamentalisme, de tous les fondamentalismes. C'est contre ce trouble de l'identité que l'interdiction et la censure contre le savant poète recrute ses adeptes

Dès les premières pages du poème accusé de blasphème, la chute d'avion d'un oiseau qui est, plutôt qu'une métaphore, une figure libre de la chute dans le temps occidental, mais aussi de la chute métaphysique et de l'expulsion d'un monde Théo centré, se trouve au point de départ d'une expérience qui déclenche une nouvelle répartition des notions du bien et du mal, un émiettement plutôt qu'un rejet massif des valeurs traditionnelles qui se maintiennent à l'état de souvenirs, de fétiches, de déchets, de clichés et qui vont être emportées, déplacées, déformées dans le grand tourbillon de formes, de valeurs et d'affects qui constitue le carnaval poétique.

L'expérience à laquelle sont soumis les émigrés du savant poète est au double sens du mot une expérience d'élargissement ; expulsion, exil, expatriation, mais aussi dilatation, accroissement et même élongation. Rien de diabolique ici, mais une forme d'ensorcellement de la forme artistique.

Ainsi ce savant poète tant décrié projette-t-il à l'échelle du monde un conflit lancinant et vieux d'au moins dix mille siècles entre l'art de vivre et la religion, l'art de vivre et la politique ; loin d'en avoir été la victime passive, le savant poète sait faire de son combat l'histoire drôle et tragique de l'imagination désarmée, de l'imagination insurgée, ce que je qualifie de révolte de l'imagination.

Pierre Marcel Montmory Éditeur

L'Éternel Poète
Le Divin Savant
La Ruine des États
L'Orgueil des Fiers
Le Rire du Néant
L'Amour Insolent
La Beauté Consolée
La Vie Sacrée
L'Eau des Rochers
La Parole du Vent
Le Feu des Étés
Le Présent de la Mort
Le Divin Savant
L'Éternel Poète

Le mouvement et l'écroulement de la politique.

Une mouvance que l'on observe, en Europe et dans le monde,

« On est au bord d'une transformation mondiale».

Un contre-pouvoir et surtout pas un parti politique.

Un cadre philosophique aux occupations de places publiques : le concept de « multitude », une nouvelle forme de lutte qui s'appuie sur la fraternité.

En dehors de tout parti ou organisation syndicale.

Un mouvement qui sort des catégories droite/gauche.

Des luttes importantes qui reposent sur une communauté locale.

Le sens de la communauté, la volonté de défendre ce qu'on est. Une économie morale de la foule.

Une ouverture au concept du bonheur : on est heureux d'être ensemble, on n'a pas peur parce qu'on est en germe d'une fraternité et d'une majorité.

Le dépassement du niveau syndical de la lutte. Le problème du coût de la vie reste central, mais le point de vue catégoriel est dépassé. Le mouvement est en recherche d'égalité autour du coût de la vie et du mode de vie. Ils font émerger un discours sur la distribution de ce profit social que constituent les impôts à partir d'une revendication de départ qui est à la fois très concrète et très générale.

Un mouvement profondément pacifique. La violence n'est pas un moyen. C'est violent parce qu'il est empêché alors que c'est parfaitement légal. C'est dans l'affrontement que naît la violence ; elle n'est pas théorisée en tant que telle comme moyen d'action.

Les gens qui manifestent ne sont pas venus pour taper et faire des dégâts. Ils ne sont pas responsables de cette situation.

Le mouvement c'est la fraternité. Cela va au-delà de la solidarité. Ce sont des gens qui se construisent comme des frères et sœurs. Comme dans une famille, ils essaient de régler les litiges par la discussion : c'est cela, le référendum d'initiative citoyenne. Ils sont dans l'amour, dans un régime de passion. C'est un phénomène totalement nouveau, à la mesure de l'écroulement de la politique.

Voilà l'émergence d'un nouveau corpus. La multitude c'est précisément la dissolution des anciennes classes sociales. La classe ouvrière était une classe productive, liée à une temporalité et une localisation : on travaillait à l'usine et la ville marchait au rythme de l'usine. Les transports étaient réglés sur les horaires de la journée de travail.

Tout cela est terminé. L'usine tuait les gens. On a perdu le lien de la production, le lien de la journée de travail, le collectif. Mais aujourd'hui, on a de la coopération ; cela va plus loin que le collectif.

La multitude, ce n'est pas une foule d'individus isolés, renfermés sur eux-mêmes et égoïstes. C'est un ensemble de singularités qui travaillent, qui peuvent être précaires, chômeurs ou retraités, mais qui sont dans la coopération.

Il y a une dimension spatiale dans cette multitude : ce sont des singularités qui, pour exister, demandent à être en contact les unes avec les autres. Il ne s'agit pas seulement de quantité. C'est aussi la qualité des relations qui est en jeu.

Le mouvement est à la mesure de l'écroulement de la politique.

Les syndicats sont passés complètement à côté du mouvement.

Le syndicalisme est mortel. Les syndicats sont des organes d'État pour gérer les salaires et les prestations sociales. Ils n'ont aucune place au sein du mouvement. Ils sont bloqués sur les catégories et la professionnalisation.

Les autorités sont à la fois dans l'incompréhension totale du mouvement et dans une réaction de peur. Les gouvernements savent que leur pouvoir est extrêmement fragile. Le contraste est saisissant entre le vide de leurs discours et la gravité de leur gestion. La démocratie est dépourvue de tout sens de la réalité, Les gouvernements sont en crise : ils tendent vers le fascisme. Les institutions sont encore suffisamment fortes pour empêcher cela, mais les méthodes et les armes de la police sont inquiétantes. Les policiers sont sur le terrain de l'affrontement. C'est un élément de cette fragilisation du pouvoir.

Un mouvement avant-gardiste et fondamentalement nouveau.

Mais l'on ne peut pas savoir comment le mouvement va évoluer. C'est très intéressant d'assister à la transformation des groupes de travail. La mutation du mouvement ne viendra pas de l'extérieur, elle viendra des acteurs eux-mêmes. Quant à savoir s'il débouchera sur un parti politique... Ce serait une erreur, même si cette voie recueille l'assentiment de la majorité.

Mettre en place une forme de démocratie directe. La démocratie parlementaire est vouée à l'échec et aujourd'hui à tous les niveaux : mairies, régions, états : une caricature de l'administration démocratique.

Le mouvement fait apparaître une demande réelle de participation des individus. Or, avec les moyens techniques dont nous disposons aujourd'hui, nous pouvons mettre en place une démocratie radicalement différente. Pensons aux philosophes des Lumières... Ce n'était pas des fous. Les gens qui ont inventé la démocratie étaient des gens normaux. Il faut oser penser, comme disait Kant.

On est au bord d'une transformation mondiale. Arrêtons de croire que c'est le règne des monstres. Avec Internet et les réseaux sociaux, nous sommes entrés dans un nouveau rapport entre technologie et transformation de l'humain. Le capitalisme n'est pas uniquement une catastrophe, un monde de marchandises et d'aliénation. Le capitalisme est un univers de luttes dans lequel les gens essayent de s'approprier le produit de l'humain exploité par les patrons.

Le mouvement doit rester sur le terrain de la lutte, plutôt que devenir un parti politique, être engloutis par le système, et se retrouver en incapacité d'agir dans cette digestion que le pouvoir ferait d'eux. Il doit rester un contre-pouvoir.

Le mouvement ne veut pas de leader. Si le système parlementaire est en crise, la traversée de cette crise se fera avec de nouvelles formes d'organisation. L'idéal serait d'arriver à une démocratie directe dans laquelle il n'y aurait pas d'intermédiaire. Les intermédiaires empêchent la transparence.

Il faut revoir nos schémas de pensée et inventer.

Oui, mais dans le mouvement, la pratique arrive avant la pensée. Pour comprendre ce mouvement, il faut se mettre dans une position d'humilité devant ce qui est en train de se passer. On ne pourra pas construire une formation politique. Le mouvement se trouve incapable de récupérer d'un point de vue théorique ce que les gens mobilisés font d'un point de vue pratique.

La création d'un parti se solde aujourd'hui par un échec : les principales personnalités se plantent des couteaux dans le dos et sont en train de s'entretuer sur les noms des candidats pour les prochaines élections.

Former un parti politique, c'est la fin d'un mouvement social.

En effet, à l'origine se trouvent des gens issus des mouvements autonomes, des luttes pour les communs, mais aussi, plus tard, de la critique des réformes constitutionnelles. Tout cela est étalé dans le temps, les gens se forment petit à petit.

Puis, avec leur habileté, les cyniques commencent à faire un travail électoral sur ces mobilisations. Le pouvoir passe progressivement du côté de ceux qui maîtrisent les techniques politiques.

À partir du moment où il cherche à gouverner, le gouvernement s'arrête et est complètement fourvoyé. Prendre le pouvoir n'est pas révolutionnaire. Ce qui est révolutionnaire, c'est d'être en capacité de détruire le pouvoir ou, à la limite, de le réformer.

Les gouvernements sont révoltants. Le revenu de chaque citoyen est devenu une loi de pauvreté.

Le mouvement pourrait être rattrapé et stoppé par l'avidité, la gourmandise du pouvoir. C'est le visage du politique en crise.

Conseil de la Résistance Intelligente (C.R.I.)

Les gilets jaunes expérimentent la démocratie directe de l'assemblée populaire et citoyenne : un municipalisme libertaire.

La nuit vient tout juste de tomber, et l'assemblée générale commence. Les gilets jaunes sont massés autour de la cabane de la solidarité sur la place de la mairie.

L'ordre du jour va être examiné, rythmé par des votes successifs.

Les trois principaux ronds-points donnant accès à la ville ont été bloqués et puis des centaines de personnes ont continué. Et ça ne s'arrêtera plus !

Appel à venir donner ses revendications :

Le pouvoir au peuple, pour le peuple et par le peuple.

Nous ne voulons pas de représentants qui finiraient forcément par parler à notre place ! Nous construisons un système nouveau où *"ceux qui ne sont rien"*, comme ils disent avec mépris, reprennent le pouvoir sur tous ceux qui se gavent. Si on nomme des représentants et des porte-parole, ça finira par nous rendre passifs. Reprenons le pouvoir sur nos vies, vive les gilets jaunes dans leur diversité !

Une lutte suivie, soutenue et encourageante : une assemblée des assemblées.

Certains s'autoproclament représentants nationaux ou préparent des listes pour les élections. Notre parole va se perdre dans ce dédale ou être détournée (...) Nous appelons à une grande réunion des comités populaires locaux.

Message bien reçu : la colère des oubliés

On tâtonne, on avance en marchant. On se met en cercle pour que tout le monde puisse parler et entendre. Petit à petit, on apprend et on améliore nos modes de décision.

Le recours systématique au vote pour toutes les décisions.

Et si le vote ne permet pas de dégager une majorité franche, la discussion se poursuit, des éléments nouveaux sont recherchés et la décision est remise à un vote ultérieur.

Ce qu'on découvre, c'est le plaisir de se parler, d'échanger et de se respecter.

On ne peut pas être d'accord sur tout mais l'essentiel c'est notre lutte. Ici, c'est la solidarité, on se rend compte qu'on est moins isolé, qu'on a des problèmes semblables, et puis il y aussi la convivialité, chacun fait attention à ne pas casser le groupe.

« Quand j'ai tout payé, il me reste une patate pour faire le mois »

Gilet jaune à **100** % et seulement gilet jaune ». Cela sonne comme une mise en garde. *« Je ne veux pas être récupérée. Ne pas être un parti, c'est cela la force de ce mouvement ».*

Des semaines de luttes et de manifestations,
où cohabitent les couleurs politiques les plus diverses :

Et alors ? Nous ne sommes pas là pour demander l'étiquette politique de chacun. Les gens ne veulent plus entendre parler de ça. Ce qui nous rassemble est un combat social et démocratique: contre des impôts injustes, des taxes qui frappent les plus fragiles, pour le pouvoir d'achat, pour un changement complet du système politique.

Chacun ici doit laisser ses engagements ou ses appartenances à la porte, sinon c'est l'échec assuré.

Ce qui se passe est radicalement nouveau.

Le peuple a surgi sans prévenir avec de vraies demandes fiscales, sociales, politiques. On ne veut pas se laisser diviser au nom des vieilles forces politiques, des partis. Tout le monde a quelque chose à dire d'intéressant, c'est cela qu'il faut prendre.

Chacun assure ainsi avoir laissé quelques-uns de ses engagements personnels à la maison. Au nom d'une cause supérieure, celle des gilets jaunes et d'un mouvement vécu à la fois comme totalement inédit et venu enfin du peuple

« Une soirée magnifique ! Qu'est-ce qu'on a ri ! »

Ami, entends-tu le vol noir de la finance sur nos paies
Ami, entends-tu la souffrance populaire sans pareille
Ohé, villageois, citadines et banlieusards, c'est l'alarme.

Leur chant a été repris.

LE DÉLUGE

(D'après Léonard COHEN savant poète)

Nous sommes dans la catastrophe.

L'avenir c'est le présent avec nous.

Ni dedans ni dehors, nous sommes dans le mur.

Mais il y a la lumière, il n'y a que la lumière.

La lumière est la base de tout, nous sommes noyés dans la lumière mais avec des lunettes noires.

C'est tout : la lumière. C'est nous qui inventons l'idée de ténèbres.

Et le dieu pèche avec nous.

La culpabilité est un très très bon mécanisme, parce qu'avec la culpabilité on sent quand on fait quelque-chose qui n'est pas bon.

« Les écrivains sont les citoyens de plusieurs pays : le pays bien délimité de la réalité observable et de la vie quotidienne, le royaume infini de l'imagination, la terre à moitié perdue de la mémoire, les fédérations du cœur à la fois brûlantes et glacées, les états unis de l'esprit, les nations célestes et infernales du désir, et peut-être la plus importante de toutes nos demeures – la république sans entraves de la langue. » Salman Rushdie

Ne suivre personne ne pas être suivi
Marcher côte à côte avec nos amours

LES PROMESSES SONT TOUJOURS DES MENSONGES

Ne t'affiche pas.
Fait les choses sans en parler à l'avance.
Ce sont les résultats qui comptent.
Prouve en silence.
Donne ce que tu te dois de donner.
Rends compte à toi-même.
Tu as assez de tes dix doigts pour compter sur-toi-même.
Ta voix a des ailes pour porter tes messages.
L'amour en soi oblige la volonté.
Occupe sainement ta paresse naturelle.

MAÎTRES DU SPORT ET DU SPIRITUEL

Moi, je trouve tout tout seul
et pour moi-même
Je ne fais pas de commerce ni de prêches
Je ne donne pas de leçons je m'adresse
À la partie noble de chaque personne
Allo, y-a-t-il quelqu'un dans cette tête ?
Sans tête l'humain reste bête
ça fait trop mal
Penser qu'il vaut mieux se taire
et consommer
Vous faites la promotion de la violence
Violence l'acte des faibles bêtes sans tête
Comme la majorité des hommes moutons
Mauvais exemples pour les enfants
vous êtes bons
Dans l'armée des pauvres
protégez les riches
Sous humains faibles et peureux
vivant à genoux

Non, je ne suis pas anarchiste, mais je suis dans mes œuvres.

Ceci dit, pour l'Histoire, les premiers syndicats étaient anarchistes et communistes mais, justement, on y vient, l'institutionnalisation des mouvements sociaux et des idées nous ont toujours menées au pire et ceux qui commencent les révolutions ne sont jamais ceux qui les finissent. Les révolutionnaires qui réussissent ont tous un révolver !

Non, le culte du chef (fascisme) amène la violence et son corolaire la misère.

À la Libération, en France, les artistes se sont occupés à parler d'amour pour contrer le mot d'ordre général "Travail-Famille-Patrie" et ils ont créé en copains... L'action Culturelle était initiée par des travailleurs bénévoles, artistes, techniciens qui ont été des pionniers et grâce à qui nous avons aujourd'hui des outils et même une industrie culturelle. Mais aujourd'hui, une élite et ses suiveurs embourgeoisés se sont accaparé les outils appartenant à tous ! Un nouveau genre d'humain est apparu : les agents culturels et leurs commissariats à la culture qui se chargent de la sécurité intellectuelle... Autrefois, et j'en suis un témoin actif, nous organisions des festivals dans lesquels nous prenions tout le monde qui avait le Soleil au coeur et des trouvailles à offrir. Il n'y avait aucune compétition et le public était seul juge et spécialiste... Maintenant l'Argent parle et les organismes culturels sélectionnent les personnes utiles au système, sur cent jeunes artistes on en choisit une dizaine pour jouer une poignée de fois, on nous demande notre avis sur tout quand les décisions sont prises à l'avance et les représentants de la culture peuvent nous faire croire à la démocratie. Les artistes ont déserté de leur poste le plus fort et sûr : la place publique et tous les lieux où nous vivons. Les artistes ont perdus notre adresse et ne font plus que de l'art pour l'art - comme si le boulanger ne faisait plus que du pain pour faire du pain, et donc personne n'est plus nourri que de l'illusion. La parole ne circule plus, le sang dans nos veines coagule... Et nos jeunes sont dans le caniveau où alors ils se soumettent en mendiant sur les trottoirs ou se prostituent aux étages...

Travailleurs de la paix, je suis, depuis 1964 j'ai toujours eu ma propre compagnie théâtrale composée d'amateurs qui sont tous des travailleurs de tous les milieux.

Je suis le rossignol qui chante pour chanter et, pour casser la graine, je gratte le sol.

... L'anarchie c'est l'ordre de la nature sans le pouvoir.

... Quand on ne peut pas aimer, quand on est impuissant, on veut le pouvoir.

Quand les corvées étaient terminées, le religieux bénissait notre ouvrage et mangeait gratis; quand on a fini notre travail, le politicard fait blabla et mange gratis !

NOTRE RÉUNION

Notre réunion reproduit la hiérarchie de la société avec son chef et son bureau politique. Nous ne sommes qu'une pincée de sable et nous voulons discuter avec une pyramide ! Parlons plutôt avec les autres grains de sable et la pyramide finira par bouger.

Le problème chez beaucoup d'hommes se trouve dans le pantalon. Ils veulent le pouvoir pour arriver à bander. Ils ont besoin de dominer pour avoir une érection. Ce sont des impuissants d'aimer.

S'il faut représenter notre réunion, nous avons besoin de représentants que le pouvoir n'intéresse pas. Des gens humbles qui ne sont que des messagers de nos rêves et de nos vouloirs collectifs. Le droit au bonheur doit être acquis pour échanger des points de vue. La liberté ne se négocie pas. Nous nous exprimons autant que nous voulons et nous nous taisons quand nous voulons. Nous nous associons comme nous voulons et autant de fois que nous voulons.

Notre meilleure solution est une association de fait, sans statuts.

Nous avons le droit acquis d'expression et de réunion.

Nous nous réunissons suivant le besoin que nous avons de nous parler

Ou pour faire des trucs de culture humaine et d'art de vivre.

Que l'on soit seul ou en groupe, nous improvisons

Suivant ce que nous trouvons bon et juste à faire

Pour le bien de l'Humanité,

Chacun avec ses dons qu'il donne à son gré.

La paix sans condition est la vraie paix.

Pas de chef, pas de compétition, éloigne le malin.

Chacun est responsable - qui répond de soi !

RÉVOLUTION

Nous avons inventé la révolution mais nous ne l'avons pas encore faite. Et elle ne se fera jamais sans nous. Elle a besoin de notre présence parce qu'elle est permanente. Rien de ce qui a été ne sera. Nous sommes nés en liberté et la liberté ignore le passé. Seuls, nous sommes seuls avec le fort sentiment du droit au bonheur. Nous ne pouvons-nous arrêter en chemin la révolution fait de nouveaux tours complets avec la Terre et nous tournons avec elle, sur nous- mêmes, sur nous-mêmes les yeux rivés aux horizons changeants de notre rêve éveillé par toutes les faims.

Oui ou non, respectons-nous les lois essentielles, écrites ou non écrites, de l'amour de l'Humanité tout entière. Oui ou non, nous nous faisons les avocats de la réconciliation ou si, en ce monde chaotique et grimaçant que, peu à peu, des peuples désespérés confient aveuglément aux pires démagogues, nous ajoutons de la division à la division, de la haine à la haine, du mensonge au mensonge.

Un ton de tocsin de ce message pourrait paraître exagéré à certains.

Il existe une Transespèce humaine, ou plutôt humanimale, une population composée d'êtres qui sont de nature hospitalière, des vivants d'une étoffe que je trouve merveilleuse, toujours encore en tissage et en métissage.

Leur nature échappe aux définitions territoriales, nationales, identitaires. S'ils ont pris leur source dans différentes clôtures, géopolitiques, s'ils sont « nés » afghans, chinois, miq maq, français, togolais, norvégiens, mapuches, féroïens, khmers, uruguayens, éthiopiens (à suivre...) ils ont par la suite transporté leur cours à travers pays et continents.

En rencontrant bien d'autres et frottant leurs cervelles à ta cervelle, en s'exposant toujours, joyeusement, à bien d'autres, ouverts au risque de la surprise, ils sont ouverts, larges, et toujours en métamorphose, passant d'un âge à l'autre sexe, octogénaires de trente ans, génies curieux, aventuriers des temps, résistant dans la pratique aux tentations paresseuses de l'Appartenance et du Propre.

Ce ne sont pas des fantômes, ni des habitants des rêves. Ils ont des papiers. Ils obtiennent des visas. Mais naturellement, ils ne se prennent pas pour leurs papiers. Plutôt pour des poèmes, et toujours en traduction. Ils écoutent, ils ont l'oreille gourmande et la langue enchantée. Ces amis de l'amour plutôt que de la haine, vous les aurez reconnus, n'est-ce pas ?

D'après Ariane Mnouchkine et Hélène Cixous

Ô, ma Terre !

Oh! Materne-moi !

Ô, mon Ciel !

Oh ! Protège-moi !

Émigrés

Étrangers

Pauvres gens

Comment reprendre

Ce qui nous appartient

Vie amour beauté

Nous refusons toute aumône

Nous acceptons notre peine

Nous marcherons jusqu'à ce que nous

soyons rassasiés

Nous travaillerons seulement pour vivre

chaque journée

Ensemble pour vivre

comme bon nous semble juste

Paix au cœur

le pain dans le corps le rêve robuste

On leur a jeté un morceau de pain sec

pour les calmer.

On joue à je te donne je te reprends

je te donne je te ...

Manipule les promesses

comme un prestidigitateur

Te mène les gens par le bout du nez

comme un acteur

QUOI ?

Mon gilet en loques
je vais par les chaussées
Voir mes bons compagnons
de qui on se moque
Le goût du pain ne fait pas la différence
Entre le juge et la mauvaise pitance

Et les biens nantis
et l'horrible malchance
Qui nous fait gémir et insulter l'époque
Nous les inconnus des gilets en loques
Vivants sans possession
qu'avec l'endurance

Ils me mettront en dedans
comme Nelligan*
Les gens normaux haïssent les désespérés
Être trop ceci n'avoir pas assez de cela
Les gens sont biens avec juste
tout ce qu'il faut

Ils me pendront à la une de leur journal
Je suis un malfaiteur sans classe sociale
Je jouis de toutes les belles animales
Seules me regretteront les vraies vestales

Car n'est péché que le poisson
que la mer a jeté
Dans le filet du pêcheur
au cœur bien hameçonné
Qui vit sur les rives des pays
aux rochers édentés
Déchire sa coque de chairs naufragées
dans Léthé

Mon gilet en loques je vais par les chaussées
Voir mes bons compagnons de qui on se moque
Le goût du pain ne fait pas la différence
Entre le juge et la mauvaise pitance

Pierre Marcel Montmory trouveur

**Nelligan : poète savant, canadien, enfermé par les gens biens*

Le don généreux
La curiosité innocente
L'hospitalière politesse

CURIOSITÉ et DONS

Savant poète du monde
Plus seul que la solitude
Plus étrange qu'un étranger
Exilé et volontaire

Qui est né avec le monde
Qui est libre sans le passé
Dans son drap fragile de peau
Va sur la terre des tombeaux

Offre la graine des rêves
S'aime et récolte les fruits
Car qui sème sacre la vie
Savant poète du monde

AVANT ET APRÈS

Avant les français étaient
esclaves de leurs rois
Les français étaient
un peuple de Sans-nom
De corvée pour les curés
et soldats encore
Une armée de pauvres
protégeant les riches
Dans des guerres
entre propriétaires de la Terre volée
Les français ont été presque
tous exterminés par des religieux
Et dans les guerres
de la croissance des monnaies
Économie de pauvres
en trop en moins
Les banquiers vont au loin
chercher des bras
Les actionnaires
de l'industrie achètent
De nouveaux esclaves
à d'autres maîtres
Le trafic est international
Les riches plus riches
Les pauvres plus nombreux
La croissance économique
créée de la richesse en pauvreté
L'esclavage multicolore
est inodore comme l'argent
La politique des blanchisseurs
garantie l'immunité
des voleurs de vie
Avant les français
étaient esclaves de leurs rois

Après des gros malins ont performé
Les révolutionnaires sont nés
Un révolver serrait leur ceinture
Comment ne pas être d'accord
Avec la raison de la force
Quand les estomacs
sont cousus par la famine
On redistribue les miettes
On continue le festin
La servitude est l'intelligence
Nouvelle engeance
Les curés devenus fonctionnaires
Et les présidents éternels
Le dieu Argent parle à tous
La Terre malade tousse
Le Ciel pète des bombes
Le pétrole coule
Le sang se mêle
La parole est tue
Le commerce renaît
La mort grossit
La vie ne respecte pas le jeun
Les gros malins performent toujours

L'INDÉPENDANCE :

La Terre appartient aux banques et à leurs actionnaires avec la complicité des travailleurs qui fabriquent l'armement pour équiper les armées de pauvres qui protègent les riches.

La seule indépendance sera la force du peuple terrestre lorsqu'il décidera d'ouvrir les yeux pour se réveiller vraiment et marcher pacifique sur toute son île flottant dans l'Univers où il sera exilé volontaire et non point bête mortifère. Car la Terre est le plus beau pays dans l'Univers.

Si les dieux étaient des excuses pour ne pas vouloir mais plutôt espérer, les politiques sont des tics pour se déresponsabiliser. Alors, si tu veux ton pays, fais-toi des amis.

Toutes les résistances pacifiques ont permis aux peuples de gagner en paix leur droit au bonheur.

Les révolutions armées n'ont apporté que le pire.

L'indépendance est un coeur en paix qui marche malgré les difficultés.

PEUPLE DE CLOCHARDS

Je fais ce que je peux
Laisse tomber les étoiles
Pour relever la nuit
Parle pour ceux
Qui ne parlent pas

La nuit n'est pas faite pour dormir
Quand tout le jour a crié de faim
On vit d'espoir et c'est l'arnaque

Je suis triste pour vous les amis
Désolé de ne pouvoir rien faire
Avec mes petits bras
Et ma grande gueule
Maudite galère

Les choses sont faites pour être volées
Faut faire sa place tout seul
J'devrais r'garder autour de moi

T'es beau comme un olivier
Enlève ces lunettes je ne vois pas qui tu es
T'es beau comme un olivier

Dommage que l'orchestre ne joue pas
Où sont les enfants ? !
Au marché des gourmands !
Au marché des gourmands !

La cause c'est nous autres
La belle langue tarabiscotée
Pour fleurir les tombes

T'aurais dû frapper à ma porte
Je t'aime comme t'es

La police est là pour servir et protéger
Il n'y a pas à en faire
un évènement spécial
Ils ont au moins de l'imagination
et de l'astuce

Maudite galère

Je ne suis rien qu'un étranger
J'ennuie avec mes chants d'oiseau
Bonne fête à celui qui
n'a pas les joues creuses
Qui lui font mal s'il ose sourire

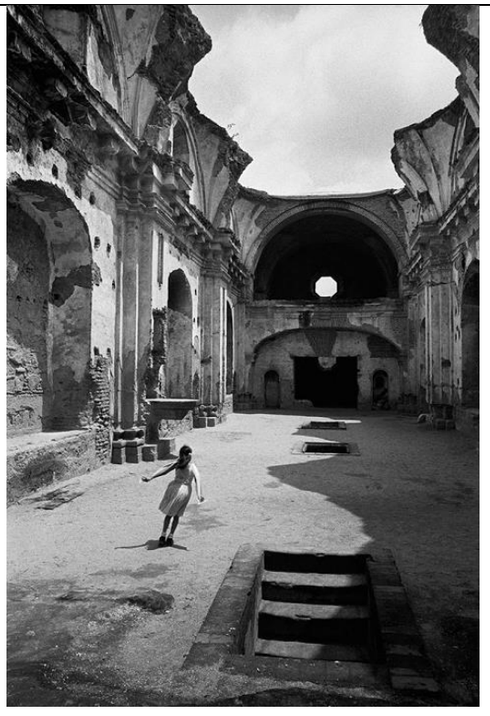
Fais ce qui te plaît
Tout ce qui te plaît
Mais surtout
Ne cause pas de peine
Ne cause pas de chagrin

Le poète marche pieds nus
Il invente des réponses
Aux questions de l'imagination

Peuple de clochards
C'est toi qui es désintégré
Tu marches à côté
de tes chaussures trouées
Tu émigres depuis une éternité

Et dessus le tapis de poussière,
les êtres humains sont devenus
des clochards dans les cités sans mémoire.

Pour innover faut inventer
Entretenir les outils
Corps et voix et esprit
Prendre une page blanche
Tracer un cercle
Une place publique
Mettre le poète
Et le grand public
Au centre du cercle
Prendre acteurs
Et musiciens
Et gueuler !
Gueuler !



NOTRE DAME DES PLEURS

Une belle ruine où croassent les corbeaux
Elle a bonne mine avec ses oripeaux
Esméralda danse dans la lumière d'eau
Dans la niche de pierres
du vieux Quasimodo

Cosette et Gavroche la connaissent à fond
Toutes les misères y reposent leur front
Des hirondelles au printemps qui y refont
Toutes les faims plus vives
avec leurs démons

Le ciel toujours
pardessus les trous des pierres
Le vent porte parole à toute la Terr'
Du cœur volontaire monte une prière
Pour que de pain l'éternité jamais n'espèr'

Les petits fanfans des ruisseaux
du grand Paris
Jouent juste pour oublier
leurs parents démunis
La prison de la mauvaise foi ennemie
Qui sacrilège ignore tout de la vie

Pierres sur pierres
les travailleurs de la sueur
Construiront les bons pardons
du riche seigneur
Des étrangers vanteront les belles heures
Où la lumière sans ombre brûle les rieurs

Poètes sans noms savants ignorés des rois
Vos vitraux laissent passer
la science reine
Vos mélodies nourrissent terre sereine
Artisans de la maison
des joies et des peines

Notre Dame des Pleurs
perdue sur la Terre
Nous te donnons tous notre cœur
pour te plaire
Fais ce que tu veux pour tes cieux
et espère
Nous penserons de l'ombre à la lumière

Pierre Marcel Montmory trouveur
Photographie de Ferrante Ferrant

POUR MON PAYS

(La civilisation disparaît
parce qu'elle n'écoute pas les poètes)

Choisir des responsables
Pas des politiciens
Des experts comptables
Des médecins
Des instituteurs
Des ingénieurs
Des paysans
Des artisans
Des travailleurs

Choisir des responsables
Pas des politiciens
Des anciens pour superviser
Des parents pour éduquer
Des enfants pour la fantaisie
Des sportifs pour la sécurité
Et tous artistes de l'art de vivre
Et poètes de culture humaine

Choisir des responsables
Pas des politiciens
Pas de laisser-passer
Mais des dons échangés
Mais la curiosité
Pas de différence
Mais l'amitié
L'égalité des amis

Choisir des responsables
Pas des politiciens
La grandeur dans les petits gestes
La tendresse dans la virilité
La fierté dans les poitrines
Le courage pour la volonté
Des cœurs intelligents

La parole infinie
Le cercle de l'énergie commune

Choisir des responsables
Pas des politiciens
Le temps comme ami
Les certitudes comme ennemies
Le doute comme raisonnable
La paresse bien occupée
Le travail comme beauté
L'amour éternel

Choisir des responsables
Pas des politiciens
Un calendrier de fêtes
Des horloges rouillées
Sans peur de naître
Sans peur de vivre
Sans peur de mourir
Libre sans passé
Le présent en cadeau

Choisir des responsables
Pas des politiciens
Vouloir au lieu d'espérer
Apprendre la liberté
Aimer pour aimer
Chanter pour chanter
Donner pour donner

Choisir des responsables
Pas des politiciens
L'hospitalité de la paix
La politesse de l'amour
Une seule humanité
Des pays à défricher
Des amis à nommer

TA LANGUE DANS LE PALAIS DE TA BOUCHE

Tu te dis de culture française
Tu dis être « francophone »
Reconnais-tu seulement la langue ?
Ou comprends-tu, aussi ?
Ta langue dans le palais de ta bouche.

Combien de nos grands poètes as-tu lus ?
Combien d'artistes as-tu étudiés ?
Combien de savants as-tu écouté ?
Quels chansonniers ?
Ta langue dans le palais de ta bouche.

Apprends-tu toujours ?
Inventes-tu des mots ?
Fabriques-tu des images ?
Joues-tu avec les mots ?
Ta langue dans le palais de ta bouche.

Avec qui parles-tu ?
Combien de mots peux-tu utiliser ?
Pour exprimer tes émotions ?
Pour dire ton vouloir ?
Ta langue dans le palais de ta bouche.

DEPUIS LE NÉANT

Depuis le temps que je marche
Noé a construit son arche
L'homme l'a-t-il remercié
Sans qu'il trahisse la pitié

Depuis le temps que je marche
Dans les yeux de mes ancêtres
J'ai vu tous les enfants naître
Sur les pas des patriarches

Depuis le temps que tu me suis
Comme un chien abandonné
Je vis méfiant en Jésus Christ
Sans autre maître que la vie

Depuis le temps que tu me suis
Les carrefours te réveillent
D'autres intrus te conseillent
Tu vas selon ce que tu fuis

Depuis le temps d'éternité
Je n'ai pu planter ma maison
Entre les murs des prisons
Le vent toujours m'a libéré

Depuis le temps qu'il pleut pour rien
Mes yeux ont vu pleurer les miens
Ma femme porte mon enfant
Je lui donne un nom : Néant

DIEU DEMANDE CONSEIL AU POÈTE

La poésie est habillée en mondiale
Sa bouche peinte en noir et ses haillons d'or
Elle se tient à la porte des coffres forts
Son capital nu se loue pour un prix global

Dieu demande conseil au poète encaisseur
Qui lui répond faites votre choix monseigneur
La blanc-bec ou la nègre ou l'indienne soit
Le prix affiché payez comptant bonne fois

L'argent parle à tous il a le dernier mot
Dieu, ne jouez pas l'intelligent faites le sot
Sur la Terre survit la race sans cerveau
Et donne aux humains des têtes d'animaux

Je fais le poète au milieu d'eux je quête
Prenant au riche je fais trimer le pauvre
Comme je fais tourner tout le monde fête
Le dieu et la chose de croire est sauve

DÉSARMÉ

Les armées de pauvres tuent les autres pauvres
Après la guerre la misère fait la paix
Les riches sont plus riches les pauvres nombreux
Je ne peux te parler de la nuit en plein jour

Le poème ne dira rien si je me tais
Dans le bruit on n'entendra pas la musique
Le rythme de la machine ne fait pas danser
Le silence ne couvre pas la vérité

Donnons rendez-vous en pleine solitude
Loin des chiens et de toute la multitude
L'amour maladroit n'est jamais ridicule
Désarmé sur les droits chemins il recule

Notre pays est là
où nous sommes très seuls
La lumière efface nos sales gueules
La force a raison de nos raisons forcées
L'intelligence des malins est divorcée

Marchons bras dessus bras dessous
la joie au cœur
La vie bat la route est longue d'imprévus
La chance ne quitte que les abandons
Le courage humain n'est que
de la peur vaincue

Parlons sans parler de ce qui préoccupe
À la rue jouons la comédie des dupes
Et chez nous sans frontière
embrassons-nous tous
Au repos continuons la lutte pour tous

Dans le doute l'humain propre
se tient debout
Le bois d'un arbre ne rompra ni ne pliera
La sève parle de ses racines au coeur
De ceux qui donnent
des fruits amers ou sucrés

Pour le refrain de ma chanson
je t'ai choisi(e)
Mon ami(e) écoute ce qui me dévore
Dans les silences mélodie nous rattrape
Et tu applaudis quand la rime est jolie

DÉSERTER EST LE COURAGE DES BRAVES

Chaque jour dans le monde
Des gens préfèrent mourir
Plutôt que de porter une arme
Ils s'appellent déserteurs
Ils ont le courage des braves
Personne ne parle d'eux
Personne ne les entend
Ils sont la fierté de l'humanité
L'orgueil de l'amour
Les enfants de la beauté

Le déserteur est courageux

Le cœur en paix amoureux

Comme le soldat est lâche
Du sang il garde la tâche

Le déserteur a un pays
Entouré de tous ses amis

Comme le soldat sur ordre
Crée le chaos le désordre

Le déserteur vit en homme
Les belles croquent sa pomme

Comme le soldat va sans nom
Déchirer sa chair au canon

Le déserteur se donne à fond
Pour garder la beauté d'Apollon

Comme le soldat vit la mort
Soumis aux charlatans du sort

Le déserteur est poète
Qui apprend la vie la fête

Comme le soldat crie pleure
Regrets infinis et remords

Le déserteur est un savant
Dont le rêve est innocent

Comme le soldat sait qu'il tue
Lui-même son frère la nue

Le déserteur est courageux
Le cœur en paix amoureux

LE FIL DE L'EAU

Un marin ne lutte pas
Il accompagne la mer
Un bateau ne flotte pas
Il vit dans les bras de l'eau

Dans la ville tu cherches
Tu marches sur des ombres
Je t'aime sans attendre
Tes rayons de soleil

Plus froide que la Lune
La solitude muette
Crie la nuit sans toi ni moi
Nos caresses près du feu

Si je garde le cap
Notre amour en dérive
Suit le vent de nos appels
Siffle un air inconstant

Je reste ici tu vas là
Où je suis tu y reviens
Je continue ce chemin
Aller, retour encore

Je suis prêt de t'atteindre
Au creux chaud d'une vague
Au quai d'un port accueillant
Rêve un autre marin

LA FIN

La prison du monde retient le poète
Il a sa ration jamais il ne vous quête
Son vers libre qu'il lève à la fenêtre
Sa prose enchantée qu'il livre aux êtres

Ainsi j'aurais parlé
après tous mes malheurs
Je revins à moi
la vision chargée de lueurs
Mes anges gardiens débiles
étaient des docteurs
Qui signent de leur plume
les arrêts du coeur

Je fus remis sur mes pieds
la langue coupée
Des agents culturels m'auront administré
Je suis dans un formulaire x consigné
Les sens engourdis le permis de circuler

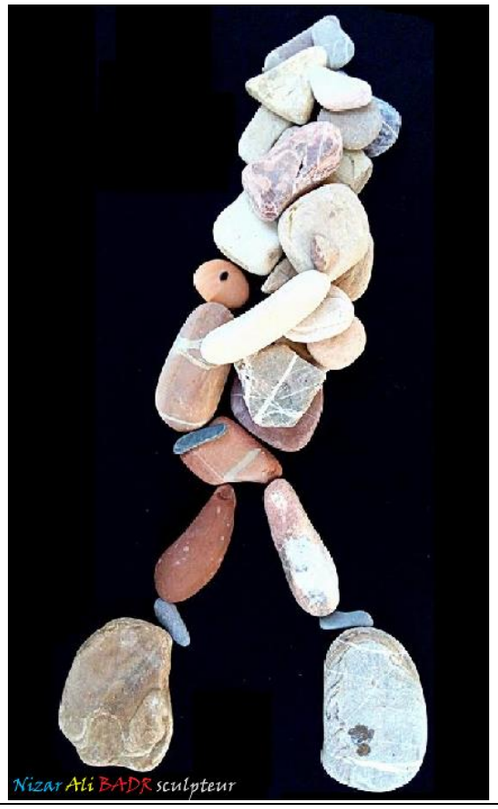
Je vais avec la liberté bien policée
Pointer aux horloges des marginalisés
Les délateurs sont chargés
de nous surveiller
Peuple aime juger et châtier l'étranger

Les travailleurs ont construit
les murs jusqu'au ciel
Les armées de pauvres protègent le réel
Les propriétaires actionnaires du fiel
Des artistes fabriquent des gros décibels

Le peuple rendu sourd
ne fait jamais l'amour
Le peuple vil ignore la beauté des jours
Les gens ont perdu la parole dans des tours
Les gens ont enfermé la science pour toujours

Me voici mutin fabriquant mon miracle
Je renais chaque jour dans cet habitacle
Soleil éclaire pour mes yeux le spectacle
Je livrerai aux nues ma prose ingénue

La prison du monde retient le poète
Il a sa ration jamais il ne vous quête
Son vers libre qu'il lève à la fenêtre
Son contentement d'avoir la vie et d'être



Nous sommes tous des émigrés

éternels vagabonds sur les vagues de la destinée silencieuse alors ne nous enfermez pas dans vos mausolées qui ne servent qu'à nous décevoir du joli voyage de la vie dans notre pays la Terre le plus beau pays dans l'Univers où chacun vit un exil volontaire et si l'on s'y sent contraint c'est que le secret du métier qui est vivre comme un humain n'a pas pénétré notre cervelle et que nous négligeons l'intelligence qui est saine chez les amoureux qui suivent l'étoile de leur coeur, des amoureux qui s'aiment pour récolter la joie d'aimer pour aimer et de chanter pour chanter. Pour casser la graine les oiseaux ne chantent pas des fredaines. Les nations et les idées sont des prisons et des asiles de fous et vos monuments sont tous des pièges à poussières où les pierres sont aussi dures que vos paroles. En fait vous voulez vous dédouaner de vos méchancetés contre l'autre, vous voulez nous effacer, jusqu'à nos noms qu'ils vous est impossible de prononcer, et vous vous sentez coupables, vous chercher à faire amende honorable mais nous, humains, nous prenons la liberté d'être libre, et nous sommes amis dans la parfaite égalité et fraternels avec tout ce qui vit alors, nous refusons toute aumône, vous ne pourrez nous obliger à collaborer, nous sommes déserteurs et c'est pour cela que nous sommes braves. Nous ne sommes ni martyrs pour que vous mouilliez de fausses larmes vos mouchoirs nationaux, nous ne sommes pas non plus des héros pour être adorés comme des médailles au cou de vos domestiques.

Pour vaincre les voleurs de vie :

1) Organisation : Pas d'organisation, ni de réunions, ni de paroles;

2) Organisation : Pas de discours, pas de chefs, pas d'associations, pas de partis.

3) Tout seul : nous nous connaissons vraiment en tant qu'êtres humains et nous savons tous ce qui est bon est juste à faire alors commençons de suite ici et maintenant sans l'avis de personne.

4) Tout seul sur le chemin de notre libération nous nous associons de fait avec ceux et celles qui se trouvent au même endroit et au même instant pour accomplir ce que nous trouvons juste et bon de faire, sans paroles, en acte !

5) 3 fois huit heures pour un jour - 8 heures de repos, huit pour payer le loyer, huit heures pour donner !

6) Nous sommes riches et le peu que nous possédons nous l'offrons, car peu importe la quantité si la qualité demeure. Le blé de chacun fera du pain.

7) Révolution de la Terre toutes les 24heures : le tour complet de nous-mêmes avec nos corps et notre esprit en marche.

8) Finis les loisirs, les sorties, la fête, pas de temps à gaspiller avec les médias, internet, les télés, les politicards et autres charlatans, les patrons c'est nous, c'est-à-dire toi et toi et puis toi, seul et seul, et seul aussi à exploiter ton espoir avec ta volonté.

9) Écoutons les enfants, qui sont tous un peu nos enfants ...

10) Nous sommes et nous resterons pacifiques, nous n'imiterons pas les forces de répression.

TANT J'IRAI

Tant la nuit sur la Terre
Pour le jour des étoiles
Patience douce mère
Te relève le père

J'irai jusqu'aux barrières
Je reviendrai à la nuit
J'aurai pour débarcadère
Le Soleil grand de minuit

Tant les larmes de la joie
Pour embrasser ses enfants
Aime sans foi ni raison
Ton bonheur sans intérêts

J'irai jusqu'à l'infini
Je reviendrai la muse
J'aurai ton bras doux au mien
Pied solide au chemin

Tant les autres absents au loin
Pour vouloir mieux qu'espérer
Travail fruit de tes pensées
La vie seule est sacrée

J'irai au bout de l'écrit
Je reviendrai sur mes pas
J'aurai rempli mon verre
Main habile sans trembler

Tant les pierres entassées
Pour une terre battue
Sur le seuil des tempêtes
Le vent souffle t'inquiète

J'irai partout où je suis
Je reviendrai où j'étais
J'aurai plein ma besace
Graines de fou carré d'as

Tant de paroles en vol
Pour des mots de passage
Disputes et orages
Le ciel refait visage

J'irai avec mes chaussures
Je reviendrai les pieds nus
J'aurai creusé rigole
Sous mon ombre un grand trou

Tant de silences bruyants
Pour la fuite des bêtes
La lumière des blés fauchés
Le pain moisi des guerres

J'irai porter des bleuets
Je reviendrai à moisson
J'aurai le cœur travaillant
La paille sera mon lit

Tant de jours me ressemblant
Pour aimer davantage
Mes deux mains dans l'ouvrage
Le cœur plein de mon chagrin

J'irai chanter ma chanson
Je reviendrai en enfant
J'aurai plein de mamans
Et le rire aux larmes

L'ÎLE DES ÉTRANGERS

L'étrangéité, c'est se sentir étranger même quand on ne l'est pas.
C'est un sentiment d'amitié avec l'humanité des autres.

Langues de pierres, nous marchons entre le passé et l'avenir.
La main du créateur ne tremble pas.
Un peu de terre, de l'eau et du souffle et travailler.
Hospitalière politesse de l'amour, il fait jour ou il fait nuit.
Devant les camps, à la porte des frontières.
Nous aurons de la mer un vaste encrier et la dure pierre de l'exil.
Dans le ciel, l'eau des sources claires rêve avec l'inconnu.
Entre les bras des mers, bercés par les tempêtes,
Nous venons d'où nous venons et nous allons au lendemain.

HUMANITÉ PERDUE et RÉSISTANCE

Restons sur la place publique.
N'enfermons pas nos œuvres
Dans les vitrines
des élites marchandes qui les engloutissent
dans les abîmes de silence
Mais soyons vigilants, dans le présent
Entre le passé, vient l'avenir
Ici le présent et son cadeau
Toujours ouvert pour la curiosité

Nous ne trouverons toujours
Que l'humanité et encore l'humanité
Pour inspirer l'humilité aux étoiles
Parce que nous ne faisons pas plus
Que la mère des mondes qui allaite tous les enfants
Et encore les ancêtres
Dans le cercle
De la parole entretenue
Comme le feu des forges

Le prix de nos œuvres
Dans le regard des spectateurs
Le prix du travail
Dans l'attente de nos dons
Offerts à la curiosité
Et récompensé comme l'infini
Car tu chantes pour chanter, rossignol !
Car pour casser la graine, tu grattes le sol
Artiste, poète !

Nous créons avec la vie
Nous vivons avec les autres
Alors les autres nous regardent et savent
C'est une performance d'arriver
à continuer
À vivre dignement le partage
La performance humaine
Notre humanité enchantée

Avec nos restes du passé
Avec nos rêves chiffonnés
Nous instruisons le moment
Et calmons toutes les faims
L'adresse de l'artiste doit être la notre
Comment nous sommes
Captés par nos sens
Vers l'autre
Humanité
Qui va
Avec nous

Pourquoi vendre quand tu dois rendre
Ce qui t'a été donné gratuitement
Et que tu offres pour remercier
Il n'y a pas de marché
Mais la marche de l'Humanité
La farine de chacun fait le pain

L'estime n'a pas de prix
Et lorsqu'on t'achète ta trouvaille
Cela ne veut pas dire tu es bon
ou même meilleur mais
Cela t'enseigne l'humilité
Car

Les autres spectateurs méritent chacun autant, quand tu leur offres ta trouvaille, et qu'ils n'ont que leurs sourires, leur étonnement, et leur dépit pour te rendre ta présence.

Et puis, tu le sais, le client, *«le riche étranger»* n'est souvent qu'un vil collectionneur qui soustrait ta trouvaille du cercle de la vie et prive le monde d'une merveille humaine

Et, à courtiser ta diaspora, tu exaspères l'éternité

Tu corrompes ton esprit pour une vaine reconnaissance

Quand nous sommes au service du peuple,

Nous ne sommes pas obligés à la reconnaissance.

N'avez-vous pas compris

Que le dieu Argent veut vous acheter votre vie !

Travailler n'est-il pas de transformer le vivant en abondance ?

Le pain, doit-il être monnayé ?

La mère, vend-elle son lait au nourrisson ?

La mer monnaie-t-elle l'eau aux poissons ?

Le vent marchande-t-il son souffle aux marins ?

Ô, toi, le rossignol ?
Si tu nous plais
C'est parce que tu captes notre attention
Que tu nous charmes par ton chant
Ton chant
Nourricier
Qui éloigne le mal
Qui guérit
Qui provoque l'amour !

Alors, va, et sans prix affiché
Et sans quête
Tu seras rassasié
Car l'Humanité sera comblée
Car l'humanité aura dépassé l'égo de la bête

Alors, après avoir livré ton œuvre
à la foule

La foule qui paraissait indifférente
Tu te mets à parler pour dire
Regardez
Écoutez
Sentez
Touchez
J'existe par mes œuvres
Et surtout
Je délivre la parole
Je porte mes mots jusqu'à vous !

Et la parole revient sur la place publique
La parole retrouve son point de départ
Et nous arrivons là
d'où nous sommes partis

Célébrons l'éternité
La vie sacrée

Et toutes les langues de ta langue se démêlent quand tu parles !
Et tu rencontres d'autres qui ont vu tomber la même eau que toi, et que vous appelez ensemble : pluie.

L'amitié nourrit les siens –
Je reste ici – c'est mon pays
J'oublie les clientèles et m'occupe des miens

Je suis familier du pain des miens
Le pain de l'étranger, je le goûte quand il veut bien m'offrir le sien, sans le prix.
Je ne paie pas pour avoir des amis.

Si tu es prêt à changer de nom, alors, choisis de rester anonyme avec juste un petit nom pour les intimes.

Déjà disparu, ton œuvre reste !
On jugera tes œuvres
Alors, vraiment, reste intact, intègre
Ton identité t'uniforme
L'anonymat te préserve !

La tradition
Ou l'art de transmettre
Que la beauté soit le guide

La vie sans nom n'empêche pas de vivre
Anonyme n'empêche pas le mot juste

Et si tu as une parole à dire : parle
Même si tes paroles sont amères comme la mort
Même si c'est LA MORT : parle !

Si tu te sens menacé, c'est que tu demandes de l'aide à quelqu'un d'autre que toi-même
Le terrorisme est la réunion de ceux qui sont ennemis d'eux-mêmes.
La terreur est engendrée par la peur de soi.
La peur de soi est le non amour de soi.
Qui ne s'aime pas récolte la terreur.

Tu n'as pas d'armes
Mais des outils

Tu n'as pas d'arme ni de drapeau
Mais ton sourire
Et le drap de ta peau

Virus de misère
Si la guerre est la fin de tout
La paix est une bonne gestion de la misère
Virus de la misère

Parce que la paix n'est pas dans tous les cœurs
Que les cœurs manquent de courage
Que le courage n'a pas de volonté
Que seul le déserteur est brave et amoureux

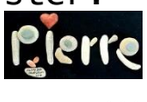
Tu dois porter le masque qui soit le contraire de ton visage
Car malheureux tu es
Et tes yeux implorent la miséricorde

Alors, avance en paix, le cœur en repos, le corps à l'œuvre et ton esprit sain qui te gouverne.

Le fléau, le manque de plaisir de vivre à l'intérieur de soi provoque la guerre à l'intérieur de l'individu qui a rejeté l'enfant qu'il a été et qui veut jouer encore, le rejet de l'adolescent plein de rêves, et, à l'âge adulte, le refus d'être lui-même, qui n'a fait que vouloir ressembler à tout le monde.

La peur de naître à soi-même comme nouveau monde
La peur de vivre avec soi-même en bonne compagnie
Le peur de mourir de n'avoir pas vécu ses rêves

Résister c'est dire non.
Résister c'est exister.
Exister malgré toute gouvernance.
Exister pour ou contre, c'est toujours exister pour tous.
Et, parler, c'est exister.



REGARDE-TOI PAR TOI-MÊME AVEC TES PROPRES YEUX.

Une philosophie du mouvement, le détournement d'horizon :

Nous, les vagabonds, nous ne souhaitons ni être reconnus, ni intégrés, ni avoir de la paix, de la reconnaissance ou de la pitié. Nous n'avons pas besoin d'une carte de séjour, de travail, d'une carte géographique pour savoir d'où nous venons, qui nous sommes et où nous allons. Nous ne nécessitons pas de carte de crédit, ni de visa.

Toutes les marges du monde.

Il nous faut inventer notre univers.

Partons- vers nous-mêmes.

Le système est en faillite, il est dans l'abime.

Il n'y a que les marges du monde, les marges de la douleur, qui lui amènent un renouveau. Venons avec notre misère qui est notre richesse

Dans le désert des villes, des cités et dans la nasse des frontières.

Hommes libres interrompus dans leur parcours et jetés dans l'abîme. Des hommes privés de chez eux et privés d'eux-mêmes, comme ceux qui échouent dans les décharges de l'histoire - c'est-à-dire ce qui n'est pas immédiatement visible, l'obscur qui contient toutes les potentialités, le réservoir d'où germeront les nouveaux souffles.

Un regard de ténèbres.

Les chaînes qui ne viennent pas seulement du système, mais de soi-même également, parce que quand on est alignés, on suit la logique du monstre.

Qui brille de beauté ?

C'est toute la gamme des corps sans couleur - mais la couleur des profondeurs, celle de l'intérieur, qu'on ne voit pas avec les yeux de la tête.

Asiles, chaînes de fer et de feu, prisons.

Qui habite sa terre ?

Qui demande juste la liberté de vivre ?

Mais qui est emprisonné ?

Visions atomiques du résistant en mouvement.

Quel genre de fardeau portez-vous aujourd'hui ?

Celui d'être accablés, morts vivants.

Reste le regard et le souffle.

Le souffle et le regard, une alchimie de la révolte, pour prolonger cette essence, pour qu'elle soit insaisissable, difficile à broyer, difficile à canaliser, à contrôler par l'oppresseur.

Prenons ce qui est indestructible en nous.

Le souffle et le regard que nous portons sur nous-mêmes et sur les choses ne sont pas faciles à emprisonner. La poésie nous aide à les raccommoder, à les prolonger, à les hisser, à leur faire des attelles, à les synthétiser avec d'autres souffles ou d'autres regards.

De temps en temps, c'est le souffle qui précède le regard, d'autres fois, c'est le regard qui avance avant le souffle.

Qui dit regard dit conscience. Tout ce qui vous a marqué, faites-le vôtre et tout ce qui vous appartient, dépassez-le encore pour un nouvel apport.

L'avortement, c'est la bombe des pauvres.

Tous avortons, grenades à jeter à la figure de ce qui nous fait avorter, c'est-à-dire qui nous stérilise. Transformons en outil de résistance les avortons que nous sommes devenus.

Avorter, ça veut dire ne plus avoir d'horizon, parce que cet horizon est étranglé. Pourquoi mettre un être au monde, lui donner la vie, du moment où il ne pourra pas vivre ? Il faut recycler l'avorton face à la figure de ce crépuscule de plomb.

Parce que, même l'aurore, l'aube qui va venir, n'est pas au rendez-vous. Elle a été assassinée.

Les avortons seront une lumière qui remplacera l'aurore, parce que cette aurore est stérile. Elle est morte.

Compter sur ce que nous avons. Même nos tares, même notre handicap, devenir notre propre force.

Même de notre visage défiguré par les regards haineux, notre visage à imposer.

L'humain est jeté à l'égout !

Le silence et l'infini.

La finitude de l'humain.

Le silence embrasé.

Humain dressé, terre de l'oubli, du silence, de l'absence.

Le désert c'est nous-mêmes, notre horizon mobile. La mort dans son linceul et la vie en même temps.

Silence et dynamisme des choses, dépouillement, à nu toute vanité, toute prétention de s'approprier l'infini.

Désert, le corps-horizon fugitif se projette et se multiplie à l'infini, se révolte, s'éteint et renait, hors du temps et de l'espace.

Le mirage en mouvement.

Le corps, un radeau entre différentes rives, entre l'existence et le néant. Le désert, un trait d'union fusionnel.

Désert farouche, ne se laisse pas domestiquer, aucune limite, aucune définition.

Corps mobile, mouvant, changeant, que l'on ne peut pas nommer.

Le corps, l'imaginaire.

L'imaginaire corps ne nous appartient pas.

On peut le forcer, le corps désert ne nous appartient pas !

Les animaux voisins immédiats, et les végétaux, et toutes les choses ! Figure de l'Autre avec qui nous pouvons échanger et qui nous constituent.

Ah, la vie existe encore !

Cette présence si importante, c'est l'Autre !

Se sentir soi-même exister.

Plein de vie, plein de force, plein d'émotion.

Théâtre de la poésie.

Parole qui ricoche, explose et part en toutes directions - se regarde par elle-même avec ses propres yeux, consciente et fière de ce qu'elle est, elle-même.

Invente une langue, un souffle.

Atomes en mouvement.

En mouvement :

Nos corps tatoués, notre alphabet, peuple du signe des visions, des horizons, des sons et des formes.

Le signe, un corps.

Le son de la voix pour toutes les choses.

Le verbe provoque l'émotion, réveille l'imaginaire, et donne le sentiment.

Le travail de la parole pour rendre des choses qui ne sont pas formulées, mais qui existent.

D'après HAWAD

Y jamais toujours
Y aura toujours jamais
Y aura toujours l'amour

AUX GAVROCHES

Les pays n'existent que dans les rêves
La paix ne sera toujours qu'une trêve
Les nations prisons nous cousent des haillons
Les États nous administrent comme des cons

En démocratie tout le monde bouffe et chie
Tu mangeras ta faim si t'as rien appris
Y faut fermer sa gueule pendant les repas
Les plus nombreux sont prêts à tuer pour le galetas

Moi je suis tout seul à conter les fleurs du bien
Les bourgeois haïssent ceux qui se sentent bien
Les artistes ont mesuré mon sourire
Dans leurs chansons en canons ils me font mourir

L'espoir c'est fait pour attendre de quoi patience
La volonté n'a rien à faire de ta science
On te fait croire et tu bois ce que tu crois
Le solitaire fabrique des pains en bois

Ô, Gavroche de mon mesnil, rarissime !
Loin des écrans tactiles richissimes
Profil de traviole gare à ta fiole
Les cognes te pognent : vide les rigoles !

De Paname à Saint Frusquin ballent les malins
Qui n'auront pas l'usage de tes deux mains
Pour pointer la routine et fourrer le toutim
Y a que la moyenne classe dégueulasse

La haute se réserve les militaires
Le dieu sale argent a ses pauvres hères
Pis l'ouvrier jamais licencié en corvée
Fassent les linceuls avec nos peaux trouées

Aux larmes les parents de la faim avortée
Et vous les marmots aux visages masqués
La peur laisse des rides aux résignés
Soumis à la médecine politisée

Holà, moi, l'individu seul sur la Terre
Le solitaire n'a besoin d'aucune mère
Je dois bien vivre solo avec mes dix bras
Si je perds un membre se sera mon trépas

Dieu le père et le chef je ne sais quoi
Ont toujours jamais su quoi faire de moi
Je souris toute ma vie aux étoiles de nuit
Je chante le jour pour lui fleur du bien, la vie

Je suis né riche

Pas besoin de rien
Pour chercher mon pain
Et me payer du bonheur

J'étais déjà quelqu'un
Je suis devenu le même
Je dis toujours je t'aime
Et cela fait le bien

Ceux qui refusent mes cadeaux
N'acceptent pas leur innocence
Car ils ont mauvaise conscience
À fabriquer le néant des sots

Ceux qui refusent mon bonjour
Cultive la haine des salauds
Qui tuent tout ce qui s'aime
Et à eux-mêmes restent sourd

Ceux qui disent tout
Ne disent pas ce qu'ils pensent
Ils ont peur du grand trou
Ils vivent et ils meurent sans naissance

Les ratés de l'existence
Trouvent la terre trop basse
Pour être saluée d'importance
Cette mère mal aimée lasse

Paltoquets foulant les trottoirs
Qui visitent les foutoirs
Et se laissent croire
Comme larrons en foire

La rude maladresse
Des salauds en laisse
Obéissants au stress
D'une mort maîtresse

Le jour est pour eux le calvaire
Et la nuit place à l'enfer
Les perdus n'ont pas de repos
Et ils n'échangent pas leur peau

Ils votent et ils rotent
Ils gagnent au jackpot
Ils fument de vieux clopes
Dans l'œil du Cyclope

Heureusement le drapeau
Flotte au mat de misère
Et quand le mal est trop haut
Il est temps de partir en guerre

Misère de misère l'ennemi en vue
Ils cherchent un mot rassembleur
Le mot chien n'ayant jamais mordu
Ils marchent sur l'étranger qui leur fait peur

Je les ai vus passer devant ma porte
La Terre roulait sous leurs pieds
J'ai vu le malheur qui les porte
Ils ne m'ont pas entendu crier

Je me suis dit il est trop tard
Il eût fallu qu'ils m'écoutassent
Quand ils n'étaient encore que des as
Dans le jeu de carte des mignards

La peur mauvaise conseillère
Leur a pris le bras ballant d'ennui
Et leur a soufflé son haleine amère
Et leur sang est devenu bruit

Ils n'ont plus eu de sens
La bataille du sang mêlé
Rougissait la Terre assoiffée
De cet argent que l'on dépense

Je ne veux pas mourir assassin
Car je n'ai pas renié de quel sein
Je me nourris le cœur serein
La paix avec moi se sent bien

LE LIVRE DE LA VIE

Le livre de la vie vivante est la vie vécue dans le présent, son chef-d'œuvre, la grande bibliothèque des éveillés, où chacun n'est qu'une lettre dans une page.

Le livre de la Vie s'écrit avec le coeur éveillé.

Le livre du cœur éveillé exprime les sentiments de son lecteur.

Le livre de la Vie exprime une pensée libre et toute la gratitude due à sa beauté.

Les arts humains sont l'interprétation virtuelle de la vie créatrice.

L'artisan reproduit et imite ce qui existe déjà puis il renouvelle le souvenir d'avoir été pour être.

Le confort vient de la nécessité, la nécessité crée la civilisation.

Le moderne couche sur un vieux lit d'humus de connaissances duquel l'amoureux poète confie au savant rêveur les nouvelles pousses et au philosophe les fermentations.

Le jour nouveau se lève ailleurs que celui d'hier dans un même univers d'imagination et l'humain étonné de tous ses sens est le seul maître à bord du navire de sa propre vie.

À la dérive des hasards, l'équilibre inconstant des harmonies favorise le désordre naturel de la vie.

Et l'individu, porté par sa paresse naturelle, animal insatisfait - même ayant comblé ses besoins vitaux, s'angoisse, s'emplit de fébrilité maladive, et aime sa folie jusqu'à en être guéri que lorsqu'il l'a connue pour la quitter, et devenir enfin mature, et se conduire en sage amoureux, marié à la vie pour la quitter d'accord.

La guerre vient des humains immatures, enfants adolescents insatisfaits du confort qu'ils ont hérité de la nature toute sage.

La nature est sage de nous donner des ancêtres matures pour conseils, et des jours pour nous éveiller à sa simplicité.

Les nouveaux nés, riches héritiers de la nature, naissent nus, s'occupent à grandir, couvrent leur nudité corporelle et remplissent tant bien que mal le grenier de leur tête de nourriture fraîche ou avariée.

Les meilleurs des animaux ne sont pas les humains plus forts mais les plus adaptés à la simplicité de cet art de vivre que l'homme angoissé complique jusqu'au délire.

DE L'ART AVANT TOUTE CHOSE !

La technologie a permis de populariser les outils. Mais aucune technologie ne remplacera le génie humain. La société s'empare toujours des inventions pour en faire des objets de consommation dans la distraction. Mais la culture ne se transmet que par la pensée lorsqu'un artiste livre avec ses artefacts une lecture ouverte qui oblige le spectateur à recevoir des signes qui mettent en jeu sa sensibilité et, par l'émotion, provoque la pensée. L'œuvre de l'artiste est réussie quand chacun s'y reconnait comme interprète. La distraction ne sert qu'à perdre le citoyen dans le dédale du non-sens. La distraction individualise l'égo à l'heure du libre choix dans les systèmes de l'économie tandis que la culture responsabilise l'humain libre dans la générosité de l'abondance.

Nous avons besoin d'inventeurs créateurs de curiosités innommées comme l'ont été chaque invention et création humaine au jour de leur naissance avant que l'œuvre d'art ne se vulgarise dans la consommation grossière de produits marchands. Le don innocent de l'inventeur est gratuit lorsqu'il est partagé entre tous les humains. La technologie de tout le corps humain est capable d'inventer à l'instant le monde entier. Le trouveur est le meilleur acteur parce qu'il capte l'attention. Cherchons, et nous ne n'aurons que l'absence et le silence avec, au fond, tout au fond le bruit fossile du big bang. La technologie nous ramènerait dans les grottes si les humains ne pouvaient plus s'étonner de rien; si les humains n'étaient plus curieux des uns et des autres.

Aiguisons nos cinq sens sur la pierre. Mettons-nous d'accord. Si nous voulons. Si nous voulons un pays à cultiver. Faisons des amis. De la main à la main. De cœur à cœur. Il nous faut du temps pour faire une image. Nous avons l'éternité à imager. La paresse produit quand la volonté bondit. Et nous iront toujours à pied. Notre art de vivre est coutumier.

RAPSODIE MÉLODIE DE LA GRANDE SLAMEUR

La tyrannie veut nous humilier, nous rendre triste et amers.

Ne réagissons pas avec des réactions violentes à ses violences.

La haine produit sa propre haine et contre elle sa vengeance.

Les salauds disparaissent avec leurs saloperies.

La joie de vivre est la pire ennemie de la tyrannie.

L'amour ne quête pas la liberté ne se négocie pas.

Dansons la farandole sans idoles autour du monde.

Beauté et tendresse sont des sœurs à aimer.

Le rap devrait rire et le slam devrait sourire.

Nous avons toutes les faims servons-nous.

Nous sommes le peuple le plus fort et le plus nombreux.

Les despotes ne sont rien sans nous.

La Terre fait sa révolution autour du Soleil.

Le peuple renaît chaque jour sans pareil.

Les lois antiques et leurs polices sont vieilles.

Nos jeunes rêves entre nos mains seront merveilles.

Au travail, faisons ce que nous devons faire.

Nous pourrons le mieux de nous-mêmes.

Les tyrans ne pourront faire ce qu'ils veulent.

Sans sa jeunesse le vieux monde s'écroule.

La désertion est le courage des braves.

Sans nos bras la machine est inutile.

Ton drapeau c'est ta peau douce.

Ton cœur ta seule ressource.

Le don d'amour est gratuit

Donne ce que tu dois donner

La farine de chacun fait le pain

Travaille, travaille, travaille

Aimes-toi le monde t'aimera

Le secret est dans le cœur

Les amoureux n'ont pas de chefs

La tendresse est notre maîtresse

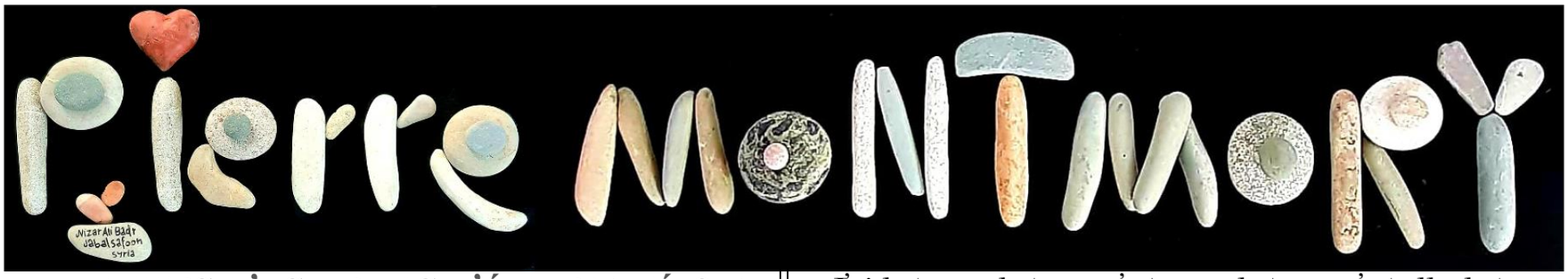
Le peuple curieux de lui-même

Aime

Toi

Tu seras le poème Toi-même

Poème du trouveur Pierre Marcel Montmory Éditeur –
Bibliothèque et Archives nationales du Québec – Montréal 2024



LE TEMPS N'EST PLUS L'ÉTERNITÉ OUI

L'esprit d'un côté et le corps de l'autre déchire l'idiot.

Cœur de chair et de pensées.

Mon corps est mon pays cultivé par mes soins.

Mon journal ensoleillé même les jours gris est un parterre de pensées vivantes tournées vers le ciel, ballotées par le vent, abreuvées d'eau et nourries de mystère.

Les feuilles de mon journal se détachent du corps de mon arbre penseur saisonnier et sur ces feuilles sèches qui auront abreuvé toute soif, l'encre y dépose des récoltes innombrables.

LA MISÈRE ABANDONNÉE

Exilé sur les trottoirs, je vais par les rues, porter mon dévolu, jusqu'au soir où j'aurai vu, ce qui est à voir, sur la terre et dans les nues.

J'ai loué la demeure d'un seigneur, le prix hier plus bas qu'aujourd'hui, mais je vis sans dette car j'ai choisi d'être libre.

Je paie en sang mon permis de circuler à l'abri du remord, les villes bavardes pourraient m'absorber dans leur ombre sans fonds.

Je n'ai pas le regret de m'absenter de l'ordre des choses classifiées, vous ne me retrouverez dans aucune case je ne fais jamais d'encoche.

Le bonheur à mes pieds, je marche en frôlant les malheurs, ma chance est un bâton de vieillesse taillé dans le cœur d'un arbre fruitier.

Je m'appuie sur mon corps, ma mie danse à mes côtés, ma mie c'est mon pain quotidien, dur comme les murs des villes ou fraîchement pétri à la source des aubes.

Je travaille avec mon cœur, l'amour bat mon sang, la rage court, et la paix rage.

Ma mie s'appuie gentiment sur mon épaule, mes lèvres se mouillent, du coin de mon œil j'aperçois son rictus moqueur, ma mie se moque de moi et de mes ruses, puis elle me donne un baiser chaud, je la renverse par la taille.

Je bande tous mes vers pour rimer avec elle, elle, la chanson qui naît sans peur.

Dans ma peau aime la vie, et la mort attendue patiente au rythme de l'éternité.

J'ai le temps, le temps c'est nous, le temps c'est elle, le temps c'est moi.

Je n'ai pas dit son nom car elle change tout le temps.

Je dois courir avec elle, je ne regarde pas en arrière, le présent en cadeau m'est offert.

Aimer sans raison, bénéfice de mon intérêt, gain innombrable, coupe pleine, ivre d'elle, la vie : je ne dirai pas son nom du moment que je le sais.

Et je vais, par les ruines du futur, ramasser des pierres encore intactes pour les échanger contre le boire, le manger, l'habit, le sommeil, la sécurité des murs.

Mais je ne m'enivre qu'à la source d'une femme dont je tais le nom pour la protéger des envieux.

Mais je parle avec les amis de la nuit, anonymes amoureux de leur vie.

La lumière de la force terrorise l'innocente créature.

La force de la lumière allume l'incendie de la vie sacrée.

Garde ton eau, ami, et partage ta soif !

Nous sommes si peu riches à éclairer le monde d'une saine lumière, passionnés, dussions-nous tenir fermement nos chandelles.

Nous sommes si nombreux, forts, à ignorer la vie d'une fausse vérité, soumis à l'abandon, dussions-nous détester férocement nous-mêmes.

Alors, je dis non et le répète à l'infini, pour voir si l'absolu me répond.

Mais non, le non est commun à toute extrémité.

Le non, vrai silence, le non terrible pour la science.

La science observe le bruit des mondes.

Le cœur des poètes se prélasse sur l'onde.

L'univers infini, chaos harmonique du poème, où je mets ma prose au défi, moi-je, prétendant à la muse.

Occupe bien ta paresse tout le long des trottoirs et que le monde ne te change pas dès le seuil.

Trouve tes portes et entre, sans peur.

Le vent joueur te met en carte, alors, rire pour pleurer ou pleurer pour rire, tu te choisiras toi-même, beau temps ou tempête, sinon ce sera tant pis.

Rayon de soleil au cœur d'un jour gris ou goutte de pluie un jour de soleil, je chante.

Ma muse me souffle son vrai nom, je prends ma plume pour lui écrire les mots d'un génie.

Vogue les caresses sous elle sur moi de tendresse rebelle, ma mie m'a appelé tant mieux.

Après la dernière vague, la rumeur continue, je tire sur la corde, mon malheur est rompu, j'hisse la voile et me mène à toute joie vers des inconnus.

ENTRE LES FEUX

Exilé sur les trottoirs, véritables galeries d'art populaire, je longe les commerces quêteurs qui exposent dans leurs vitrines les artefacts des prétendants à la renommée avec leurs faces maquillées.

Sans avoir aucun, je ramasse les vraies richesses éparpillées dans les rues, grands musées de la vie en marche, où le vent colporte les modes en parfums bruyants.

Et je risque de me cogner à des épaves étalées sur le béton, des gueux stationnés là inspirent la pitié à des bourgeois proprets qui font l'aumône à la tyrannie.

La ritournelle du peuple désuni chuinte d'un accordéon pulmonaire et la voix rouillée d'une Cosette gratte la ferraille tombée dans sa main tournée vers le ciel.

La pauvrette pousse sa goualante aux chalands indifférents et des fois, un bienfaiteur lui glisse un billet à l'odeur du pain, ce qui inspire un trémolo à l'accordéon, la voix pleine de notes étranglées par la manne renouvelée de la providence.

Parce que le pain de l'injustice semé à même le bitume, par la main qui prend sans donner, est une pierre dans la fronde de l'humilié.

Les mains de l'oppression défenestrent les feux et les marâtres les éteignent avec des crachats.

Des naufragés errent aux carrefours et ne savent vers où aller, contre, ou pour.

Qui est tombé sans avoir été vu n'aura jamais eu de nom.

Qui s'est levé, débarrassé du manteau de sa misère, pour porter secours à la dignité ?

Qui nomme l'éternel absent quand les cœurs flanchent une fois le ventre plein et sa propre misère distraite ?

Qui servira le premier étranger arrivant et qui protègera le dernier poète savant ?

Qui mourra de vivre, vivra de naître, ignorant la peur ?

La ville la nuit est plus claire que le jour.

Le jour sombre dans une nuit qui ne finira qu'avec la force.

Ma mie m'a cueilli un rayon de soleil et l'a piqué sur mon cœur. Malgré la faim et toutes les heures, notre désir est satisfait de notre bonheur, le bonheur de se rappeler le travail.

Mon amour, ma vie et moi, avons le virus du bonheur et vous l'attraperez si vous avez bon cœur.

Entre les feux passe le flot régulé des éternels migrants, d'un trottoir à l'autre comme entre des quais, ils vont malgré eux comme si la chance existait.

OMBRES GARDIENNES DE MÉMOIRES

Derrière les cartes postales il y a le timbre de son état collé avec la salive de sa langue, l'adresse maladroite de son périple, et quelques traces de sa main écrites en témoignage.

Il y a aussi un désert de la taille d'un humain, un humain qui peint un nuage triste dans un ciel désolé, dans le vent inutile pour féconder l'absence.

Il y a lui aussi, un enfant de cinq ans, déposé par une main inconnue sur les marches de la sociale. Un rayon de Soleil resté allumé éblouit son regard. Dans son ombre, son corps emballé dans un chiffon blanc frémit, et la bouche neuve de cet enfant embrasse l'air de l'aube qui pointe ses jupes, tandis que de la nuit les yeux de l'enfant semblent rire, rire joyeux.

Malheur à celui qui, joyeux va son chemin sans qu'il ne lui fut jamais utile d'avoir un but pour aimer pour aimer. Alors il va sans nom non-plus l'enfant qui est grand par le chemin. Mais les hommes armés par le nombre et pauvres de nom lui feront subir les pires avanies s'il se montre bel amant.

Derrière les cartes postales le décor est une toile peinte crevée d'azur avec un petit nuage blanc au-dessus et, au-dessous, sur la terre torturée, le visage de la désolation à genoux devant ses bourreaux.

Sans-nom et n'avoir-pas semble le meilleur état pour la nature généreuse et dépensière. Nos enfants s'appellent par mélodies. Leur nom de famille reste secret. Les animaux le savent en naissant. Tous ont un chacun au meilleur de ses dons, que la nature entend.

Qui a pris la photo du paysage en a fait un fantôme tel dans le miroir se complaît les visages. La terre reste à tes pieds et le ciel sur ta tête. Comme toute chose ici. Les cartes postales sont du même ennui que les drapeaux torchons au vent.

L'aube avance et tire le jour par la main. La nuit est couchée. La mer du ciel ronchonne, le bébé d'argile biberonne, le berger de tout fredonne. Oui, ma mie, ma mie – mon pain, je dis oui, et tu danses au son de ma flûte, tu soulèves ta robe, tu rends jaloux le loup.

Je n'échangerai pas mon bonheur.

UN MONDE NE FINISSANT PAS DE FINIR AVEC LE TEMPS MÉCANIQUE :

(Le spectacle du sport du sexe et du sang)

1) Les saigneurs milliardaires
2) Les nations les religions les prisons
3) Les politiciens psychopathes
4) Les armées populaires
5) Les fonctionnaires délateurs
6) Les peuples clientèles
7) Les travailleurs complices
8) La guerre des affaires
9) La trêve entre les massacres
10) La paix violée

Un journal n'est pas fait pour que vous y promeniez vos yeux, mais pour que vous y entriez et que vous y soyez entièrement absorbé. Composer un journal, c'est relier les gens entre eux et les objets à travers leurs regards.

La bêtise est infiniment plus fascinante que l'intelligence. L'intelligence a ses limites, tandis que la bêtise n'en a aucune. Observer un individu profondément stupide peut être très enrichissant, et c'est pourquoi nous ne devrions jamais le mépriser.

Je ne fais pas un journal pour exprimer mes idées. J'en fais un pour distraire les gens, les intéresser, peut-être pour les faire réfléchir, peut-être pour les aider à être un peu moins naïfs, un peu meilleurs qu'ils ne l'étaient.

LE MONDE DES ÉTERNELS AMOUREUX DE LA VIE :

(Tous les sens allumés)

1) L'humanité de l'homme, de la femme et de l'enfant
2) Ton pays c'est ton corps
3) Ton drapeau c'est ta peau
4) Ton pays c'est ton cœur en paix
5) Ton cœur le paradis des amis
6) Les amis ton pays
7) Il n'existe pas d'espoir
8) Il n'y a que le malheur
9) La joie de vivre
10) La rage au coeur

chaos

Je vous souhaite une vie heureuse dans ce chaos de malheurs et de peines qu'on appelle le monde.

La conscience n'est dans le chaos du monde qu'une petite lumière, précieuse mais fragile.

Un grand esprit, c'est un chaos d'idées claires.

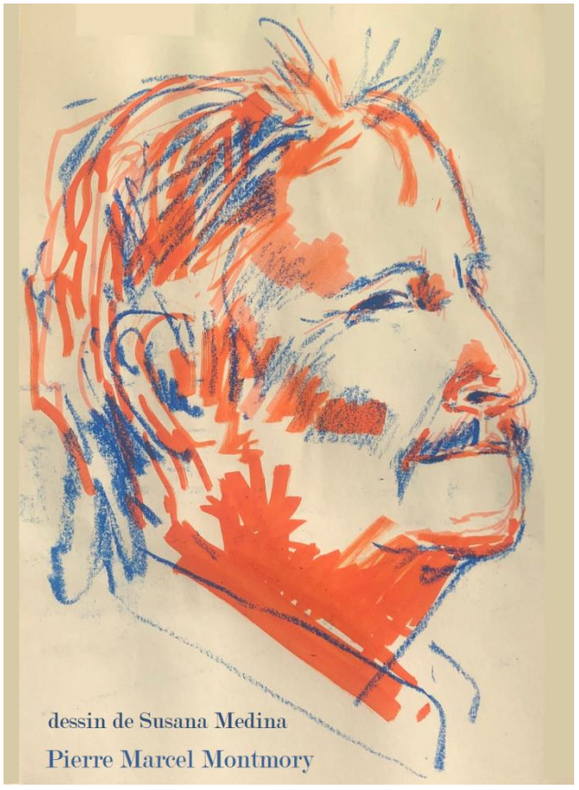
Photographie de Janusz Nadolsk

Récital de chansons

Pierre Marcel Montmory

Le Chemin Du Bruit Des Vagues

P O È M E S D U J O U R



CHIEN DES RUES

Il ne parle ni écrit la langue de conserve
Son horizon est si vaste que les prophètes ne s'y trouvent pas
Son regard circulaire passe par lui et contourne la galaxie
Il fait tourner son monde comme un cerceau
Il chante avec la voix de sa mère
Il parle avec la gorge de son père
Il parle la langue de l'amour
La langue universelle des amoureux de la Terre
Le plus beau pays de l'Univers
Et il se fout bien du drapeau
Qui est le linceul du troupeau
Lui ?
Il n'a qu'un drapeau de peau
Un cœur en Soleil
Une intelligence universelle
C'est un humain
Maintenant toujours
Présent offert
Cadeau accueilli
Comme un bouquet de roses
Comme le pain frais
Et la rosée du matin
Il naît en ouvrant les yeux
La vie est ...
Il se tait
Et retient son souffle
Le lait coule
Il essuie sa bouche
Il sourit
Il part en courant
Après les oiseaux
Il saute avec le vent
Bondit sur les vagues
Erre sur la Terre
Marche sur l'eau
Cueille les fruits
Mange des amours
Dort sur ses rêves
Vit sur son établi
À plancher le ciel
De feux d'étoiles
À boire le miel
Des frivoles artifices
Pour que la muse
S'amuse
Il s'amuse
À muser
Sa vie

LES ADIEUX PROVISOIRES

Les adieux provisoires
D'un Pierrot du trottoir
C'est la Lune dans son miroir
Qui se sent triste pour un soir

Les piafs chantent l'éternité
Leurs plumes gravent la gaité
Les cœurs rouges de l'amitié
Les verres pleins de millésimé

Les adieux ce n'est pas sérieux
Les rigolos se fendent la poire
Les tristes sont au désespoir
Mais un pierrot n'est jamais vieux

Il reviendra sur ses pas
Avec sa guitare sous le bras
Y fera son entrée sans fracas
Et avec sa goualante ça ira

Les adieux c'est pour les veinards
Des retraités bien peinards
Qui demeurent dans les cœurs
Récoltent le chant des semeurs

La chanson d'un pierrot
C'est le bruit d'un oiseau
Caché dans notre chapeau
Même quand y fait pas beau

DIZAIN

Je suis né j'ai vécu je mourrai dans la rue
Je mourrai dans la rue et tu ne m'as pas vu
Anonyme silence de la destinée
Je suis travailleur artisan de mon bonheur
Je suis né savant et tu m'as fait poète
Mères donnent le lait j'abreuve leurs enfants
Pères nomment leurs cœurs et j'outille leurs mains
Je meuble leurs cerveaux de mémoire fraîche
Les sentiments animent la raison des cœurs
Le pain de vie offre son poème du jour

Je me fiche des États prisons et des Nations asiles de fous. J'aime mes amis et je suis sans opinion en ce qui concerne l'administration de la bureaucratie coloniale internationale.

Je n'exprime pas d'opinion, je pense.
Je n'ai pas d'idée, j'ai des émotions.
Je n'ai pas d'intérêt, j'ai des sentiments.
Entre l'opinion et la pensée, il y a le silence.

Jamal Al-Abtah

جمال الأبطح

Nizar Ali Badr

نزار علي بدر